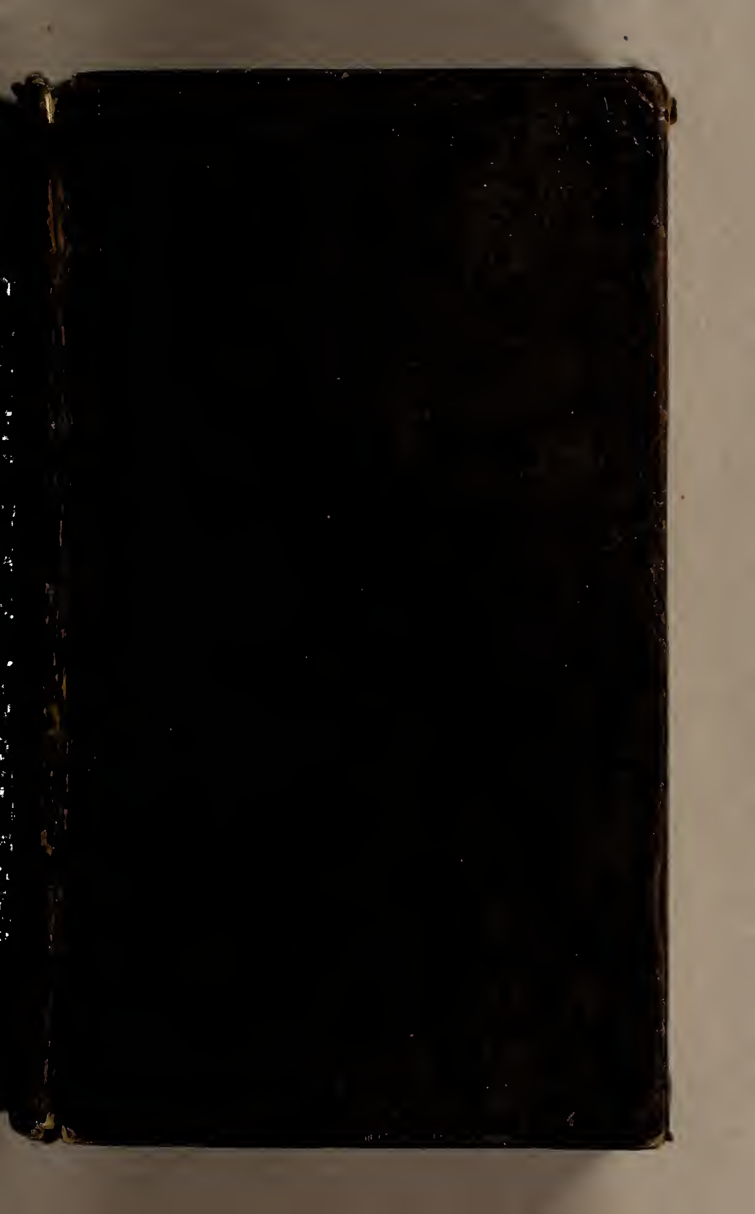



GAUDEO
John Carter Brown



n.° 173.

L0. 6s. bame Edit.




HISTOIRE
DES
AVANTURIERS
DES
BOUCANIERS
ET
DE LA CHAMBRE
DES COMPTES
établie
dans les
INDES
1743
Innocenter
pro
peccatis

I

This Ed: of the Trial is in
4 vols
^ is not mentioned by Pric...

Cat. p. 74.

HISTOIRE
DES
AVANTURIERS
FLIBUSTIERS
QUI SE SONT SIGNALEZ DANS LES INDES;

Contenant

CE QU'ILS Y ONT FAIT DE REMARQUABLE,

AVEC

La Vie, les Mœurs & les Coutumes des Boucaniers & des Habitans de S. Dominguë & de la Tortuë ; Une Description exacte de ces lieux ; Et un Etat des Offices tant Ecclésiastiques que Séculieres, & ce que les plus grands Princes de l'Europe y possédent.

Le tout enrichi de Cartes Géographiques & de Figures en Taille-douce.

Par ALEXANDRE-OLIVIER OEXMELIN.

NOUVELLE EDITION CORRIGE'E & Augmentée de l'Histoire des Pirates Anglois depuis leur Etablissement dans l'Isle de la Providence jusqu'à présent.

TOME PREMIER.

A TREVOUX,

PAR LA COMPAGNIE.

M. DCC. XLIV.

AVIS.

On a laiſſé en quelques endroits le mot de VIVRES *au féminin, quoiqu'il ſoit conſtamment du genre maſculin. Le Lecteur excuſera cette inadvertence.*



PREFACE.

IL y a long-temps qu'on se plaint, & sans doute avec justice, qu'on a mis au jour des Relations de plusieurs Païs étrangers, la plûpart, ou si peu vraisemblables qu'elles révoltent le bon sens, ou si mal écrites qu'on n'en peut soutenir la lecture. Je ne prétens pas qu'il ne s'en trouve quelques-unes exemptes de ces défauts; mais elles sont si rares que beaucoup de gens passionnés pour ces sortes de Relations, jusqu'à lire indifféremment tout ce qui se présente de ce caractere, s'en dégoûtent à la fin; & j'avoue que je suis de ce nombre. Il n'en est pas de même de celle-ci qui est entierement historique, & qu'on lira toujours avec plaisir. Comme elle contient l'origine, la vie, les mœurs & les actions des Avanturiers

qui depuis vingt années se sont signalés dans l'Amérique, l'Auteur a été indispensablement obligé de nous donner une connoissance parfaite des païs de ce continent ; parce qu'il eut été presque impossible au Lecteur de bien connoître la grandeur de leurs entreprises, qu'en même temps il ne fût instruit de l'état des lieux où elles ont été exécutées. Ce qui donne d'autant plus de satisfaction, que le récit des plus surprenantes avantures étant joint à ces descriptions, il ne faut pas craindre qu'elles ennuyent ; au contraire l'avidité de les lire tient toujours le Lecteur en haleine, & il sent qu'il ne peut sans peine fermer le Livre avant que d'être parvenu à la fin du récit.

Cependant lorsque je lus ce Manuscrit, j'y trouvai plusieurs endroits obscurs ou mal exprimés & bien des choses difficiles à entendre ; il a donc fallu corriger les mauvaises expressions, déterminer les sens suspendus, & éclaircir les endroits obscurs. Il en a coûté du travail, & de l'application, mais l'Ouvrage le méritoit. Il ressembloit à une belle maison que l'on voit de loin, & qu'on voudroit voir de plus près,

mais dont on ne peut aborder, à cauſe des ronces & des épines dont les chemins qui y conduiſent, étoient couverts. Ces ronces ſont maintenant arrachées, & on peut y aller ſans peine. Pour parler ſans figure, après avoir trouvé cette Hiſtoire véritable, on a fait enſorte qu'elle fût écrite d'un ſtyle naturel.

Si je n'avois regardé que le nom & la naiſſance de l'Auteur, l'un & l'autre n'ayant rien qui le diſtingue du commun des hommes, je n'aurois jamais penſé à lire ces mémoires, encore moins à les retoucher, parce qu'on eſt aſſez communément perſuadé que ſans naiſſance & ſans éducation on ne peut gueres réuſſir à compoſer d'une manière exacte & judicieuſe. Toutefois il ſemble que cet Auteur ne manque abſolument ni de l'une ni de l'autre, ſi l'on prend garde au bon ſens, & à une certaine liberté d'honnête homme, qui regne dans tout ce qu'il écrit.

D'ailleurs, ce ne ſont point tant ces motifs qui m'ont porté à travailler ſur ces mémoires, qu'une perſonne de conſidération, à qui on ne peut rien refuſer, & qui m'a engagé à le faire,

parce qu'elle les a trouvés curieux & intéressans.

En effet si l'on considere le fond de l'Ouvrage, comme les Avantures des Flibustiers en sont le principal objet, on peut dire aussi qu'elles sont presque toutes agréables, singulieres & surprenantes.

A l'égard du caractere de la narration, l'Auteur raconte les choses si naïvement, qu'il persuade par la seule maniere dont il les raconte.

Mais son principal mérite, c'est de s'être attaché à la vérité; car quoiqu'il déclare en beaucoup de lieux de son Histoire qu'il la dit; quand il ne le déclareroit pas, on s'en appercevroit facilement; puisque la vérité a cela de propre, qu'elle se fait sentir par-tout où elle se rencontre.

Il est aisé de connoître que cet Auteur en écrivant, a eu également en vûe & ceux qui veulent voyager, & ceux qui n'en ont point envie, pour les instruire également, & qu'il a même trouvé le moyen de les amuser en les instruisant.

Il s'exprime si vivement sur tout ce qui se présente, qu'on croit voyager

avec lui, ſoit en terre ferme, ſoit ſur mer, on s'imagine être dans le même vaiſſeau que lui; on voit toutes les Iſles dont il parle, tous les écueils qu'il évite, on craint d'échouer contre ceux qu'il n'évite pas. On penſe être ſpectateur des combats qui ſe donnent, des priſes qui ſe font. On tremble avec l'équipage s'il ſurvient quelque tempête, parce qu'il repréſente parfaitement tous les périls qui l'accompagnent. S'il arrive quelqu'autre incident, on craint, on eſpere dans l'attente du ſuccès : tant il ſçait peindre au naturel juſqu'aux moindres circonſtances, & intéreſſer ſon Lecteur.

Ce n'eſt pourtant pas qu'il affecte de ſe donner pour un homme éloquent ; mais on s'apperçoit que l'éloquence ſuit naturellement les choſes qu'il décrit. Pour mieux dire ce n'eſt point l'éclat des paroles qui rejaillit ſur les choſes ; c'eſt l'éclat des choſes mêmes qui rejaillit ſur les paroles.

Ceux qui ſont tentés de voyager, & qui prendront la peine de lire cet Auteur, n'en ſeront pas moins ſatisfaits ; ils connoîtront d'avance tous les païs où ils ont deſſein d'aller, & ce que

qu'ils verront ſur les lieux ſe trouvera entierement conforme à ce qu'ils en auront lu. Ils apprendront de plus à diſtinguer ce qui pourra leur être utile ou préjudiciable dans les lieux où ils ſe trouveront. Ainſi ils ſeront en état de rechercher l'un & éviter l'autre, ils pourront s'attendre à tout, & n'être ſurpris de rien.

On n'avance rien de trop en aſſurant qu'on peut faire fond ſur ce que dit notre Auteur : on ſçait qu'il y a beaucoup de perſonnes d'expérience qui ont voyagé dans les païs dont il parle. J'ai eu même la curioſité d'en conſulter pluſieurs, lorſque j'ai trouvé des choſes un peu extraordinaires dans ſa Relation, & dont lui-même ne vouloit pas être cru ſur ſa parole : & je dois rendre ce témoignage au public, que je ne leur en ai jamais propoſé aucune dont ils ne m'ayent confirmé la vérité. Or ce ſont des gens à qui l'on ne ſçauroit en faire accroire, ils connoiſſent le païs à fond pour y avoir demeuré long-tems, & à préſent qu'ils n'y ſont plus, ils ont des correſpondances certaines pour ne rien ignorer de tout ce qui s'y paſſe.

Parmi ceux à qui je communiquai ces mémoires, quelques-uns furent charmés de tomber ſur la deſcription de quelques païs qu'ils avoient parcourus ; elle leur parut ſi juſte, qu'ils s'imaginoient y être encore, & qu'on les y conduiſoit comme par la main. D'autres ne pouvoient aſſez louer l'Auteur de ce qu'il n'a dit que ce qu'il a vû, ou que des perſonnes dignes de foi lui ont appris. Encore eſt-il aiſé de remarquer que c'eſt avec grande circonſpection qu'il rapporte ce qu'il a ſçu de ces perſonnes, quelque croyables qu'elles puiſſent être, & qu'il écrit bien plus volontiers les choſes qu'il a vûes que celles qu'il a appriſes : ayant grand ſoin dans tout le cours de ſon Hiſtoire de bien diſtinguer les unes d'avec les autres, afin que le Lecteur en puiſſe porter le jugement qu'il lui plaira. Enfin tous demeuroient d'accord qu'ils n'avoient point encore lû d'Hiſtoire plus diverſifiée, & en même tems plus remplie de choſes nouvelles juſqu'à préſent ignorées, ou du moins peu connues.

Sur-tout ils ont été très-contens des Cartes que l'Auteur a dreſſées lui-même ſur les lieux ; elles ſont belles &

exactes : l'Auteur n'a pu résister à la tentation de les préconiser lui-même en plusieurs endroits de son Histoire ; mais on ne doit pas le trouver étrange, puisque les connoisseurs & les plus grands connoisseurs les estiment tant.

Après avoir remarqué le jugement qu'on a porté de cette Histoire, le soin qu'on a pris pour en perfectionner le style, & les motifs qui ont porté l'Auteur à l'écrire, il ne reste plus qu'à dire un mot de l'ordre qu'il a suivi en l'écrivant.

D'abord il parle de quelques incidens qui lui sont arrivés sur mer, puis de la célébre conquête de la Tortuë faite par les Avanturiers & des circonstances qui l'ont engagé lui-même à prendre parti parmi eux : Ensuite il vient au récit des exploits de plusieurs Avanturiers ; il fait voir le traitement qu'ils font aux Espagnols quand ils les prennent, & celui qu'ils reçoivent d'eux quand ils en sont pris. Il nous convainc encore par beaucoup d'exemples, de la valeur & de l'intrépidité de ces mêmes Avanturiers, qui n'étant armés que de fusils, de sabres, & d'autres armes ordinaires, prennent des Navires, des Forts

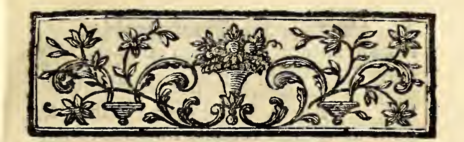
& des Villes, dont on ne ſçauroit ſe rendre maître qu'avec des Armées, des Sieges, du Canon, des Mines, & tout l'attirail ordinaire de la guerre. En un mot, il nous rapporte leurs plus belles entrepriſes, qui tout extraordinaires qu'elles ſont par la ſingularité des évé-nemens, n'en paroiſſent pas moins vé-ritables par la nature de leurs circon-ſtances ; en ſorte qu'on les lit toujours avec autant de plaiſir que de ſurpriſe. Enfin il n'oublie pas de remarquer de quelle ſorte les François ſe ſont éten-dus dans l'Amérique, de quelle ma-niere ils y vivent ; il obſerve curieuſe-ment tout ce qu'ils y font en qualité de Chaſſeurs, de Boucaniers, d'Habi-tans & d'Engagés.

La Relation qu'il a écrite de ce que la nature produit dans les Iſles de Saint Domingue & de la Tortuë ſe trouve à la fin du premier Tome, on a choiſi cet ordre pour ne pas interrompre le fil de l'Hiſtoire des Flibuſtiers ; on l'a même augmentée ſur de nouveaux Mé-moires contenant la Relation du nau-frage de Monſieur d'Ogeron à *Puerto Ricco*, l'Hiſtoire du Capitaine Montau-ban ; les Expéditions de Campêche,

de la Vera-Cruz, de Cartagêne, & les courſes de pluſieurs Capitaines Flibuſtiers, dont la valeur eſt préſentement auſſi connue en Europe qu'elle eſt eſtimée dans les Indes.

Le troiſiéme Volume contient un Voyage que les Flibuſtiers ont fait à la Mer du Sud. C'eſt un nouveau Monde pour eux : On les y verra ſe ſignaler, comme ils ont déja fait à la Mer du Nord, non ſeulement par des actions d'une valeur extraordinaire, mais encore par une conſtance plus qu'humaine à ſupporter les miſeres où les expoſent le changement de climat, les fatigues de la Mer, la faim & la ſoif, ſans craindre la mort, qu'ils n'enviſagent que comme un remede à leurs maux.

Le quatriéme Volume contient l'Hiſtoire des Pirates Anglois depuis leur Etabliſſement dans l'Iſle de la Providence juſqu'à préſent, toutes leurs Avantures, Pirateries, Meurtres, Cruautés, & Excès ; avec la Vie & les Avantures de deux Femmes Pirates MARIE READ & ANNE BONNY ; Et un Extrait des Loix & des Ordonnances concernant la Piraterie.



HISTOIRE DES AVANTURIERS FLIBUSTIERS

Qui se sont signalez dans les Indes.

PREMIERE PARTIE,

Contenant la Description des Isles de St. Domingue & de la Tortuë ; la vie & les mœurs de leurs Habitans, & les Avantures des Boucaniers qui s'y rencontrent ; avec l'établissement des François à la Tortuë, & l'Histoire de ceux qui l'ont gouvernée.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de l'Auteur. Ce qui lui est arrivé jusqu'à son débarquement dans l'Isle de la Tortuë.



LES Voyageurs aiment naturellement à parler de ce qui leur est arrivé, surtout lorsqu'ils sont hors de danger, & qu'ils croyent que

leurs avantures méritent d'être sûës. Je ne veux donc point dissimuler que je prens quelque plaisir à raconter ce qui s'est passé dans mon voyage. Peut-être même ne sera-t'on pas fâché de l'apprendre ; je tâcherai dumoins d'en rendre la Relation aussi agréable qu'elle est vraye.

Nous nous embarquâmes le 2. Mai 1666. & le même jour, après avoir levé l'ancre de la rade du Havre de Grace, nous allâmes moüiller à la Hogue, sous le Cap de Barfleur. Nous étions dans le Vaisseau St. Jean, qui appartenoit à Messieurs de la Compagnie Occidentale, commandé par le Capitaine Vincent Tillaye. Nous allâmes joindre le Chevalier de Sourdis, qui commandoit pour le Roi le Navire dit l'Hermine, monté de trente-six pieces de canon ; avec ordre d'escorter plusieurs Vaisseaux de la Compagnie, qui alloient en divers endroits ; les uns en Sénégal en Afrique, & aux Isles Antilles de l'Amérique ; les autres vers la Terre Neuve.

Tous ces Vaisseaux s'étoient joints aux nôtres, de-peur d'être attaquez par quatre Frégates Angloises qu'on avoit vû croiser peu de jours auparavant. Quelques Navires Hollandois qui craignoient la même chose, parcequ'ils

étoient en guerre auſſi-bien que Nous avec cette Nation, en firent autant, après en avoir demandé la permiſſion à Mr. de Sourdis ; & notre Flotte ſe trouva alors composée de quarante Vaiſſeaux, ou environ. Mr. de Sourdis déclara enſuite ſes ordres ; il donna à notre Capitaine la Charge de Vice-Commandeur de la Flotte, & au Capitaine du Navire nommé l'Eſperance, appartenant à la même Compagnie, celle de Contre-Commandeur. Tout étant ainſi diſpoſé, nous fîmes voile le long de la côte de France, quoiqu'avec aſſez de peine & de danger, à cauſe de quantité de rochers qui s'y rencontrent, & de l'allarme que nous donnions aux François mêmes, qui nous prenoient pour des Anglois, & qui craignoient que nous n'euſſions deſſein de faire quelque deſcente ſur leurs côtes.

Peu de jours après nous paſſâmes le *Raz de Fonteneau*, que l'on trouve au ſortir de la Manche, & que les François ont appellé ainſi du mot Flamand *Raz*, qui ſignifie une choſe d'une grande vîteſſe. Le Raz de Fonteneau eſt fort périlleux, parceque les courans y traverſent un grand nombre de rochers qui ne ſe montrent qu'à fleur d'eau, & bien des Navires s'y ſont perdus. Le

danger que l'on y court a donné lieu à une cérémonie particuliere que les Mariniers de toute ſorte de Nations pratiquent non ſeulement en cet endroit-là, mais encore lorſqu'ils paſſent ſous les deux Tropiques du Cancer & du Capricorne, & ſous la ligne Equinoxiale. Voici ce que les François y obſervent.

Cérémonie des Mariniers François.

Le Contre-Maître du Vaiſſeau s'habille groteſquement avec une longue robe, un bonnet ſur ſa tête & une fraiſe à ſon col, compoſée de poulies & de certaines boules de bois, qu'on appelle ſur mer *Pommes de Raques.* Il paroît le viſage noirci, tenant d'une main un grand Livre de Cartes marines, & de l'autre un morceau de bois repréſentant un ſâbre. Le Livre étant ouvert à l'endroit où la Ligne eſt marquée, tous ceux qui ſont dans le Vaiſſeau mettent la main deſſus, prêtent ſerment, & déclarent s'ils ont paſſé ſous cette Ligne ou non. Ceux qui n'y ont jamais paſſé, viennent s'agenoüiller devant le Contre-Maître, qui leur donne de ſon ſâbre ſur le col; après quoi on leur jette de l'eau en abondance, s'ils n'aiment mieux en être quittes moyennant quelques bouteilles de vin ou d'eau de vie. Ceux qui y ont déja paſſé ſont exempts de la peine, & le

le Contre-Maître leur enjoint, en cas qu'ils y repaſſent, d'obſerver la même choſe à l'égard de ceux qui n'y auront point encore paſſé. Perſonne ne peut éviter cette eſpece d'initiation, non pas même le Capitaine; & ſi le Navire qu'il monte n'y a jamais paſſé, il eſt obligé de faire quelques largeſſes à l'équipage; ſinon les Matelots ſieroient le devant qu'on appelle le Gallion, ou la Poulaine. Après cette cérémonie on voit la quantité de vin ou d'eau de vie que l'on a amaſſée, & on la diſtribuë également à chacun des Matelots.

Les Hollandois s'y prennent d'une autre maniere. L'Ecrivain du Vaiſſeau aporte le rôle de tout l'équipage; il appelle chacun par nom & ſurnom, & demande à tous s'ils ont paſſé par-là ou non. Dans le doute que quelqu'un ne diſe pas la verité, on lui fait manger du pain & du ſel, ce qui eſt une eſpece de ferment pour affirmer qu'il y a paſſé. Ceux qui ſont convaincus du contraire ont le choix de payer quinze ſols, ou d'être attachez à une corde, & guindez au bout de la grande vergue, ou enfin d'être calez trois fois; c'eſt-a-dire, plongez trois fois dans la mer. On oblige un Officier de Vaiſſeau, quel qu'il ſoit,

à payer trente sols. Si c'est un passager, ils en tirent le plus qu'ils peuvent. Il y a des Marchands dont ils exigent quelquefois plus de cent écus; & quand il se trouve des Soldats, leur Capitaine est obligé de satisfaire pour eux. A l'égard des Garçons au-dessous de quinze ans, ils les mettent sous des manes d'ozier, & leur jettent plusieurs seaux d'eau sur le corps. Ils en font de même à tous les animaux qui sont dans le Navire, à moins que le Capitaine ne paye pour eux, & pour le Navire même s'il n'y a jamais passé. L'argent qui provient de cette collecte est mis entre les mains du Contre-Maître, qui doit au premier Port, en acheter du vin qu'on partage à tout l'équipage. Les Hollandois ne font cette cérémonie qu'au passage du *Raz* & des *Barlingots*, ou rochers qui sont devant la riviere de Lisbonne en Portugal, & encore à l'entrée de la mer Baltique, qu'ils nomment le Zund. Quand on demande aux Mariniers pourquoi ils en usent ainsi, soit sous la Ligne, soit ailleurs, ils répondent que c'est une vieille coûtume.

Les Hollandois tiennent pourtant que l'eau que l'on jette sur les personnes qui doivent passer la Ligne, les garantit de plusieurs

plusieurs maladies qu'elles pourroient contracter par le changement de climat; & pour ce sujet presque tous se baignent dans la mer, tant ceux qui ont passé sous la Ligne, que ceux qui n'y ont point encore passé : mais cette raison me paroît très-foible, puisqu'il n'est pas vrai que ceux qui ne se baignent pas sous la Ligne, soient plus incommodez que ceux qui s'y baignent. Je croi plûtôt que cet usage vient de ce que tous les Païs qui se trouvent sous la Ligne, ayant été jusqu'alors estimez inhabitables par Saint Augustin & par d'autres Grands Hommes, les premiers qui furent assez hardis pour y pénétrer, se voyant entrez comme dans un nouveau monde, firent une sorte d'allusion au Baptême que les Chrétiens donnent à leurs enfans nouveau-nez. En effet on se sert encore du mot de *Baptizer* sous le Tropique, pour exprimer cette cérémonie.

Peut-être que cette observation paroîtra peu considerable à ceux qui ne sortent point de leur Païs ; mais les Voyageurs ne la regarderont pas de même. Aussi ne la fais-je que pour eux, comme beaucoup d'autres plus importantes, qu'ils pourront lire dans

la ſuite ; car je juge par moi-même que ceux qui voyagent, ou qui ont deſſein de voyager, veulent être informez des choſes par avance, afin de ſçavoir à quoi s'en tenir quand elles arrivent, & de n'en être point ſurpris.

Après que nous eûmes paſſé le *Raz de Fonteneau*, une partie de la Flotte nous quitta, & nous nous trouvâmes réduits à ſept Vaiſſeaux qui faiſoient la même route. En peu de jours nous fûmes conduits par un vent favorable juſqu'au Cap *Finiſterre*, où eſt la pointe Septentrionale de l'Eſpagne dans la Galice, & vers la Corogne. Il fut ainſi nommé, dit-on, par Ceſar, qui après avoir conquis toutes les Eſpagnes, & être enfin arrivé à ce Cap, y borna ſes conquêtes, en diſant qu'il étoit venu aux extrémitez de la Terre.

Là nous fûmes ſurpris d'une furieuſe tempête. En un moment la mer parut toute blanche d'écume, & le Ciel rouge comme le feu ; nos Navires enlevez en-haut ſur des montagnes de flots, & en même temps précipitez en-bas par des tourbillons impétueux, étoient en danger de s'ouvrir & de ſe briſer en s'entrechoquant les uns contre les autres. Dans cette extrémité je vis un effet ſenſible de

ces paroles de St. Paul, *que pour aprendre à prier il faut aller ſur la mer :* Chacun avoit recours aux prieres, & je ne fus pas des derniers.

La tempête dura deux jours ; après quoi la mer ſe calma, le vent devint bon, & nous pourſuivîmes notre route à toutes voiles ; cependant les Navires qui étoient avec nous, s'écarterent tellement que nous demeurâmes ſeuls. Quand nous fûmes à deux cens lieuës des Antilles, nous rencontrâmes un Vaiſſeau Anglois, contre lequel nous nous battîmes quatre heures de temps : Les Boucaniers qui étoient dans nôtre Bord vouloient l'accrocher ; mais nôtre Capitaine le défendit.

Nous étions pourlors réduits à demi-ſeptier d'eau par jour. Peu de temps après nous arrivâmes à la vûë des Antilles, & la premiere Iſle que nous apperçûmes fût celle de *Sancta Lucia.* Nous voulions aller à la Martinique ; mais comme nous étions trop bas, & que le vent & le courant ne nous permirent pas d'y aborder, nous fîmes route vers la Guadeloupe, où nous ne pûmes arriver non-plus qu'à la Martinique. Enfin quatre jours après nous arrivâmes à l'Iſle Hiſpaniola, que les François

Arrivée à S. Domingue, & à la Tortuë.

nomment *Saint Domingue ;* ce qui nous combla de joye, car il n'y avoit perſonne d'entre nous qui ne fût extrêmement incommodé de la ſoif & des fatigues de la mer. Le premier jour que nous vîmes l'Iſle, nous allâmes moüiller au Port Margot, où Monſieur Ogeron, Gouverneur de la Tortuë, avoit une belle habitation. Auſſi-tôt vint à nous un Canot, dans lequel il y avoit ſix hommes, qui cauſerent aſſez d'étonnement à la plûpart de nos François qui n'etoient jamais ſortis de France.

Habillement des Boucaniers.

Ils n'avoient pour tout habillement qu'une petite caſaque de toile, & un caleçon qui ne leur venoit qu'à la moitié de la cuiſſe. Il falloit les regarder de près, pour ſavoir ſi ce vêtement étoit de toile, ou non ; parcequ'il étoit imbu du ſang qui dégoute de la chair des animaux qu'ils ont coutume de porter. Outre cela ils étoient bazannez ; quelques-uns avoient les cheveux hériſſez, d'autres noüez ; tous avoient la barbe longue, & portoient à leur ceinture un étui de peau de Crocodille, dans lequel étoient quatre couteaux avec une bayonnette. Nous ſçûmes que c'étoit des Boucaniers. J'en ferai dans la ſuite une deſcription parti-

culiere,


Tom. 1. pag. 11.
pag. 84.
3

culiere, parceque je l'ai été moi-même.

Ceux-ci nous apporterent trois Sangliers, qui ſuffirent à tout ce que nous étions de monde ſur le vaiſſeau, & en récompenſe nous les régalâmes d'eau de vie. Les Habitans vinrent auſſi à notre bord, & nous préſenterent toute ſorte de fruits pour nous rafraîchir. Notre Chaloupe alla à terre querir de l'eau. Tout cela nous remit tellement, que dès le ſoir même nous ceſsâmes de faire des réfléxions ſur les incommoditez de la faim & de la ſoif que nous avions ſouffertes ſur la route.

Le lendemain matin à la pointe du jour nous fîmes voile pour l'Iſle de la Tortuë, dont nous n'étions qu'à ſept lieuës. Nous y moüillâmes l'ancre ſur le midy ſeptiéme jour de Juillet 1666. Dès que nous eûmes ſalué le Fort avec ſept coups de canon, & que notre Navire fut en parage, nous deſcendîmes à terre, & allâmes ſaluer Monſieur le Gouverneur, qui nous attendoit au bord de la mer avec les principaux Habitans de l'Iſle. Il nous reçut très-bien, & dès ce premier jour j'eus le bonheur de recevoir des marques de la grande bonté qu'il a continuée dans les occaſions où il a pû me faire du bien, com-

me je le ferai voir dans la ſuite. Tous ceux qui comme moi étoient engagez dans la Compagnie, furent conduits au magazin du Commis Général, à qui le Capitaine du Vaiſſeau aporta les paquets qui contenoient les ordres. On nous donna deux jours pour nous rafraîchir & nous promener dans l'Iſle, en attendant qu'on eût déterminé à quoi on nous employeroit. Les paquets furent ouverts, & on trouva que la Compagnie dépoſoit le Sieur le Gris Commis Général, & qu'elle donnoit ſa Commiſſion au Sieur de la Vie, qui étoit Lieutenant Général dans l'Iſle; avec ordre de vendre ce qu'elle pourroit avoir dans ce lieu, de faire payer ce qui lui étoit dû, & de renvoyer le Sieur le Gris en France pour rendre ſes comptes.

Le temps qu'on nous avoit donné étant expiré, on nous expoſa en vente aux Habitans. Nous fûmes mis chacun à trente écus, que l'on donnoit pour nous à la Compagnie: elle nous obligeoit à ſervir trois ans pour cette ſomme, & pendant ce temps-là nos Maîtres pouvoient diſpoſer de nous à leur gré, & nous employer à ce qu'ils vouloient. Je ne dis rien de ce qui a donné lieu à mon embarquement, ſuivi d'un ſi fâ-

cheux eſclavage ; ce ſeroit un diſcours hors de propos. Monſieur le Gouverneur avoit deſſein de m'acheter pour me renvoyer en France, voyant bien à mon viſage que ſi je rencontrois un mauvais Maître, je ne réſiſterois jamais aux fatigues du Païs ; mais le ſieur de la Vie m'avoit déja retenu ; ils eurent quelque différend là-deſſus, cependant je demeurai à ce méchant Maître ; je puis bien lui donner ce nom après ce qu'il m'a fait ſouffrir. Je rapporterai la maniere dont il en a agi avec moi, quand je parlerai du traitement que les Habitans ont coutume de faire à leurs domeſtiques. Diſons auparavant un mot de l'Iſle de la Tortuë, & de la maniere dont les François y ont établi leur Colonie.

CHAPITRE II.

Deſcription de la Tortuë.

L'Isle de la Tortuë, ainſi nommée parcequ'elle a la figure d'une Tortuë, eſt ſituée ſous le 20. degré, 30. à 40. minutes au Nord de la Ligne Equinoxiale, & peut avoir ſeize lieuës de

tour. Elle n'eſt acceſſible que du côté du Midi, par un Canal large de deux lieuës, qui la ſépare d'avec l'Iſle de St. Domingue, où elle a un aſſez beau Port. Le fond eſt un ſable fort menu, on y eſt à l'abri de tous les vents, qui ne ſont jamais violens dans ces quartiers. Elle n'a aucun Port que celui-là, qui puiſſe ſervir d'abri aux Navires; elle eſt toute environnée de grands rochers, que les Habitans nomment Côtes de fer. Elle a quelques anſes de ſable aux quartiers habitables des rivages; mais on n'y peut aborder qu'avec des chaloupes: Son Havre eſt commandé par un Fort d'une très-bonne défenſe. Au bord de la mer on voit une batterie de canon qui donne auſſi dans le Havre. Il n'y a qu'un petit Bourg qu'on nomme la Baſſeterre, où ſont les magazins des Habitans & des Gargotiers qui demeurent devant le Port.

Monſieur Blondel, Ingenieur du Roi, étant en 1667. aux Antilles, deſcendit à la Tortuë, & traça un plan pour y conſtruire un nouveau Fort; mais il paroît qu'on n'a pas bien executé ſon deſſein, car on n'en a bâti que la Tour, qui reſſemble mieux à un Colombier qu'à la Tour d'une Fortereſſe. Il y a

dans cette Isle six quartiers habitez ; sçavoir la Basseterre, Cayonne, la Montagne, le Milplantage, le Ringot, & la Pointe au Maçon. On pourroit encore en habiter un septiéme, qu'on nomme le Capsterre, dont la terre est assez bonne ; mais on n'y trouve point d'eau, & en général il y en a peu dans l'Isle, excepté quelques sources où les Habitans vont puiser ; ce qui les oblige à ramasser les eaux de la pluye. Ainsi le P. du Tertre paroît mal-informé, lorsque décrivant l'Isle de la Tortuë dans la premiere partie de son Histoire des Antilles, il dit que cette Isle est arrosée de quantité de rivieres.

Le terroir en est bon & fértile aux endroits où elle est habitée. Il s'y trouve quatre sortes de terre, & il y en a de rouge & de grise, dont on feroit d'aussi beaux vases que ceux qui nous viennent de Genes. Toutes les montagnes y sont d'une espece de Roche aussi dure que le marbre, & cependant elles produisent des arbres aussi gros & aussi grands que nos plus belles forêts de l'Europe. Leurs racines, qui sont toutes découvertes, se cramponnent dans les cavitez que forme l'inégalité des rochers. Ils sont extrêmement secs de leur naturel ; ensorte

que lorſqu'ils ſont coupez, ils ſe fendent au Soleil en pluſieurs éclats, & que ce bois n'eſt bon qu'à brûler.

On trouve dans l'Iſle de la Tortuë tous les fruits qui nous viennent des Antilles; on y fait d'excellent Tabac, qui ſurpaſſe en bonté celui de toutes les autres Iſles. Les Cannes de ſucre y viennent d'une groſſeur extraordinaire, & y ſont plus ſucrées qu'ailleurs; c'eſt-a-dire, qu'elles y ſont moins aqueuſes. Il y croît pluſieurs arbres & plantes médecinales. Il y a peu de chaſſe : les ſeules bêtes à quatre pieds, que l'on y voye, ſont des Sangliers, qu'on y a apportez de la Grande Iſle, & qui y ont aſſez bien peuplé. Mais par une Ordonnance de Monſieur d'Ogeron, qui en étoit Gouverneur de mon temps, il eſt défendu de chaſſer avec des chiens, pour ne pas faire une trop grande deſtruction de ces animaux, enſorte que dans la néceſſité les Habitans puiſſent en nourrir. On permet ſeulement d'aller à l'affût.

Il y a encore à la Tortuë quelques petits oiſeaux, des poiſſons & des reptiles dont j'avois parlé ici dans la premiere Edition de mon Livre. Ceux qui voudront apprendre de quelle utilité tout cela peut être, auront recours à

l'Hiſtoire

l'Hiſtoire des Plantes de l'Amérique, que j'ai crû devoir tranſporter à la fin de l'Ouvrage, pour ne pas interrompre l'Hiſtoire des Boucaniers, qui en eſt le principal ſujet.

Il eſt ſurprenant de voir combien de fois l'Iſle de la Tortuë a été repriſe & reperduë, tantôt occupée par les Eſpagnols, tantôt par les François, qui enfin en ſont demeurez les maîtres. Les Avanturiers ont trop de part dans toutes ces différentes expéditions, & dans l'établiſſement de la Colonie dont cette Iſle eſt aujourd'hui peuplée, pour n'en pas faire l'Hiſtoire ſans interruption. Il eſt néceſſaire de la reprendre de plus haut : Je croi que le récit n'en ſera pas déſagréable.

CHAPITRE. III.

Etabliſſement d'une Colonie Françoiſe dans l'Iſle de la Tortuë. Les François chaſſez par les Eſpagnols, y reviennent, & après divers changemens ils en demeurent les Maîtres.

LEs François ayant établi une Colonie dans l'Iſle de St. Chriſtophe, commençoient à fleurir lorſque les Eſpagnols

Eſpagnols interrompirent leurs progrez par pluſieurs deſcentes qu'ils y firent, en allant à la nouvelle Eſpagne. Ces traverſes les obligerent preſque tous à ſuivre les Zélandois, qui faiſoient des courſes ſur les Eſpagnols, & qui remportoient de riches priſes ſur eux. Ils y réuſſirent ſi bien, que le bruit en vint en France, & que pluſieurs Avanturiers de Dieppe équiperent, à deſſein d'y faire fortune. Ils furent heureux dans toutes leurs entrepriſes; mais comme les Iſles de Saint Criſtophe, où ils amenoient leur butin, étoient trop éloignées, & qu'il leur falloit deux ou trois mois pour y remonter, à cauſe des vents & des courants contraires, ils réſolurent de chercher un lieu plus commode, ſans autre deſſein que de s'y retirer. Quelques-uns d'entreux allerent à Saint Domingue pour ſonder s'ils ne trouveroient pas aux environs quelque petite Iſle où ils puſſent ſe refugier en ſeureté. Ils y trouverent tant de Bêtes à cornes & d'autres animaux, outre la facilité qu'ils auroient de ravitailler leurs bâtimens, qu'ils ſe crurent aſſurez de leur entrepriſe; enſorte qu'il ne leur manquoit plus qu'un azile pour ſe retirer en cas de beſoin.

Avanturiers François vont à l'Iſle de St. Domingue.

Les Eſpagnols ayant conſideré que

la Tortuë pourroit un jour ſervir de retraite à de telles gens, s'en étoient déja emparez, & y avoient mis un Alferez avec vingt-cinq hommes. Comme ceux-ci s'ennuyoient de ſe voir éloignez du paſſage des Eſpagnols, qui ne s'empreſſoient pas de leur apporter leurs néceſſitez, les Avanturiers François n'eurent pas de peine à les faire ſortir de là; & s'étant rendus les maîtres de l'Iſle, ils délibererent entr'eux de quelle maniere ils s'y établiroient. Quelques-uns

Etabliſſement des Avanturiers François, à la Tortuë.

voyant des habitations commencées, & la commodité qu'ils recevroient de la grande Iſle, d'où ils pourroient tirer de la viande quand ils voudroient, avantage qui leur manquoit à St. Chriſtophe; réſolurent de ſe fixer dans celle de la Tortuë, & jurerent à leurs Compagnons qu'ils ne les abandonneroient pas. La moitié de ceux-ci alla à St. Domingue tuer des Bœufs & des Porcs, pour en ſaler la viande, afin de nourrir les autres qui travailloient à rendre l'Iſle habitable. On aſſura ceux qui alloient en mer, que toutes les fois qu'ils reviendroient de courſe on leur fourniroit de la viande.

Voilà comme le petit nombre de ces Avanturiers fut diviſé en trois bandes,

dont

Origine des Flibustiers, & ce que ce nom signifie.

dont les uns s'adonnerent à la chasse, & prirent le nom de *Boucaniers*, les autres à faire des courses, & prirent le nom de *Flibustiers*, du mot Anglois *Flibuster*, qui signifie Corsaire ; les derniers s'appliquerent au travail de la terre, & retinrent le nom d'*Habitans.*

Les Habitans qui étoient en fort petit nombre, ne laisserent pas de demeurer possesseurs de l'Isle, sans qu'on pût les en empêcher : Quelques Anglois qui se présenterent pour augmenter le nombre, furent très-bien reçus. Il vint des Navires de France traiter avec eux ; les Avanturiers ou Flibustiers y apportoient un butin considérable, & les Boucaniers, des cuirs de Bœuf ; ensorte que les Navires qui y négocioient trouvoient leur compte, & remportoient la valeur de leur Cargaison, non seulement en cuirs ; mais encore en tabac, en pieces de huit, & en Argenterie.

L'accroissement de cette Colonie ne pouvant être que très-préjudiciable aux Espagnols, ceux-ci résolurent de les détruire, & de se remettre en possession de la Tortuë. La chose ne leur fut pas difficile ; car les Avanturiers n'ayant encore été inquietez par aucune Nation, ne s'étoient point précautionnez pour se défendre.

Les

Les Espagnols prirent dont le temps que les Boucaniers étoient à la chasse sur la grande Isle, & les Avanturiers en mer. Un petit nombre d'Habitans peu capables de résistance, ne put tenir contre la Flotte des Indes d'Espagne; le Général lui-même à la tête d'un grand nombre de Soldats, fit descente à la Tortuë, il passa au fil de l'épée tous ceux qu'il put joindre, & fit pendre les autres qui vinrent à lui, & se mit ainsi en possession de l'Isle: cependant une bonne partie des Habitans se sauva pendant la nuit dans des Canots. Après cette expédition le Général Espagnol retourna à St. Domingue, sans mettre de Garnison dans la Tortuë; & comme il y avoit dans cette grande Isle quantité de Boucaniers qui détruisoient tout le bétail, il ordonna qu'on levât quelques Compagnies de gens de guerre pour s'en défaire. Ces Compagnies furent appellées Cinquantaines, & depuis ce temps-là les Espagnols les ont entretenuës jusqu'à présent.

Les Espagnols reprennent la Tortuë pendant que les Avanturiers sont en mer.

La Flotte d'Espagne étant partie, les fugitifs de la Tortuë se rassemblerent, & se remirent en possession de l'Isle sous la conduite d'un Capitaine Anglois nommé Villis. Peu de temps après un

Les François reviennent à la Tortuë.

Avanturier

Avanturier François y arriva ; le changement qu'il trouva ne lui plut pas ; il voyoit à regret les Anglois maîtres de l'Isle, & craignoit qu'ils ne fissent là comme à Saint Christophe, d'où ils voulurent chasser les François quand ils se sentirent les plus forts. Il partit donc sans rien dire, & alla à Saint Christophe trouver Monsieur le Chevalier de Poincy, qui y commandoit en qualité de Général au nom de l'Ordre de Malthe. Il lui donna avis de ce qui se passoit à la Tortuë, & lui fit connoître les avantages qu'il tireroit de cette Isle, s'il en chassoit les Anglois. Il l'assura que leur Chef étoit sans aveu, & que les François lassez d'être sous la domination Angloise, ne manqueroient pas de prendre les armes en sa faveur, en cas que cette Nation voulût faire résistance.

Avis à Mr. de Poincy.

Monsieur de Poincy reçut cet avis comme il devoit, & en fit l'ouverture à Monsieur le Vasseur nouvellement arrivé de France, n'en ayant point dans son Isle de plus capable que lui d'une telle entreprise ; car non seulement il étoit homme d'esprit & de cœur, bon Ingénieur & bon Capitaine ; mais il avoit encore une connoissance toute

particuliere des Isles de l'Amérique : Et comme il ne manquoit pas de pénétration, il reconnut bien-tôt que cette expédition lui seroit avantageuse ; il se disposa donc promptement à partir. La convention portoit que M. le Vasseur iroit prendre possession de l'Isle de la Tortuë, & en seroit Gouverneur au nom de M. de Poincy, & que pour cela ils payeroient chacun par moitié les dépenses nécessaires. Monsieur de Poincy lui promit d'en faire les avances, & de lui fournir tout ce dont il auroit besoin. Cet accord étant conclu, M. le Vasseur amassa quarante hommes de la Religion Protestante comme lui, les fit embarquer ; & après avoir pris des vivres autant qu'il lui en falloit, il partit de Saint Christophe pour l'Isle de Saint Domingue, où en peu de jours il vint moüiller l'ancre au port Margot, dont j'ai déja parlé, au Nord de l'Isle, environ à sept lieuës de la Tortuë. Dès qu'il fut arrivé, il s'informa en quel état étoit la Tortuë, & assembla environ 40. Boucaniers François, à qui il découvrit son dessein, leur proposant de se mettre de la partie ; ce que ceux-ci ne refuserent point. Après avoir pris ses mesures, & s'être assuré de ses

Boucaniers,

Boucaniers, il descendit à la Tortuë, vers la fin du mois d'Août 1640.

Mr. le Vasseur chasse les Anglois de la Tortuë.

Lorsqu'il fut à terre, il fit dire au Gouverneur Anglois qu'il étoit venu pour venger l'affront que sa Nation avoit fait aux François, & que si dans vingt-quatre heures il ne sortoit avec son monde, il mettroit tout à feu & à sang. Les Anglois voyant que la partie n'étoit pas égale, jugerent à propos de se retirer. A l'heure même ils s'embarquerent assez confusément dans un Vaisseau qui étoit à la Rade, & partirent sans oser rien entreprendre pour la défense de l'Isle. A la vérité quand ils l'auroient voulu, ils n'auroient pû rien faire; car dès le moment que les François qui étoient avec eux virent arriver M. le Vasseur, ils prirent les armes contre les Anglois, mirent tout au pillage, & les obligerent ainsi de leur côté à partir avec précipitation.

Monsieur le Vasseur, devenu maître de la Tortuë sans répandre une goute de sang, fit voir sa Commission aux Habitans qui le reçurent très-bien. Il visita l'Isle afin d'observer les lieux qui auroient besoin de fortification; car il avoit envie de se garantir mieux des attaques des Espagnols, que ceux qui

avoient

avoient été avant lui en possession de l'Isle. Il remarqua qu'elle étoit inaccessible de tous côtez, excepté du côté du Sud, où il trouva bon de bâtir un Fort, & choisit pour cela le lieu le plus commode du monde, parcequ'il n'avoit pas besoin de grande dépense, étant fortifié naturellement. Ce lieu étoit sur une montagne éloignée environ de six cens pas de la rade qu'elle pouvoit commander. Sur cette montagne étoit une roche de 4 à 5 toises de hauteur, & dont la plate-forme contenoit un espace de 25 à 30 pas en quarré ; & à 10 ou 12 pas de là sortoit de terre une source d'eau douce, grosse comme le bras. Ce fut-là que M. le Vasseur fit bâtir une maison pour y établir sa demeure : on y montoit d'abord par dix ou douze marches qu'il avoit fait tailler dans le roc ; mais on ne pouvoit y arriver qu'au moyen d'une échelle de fer que l'on tiroit en haut quand on étoit monté. Il fortifia cette maison de deux pieces de canon de fonte & de deux de fer. Il fit outre cela environner le roc de bonnes murailles, & se trouva par ce moyen en état de résister à toutes les forces que les ennemis pourroient lui opposer ; parceque ce lieu étoit entouré

Description du Fort de la Roche sur la Tortuë.

de halliers, de grands bois, & de précipices qui le rendoient inaccessible, n'ayant qu'une seule avenuë, où on ne pouvoit passer plus de trois hommes de front. Ce Fort, à cause de sa situation, fut nommé le Fort de la Roche, & il porte encore aujourd'hui ce nom.

Les Avanturiers reviennent à la Tortuë.

Les peuples des Isles voisines voyant que Monsieur le Vasseur avoit mis la Tortuë en état de se défendre, y vinrent avec plus de courage & de résolution que jamais. On y vit renaître les Avanturiers ou Flibustiers, les Boucaniers, & un nouveau peuple d'Habibitans qui se mirent sous la protection du nouveau Gouverneur; ils n'ambitionnoient que la faveur d'être du nombre des siens; il la leur accordoit volontiers, & leur promettoit toute sorte de secours.

Les Espagnols, avertis de cette seconde entreprise des François, résolurent de les chasser une seconde fois de la Tortuë. Dans ce dessein ils équiperent à Saint Domingue six Navires ou Barques, sur lesquelles ils mirent cinq à six cens Soldats sous la conduite de Don B. D. M.

Les Espagnols viennent pour reprendre la Tortuë.

Avec cet équipage ils vinrent mouïller l'ancre devant le Fort, ne sçachant pas qu'il y en eût un, & ils en furent

bien-tôt avertis par quelques coups de canon ; qui les obligerent de se retirer promptement. Cependant ils ne perdirent pas courage, ils allerent moüiller deux lieuës plus bas à un lieu nommé *Cayonne*, où ils mirent leurs gens à terre: mais ils furent contraints d'abandonner leur entreprise avec perte de plus de deux cens hommes ; car les Habitans qui s'étoient retirez dans le Fort, firent sur eux une sortie vigoureuse, & les repousserent jusqu'à leurs Vaisseaux. M. le Vasseur, après cette victoire, reçut de grands applaudissemens de tous les Habitans; ils lui témoignerent avec joye combien ils s'estimoient heureux de se voir sous la conduite d'un homme qui les avoit mis à couvert des insultes de leurs ennemis.

Le bruit de cette action parvint jusqu'à M. de Poincy qui étoit à Saint Christophe, il en fut réjoüi ; néanmoins comme il craignoit que quand M. le Vasseur en seroit venu au point qu'on ne pourroit lui nuire dans son Isle, il ne s'en rendît le maître absolu, & qu'il n'exécutât pas le Contrat passé entr'eux, il envoya deux de ses parens pour l'observer, sous prétexte de se réjoüir avec lui de sa victoire, & de se ménager une habitation à la Tortuë. M. le Vasseur

qui étoit fin & subtil, vit d'abord où cette démarche tendoit : il reçut fort bien ces deux Messieurs, leur fit mille amitiez; mais il les obligea adroitement de quitter l'Isle, & de retourner à Saint Christophe.

Ce nouveau Gouverneur se voyant consideré de tout le monde, crut que sa fortune étoit parfaitement établie, & que dorénavant il pourroit en profiter sans rien craindre. Il commença donc par maltraiter ses Habitans, tirant plus de tribut d'eux qu'ils n'en pouvoient payer; & pour les y contraindre il les faisoit mettre en prison dans une machine de fer, où on les tourmentoit si cruellement qu'elle en tira le nom d'*Enfer*. Il alla même jusqu'à leur empêcher l'exercice de la Religion Catholique, à brûler leurs Eglises, & chassa un Prêtre qu'ils avoient pour les instruire, & pour leur administrer les Sacremens.

M. de Poincy étant averti de toutes ces violences, tâcha de le tirer de là par de belles promesses, & lui fit faire des propositions avantageuses; mais le Gouverneur étoit trop habile pour ne pas voir où tendoient ces piéges; il sçut toûjours les éviter, sans donner

sujet

ſujet à M. de Poincy de ſe plaindre de lui. Une fois cependant il s'en moqua aſſez ouvertement. Sur la priere que lui fit M. de Poincy de lui envoyer une grande Notre-Dame d'argent qui avoit été priſe dans un Navire Eſpagnol, il lui en envoya une de bois de la même grandeur, en lui marquant que les Catholiques étoient trop ſpirituels pour s'attacher à la matiere ; que pour lui, il aimoit un peu le métal. La plaiſanterie ne plut guéres à M. de Poincy, qui n'étoit pas accoutumé à ſe laiſſer joüer impunément. En effet il étoit auſſi intelligent que politique, & ſevere juſqu'à l'excès envers les gens de mauvaiſe foi ; il eſt étonnant que M. le Vaſſeur l'ait ſi peu ménagé. Mais peut-être ſe croyoit-il aſſez fort pour lui réſiſter, & trop éloigné pour le craindre.

Pendant que le ſieur le Vaſſeur gouvernoit en Souverain, deux de ſes meilleurs amis conſpiroient ſa mort. C'étoit deux Capitaines qu'on diſoit être ſes compagnons de fortune, quelques-uns ont dit qu'ils étoient ſes neveux. Quoiqu'il en ſoit, il les aimoit tellement, que n'ayant point d'enfans il les adopta pour ſes fils, & les déclara ſes heritiers. On croit que le ſujet de

cette conspiration fut une maîtresse que M. le Vasseur leur avoit ravie. Enfin ils en vinrent à l'exécution, persuadez que les Habitans leur seroient bien obligez de les avoir délivrez d'un Tyran, & qu'après cet assassinat ils possederoient ses biens, & gouverneroient paisiblement dans l'Isle. Un jour donc que le Sieur le Vasseur descendoit de la Roche pour aller au bord de la mer visiter un Magazin qu'il y avoit, comme il étoit sur le point d'y entter, un de ces assassins lui tira un coup de fusil dont il ne fut que légérement blessé. Il courut à un Negre qui portoit son épée; mais l'autre assassin nommé Thibaud le prévint. Il se retourna vers celui-ci pour parer avec le bras un coup de poignard qu'il lui portoit; & l'ayant reconnu, il s'écria comme autrefois César à Brutus: *C'est donc toi, mon fils, qui m'assassines!* Puis se sentant frappé de plusieurs coups redoublez! *Ah! c'en est trop*, dit-il, *qu'on me fasse venir un Prêtre, je veux mourir Catholique.* Il tomba mort en achevant ces paroles.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Le Chevalier de Fontenay prend poſſeſſion du Gouvernement de la Tortuë au nom du Général des Antilles : il en eſt chaſſé par les Eſpagnols. Les Boucaniers la reprennent, & établiſſent M. Du Roſſey leur Gouverneur. Sa mort. Son neveu lui ſuccede.

PENDANT que cette ſanglante Tragedie ſe joüoit à la Tortuë, M. de Poincy laſſé de ſe voir ainſi trompé par le Sr le Vaſſeur, qui s'étoit ſervi de ſes biens & de ſon autorité pour ſe mettre en poſſeſſion de l'Iſle, ſans lui avoir rendu compte de rien, ni même témoigné qu'il dépendît de lui, ne ſongeoit plus qu'aux moyens de l'en chaſſer. Il n'en trouva pas de meilleur pour y réuſſir, que de ſe ſervir du Chevalier de Fontenay, nouvellement arrivé de France dans une Fregate, pour faire des courſes ſur les Eſpagnols. Il lui déclara donc ſon deſſein, & lui recommanda le ſecret, l'aſſurant qu'il ne manqueroit, ni d'hommes, ni de munitions pour l'exécution de ſon entrepriſe. Le Chevalier, qui n'étoit venu

que dans l'intention de faire fortune, accepta avec joye la proposition, quoique le succès en fût douteux ; car si le Sieur le Vasseur encore en vie eût eu le moindre soupçon de cette affaire, toutes les forces du Général de Poincy ne l'eussent pas tiré de la Roche.

Pendant que ce Général faisoit préparer en secret les choses nécessaires pour la prise de la Tortuë, le Chevalier de Fontenay partit avec son Vaisseau faisant mine d'aller croiser devant Carthagene, ville Espagnole, afin que personne ne se doutât de son dessein. Mais le Sieur de Tréval neveu du Général, qui étoit secretement de la partie, & à qui il avoit donné rendez-vous, devoit commander un Bâtiment chargé de munitions & de gens de guerre.

Ces deux Gentilshommes s'étant trouvez au rendez-vous qui étoit au Port de Paix de l'Isle de St. Domingue, à douze lieuës du Port de la Tortuë, apprirent la mort du Sieur le Vasseur, & la maniere dont il avoit été assassiné. Ils ne laisserent pas de conclure entr'eux, qu'il falloit vaincre ou mourir, plûtôt que de retourner à Saint Christophe; s'attendant bien que les deux meurtriers, qui ne devoient esperer

aucune

aucune grace, les recevroient en braves gens, & se défendroient en desesperez. Ils allerent donc moüiller l'ancre à la rade de la Tortuë, où ils furent reçus, comme les Espagnols l'avoient été peu de temps auparavant; ensorte qu'ils furent contraints de lever l'ancre, & d'aller moüiller à *Cayonne*, où ils mirent 500 hommes à terre, après avoir disposé leur canon pour favoriser la descente, si on eût voulu s'y opposer.

Le Chevalier de Fontenay se rend maître de la Tortuë.

Les deux assassins étoient resolus de se bien défendre; mais les Habitans n'ayant pas voulu les soutenir, ils capitulerent, & promirent de rendre l'Isle aux Sieurs de Fontenay & de Tréval, à condition qu'on ne les inquieteroit point au sujet de la mort du Sieur le Vasseur, & qu'on les laisseroit en possession des biens qu'il leur avoit donnez par un testament qu'on trouva après sa mort. Ce qui leur ayant été accordé, le Chevalier de Fontenay demeura maître de l'Isle & de la Forteresse.

Elle reprit bien-tôt son état florissant; la Religion Catholique & le négoce y furent rétablis. Le Chevalier remit sur pied le Fort, qui étoit tombé en ruïne; il y ajoûta deux bons bastions, fit faire une plate-forme, & mit six pieces

de canon en baterie, qui défendoient l'abord des ennemis à la rade. Les Avanturiers revinrent à la Tortuë plus fréquemment & en plus grand nombre qu'auparavant ; le Chevalier les traita bien, car il étoit Avanturier lui-même ; mais d'une autre espece que les autres, ayant fait pendant toute sa jeunesse des courses continuelles avec les Chevaliers de Malthe. C'estpourquoi il aimoit à équiper des Vaisseaux, & il les employoit à de grandes entreprises.

Les Boucaniers revinrent aussi à la Tortuë, qui se vit ainsi plus peuplée qu'elle ne l'avoit encore été, & la bonne intelligence qui régna entre les uns & les autres causa beaucoup de dommage aux Espagnols ; car les Avanturiers n'avoient pas plûtôt fait une prise, qu'au-lieu de la porter dans quelque Isle éloignée (ce qui les obligeoit souvent de faire des voyages de deux ou trois mois) ils ne faisoient que la poser dans le Havre de la Tortuë, & dès le lendemain on les voyoit à l'embouchure des Ports & des Rivieres, tous prêts à recommencer. Enfin ils devinrent si redoutables aux Espagnols, qu'il ne pouvoit plus sortir ni entrer de Bâtiment dans leurs Ports, sans être

pris. Un Marchand de Carthagene m'a dit qu'il a perdu en ce temps-là dans une année trois cens mille écus, tant en Bâtimens qu'en marchandises.

Le Chevalier se voyant si bien affermi dans son Isle, crut que toutes les forces Espagnoles ne seroient pas capables de l'ébranler. Il permit à tous ceux qui le voudroient, d'aller en course, & se laissa ainsi dégarnir. Il ne songeoit à rien moins qu'à une attaque, lorsqu'un jour un Boucanier vint l'avertir qu'il avoit vu paroître une armée navale Espagnole, qui selon toutes les apparences avoit quelque dessein sur la Tortuë. Le Chevalier qui étoit actif & tout de feu, mit à l'instant ce qui lui restoit de monde en ordre, comme si les ennemis eussent déja été en présence. Alors quelques Boucaniers s'éprouverent à jetter des grenades au bas des bastions; ce qui donna lieu à un étrange accident.

Thibaud, l'un des Assassins dont j'ai parlé, qui avoit évité la justice des hommes & qui devoit craindre celle de Dieu, prit, à l'exemple des autres, une grenade: mais comme il se préparoit à la jetter en l'air, son bras s'engourdit, & la grenade creva dans sa

main, qui étoit celle dont il avoit poignardé M. le Vaſſeur. Ce fut un ſpectacle horrible à voir, la main toute fracaſſée pendoit plus d'un pied au-deſſous du poignet, attachée encore à quelques nerfs, que la violence du coup avoit alongez. On regarda cet accident comme une juſte punition du Ciel, ſans ſe diſtraire néanmoins de l'empreſſement que chacun témoignoit pour la défenſe de l'Iſle.

Mais ces ſoins étoient bien inutils; les Eſpagnols ſçachant le peu de monde qu'il y avoit pour la défendre, étoient venus avec un armement conſidérable; & voyant que perſonne ne leur reſiſtoit, ils avoient mis leurs troupes à terre, au-lieu de moüiller à la rade comme ils avoient fait autrefois. Le Chevalier n'ayant que très-peu d'Habitans ſe retira avec eux dans le Fort de la Roche; les ennemis l'y attaquerent en vain: mais étant les maîtres de faire ce qu'ils vouloient, ſans que perſonne pût s'y oppoſer, ils tinrent les François bloquez, & chercherent cependant une place d'où l'on pût battre le Fort. Ils trouverent une montagne plus haute que la Roche; mais on n'y pouvoit monter à cauſe des précipices. Comme les Eſpagnols

gnols ont beaucoup de flegme, ils tracerent peu-à-peu leur chemin, & rencontrerent à la fin un petit passage entre deux rochers; on y montoit par un trou, comme si on passoit par une trape, & il n'y avoit que la difficulté d'y monter du canon, car la chose étoit impossible avec des chevaux. Voici de quelle maniere ils s'y prirent: ils attacherent deux pieces de bois ensemble, sur lesquelles ils mirent une piece de canon qu'ils firent monter par plusieurs Esclaves sur leurs épaules; par ce moyen ils en monterent quatre pieces, qu'ils mirent en batterie vis-à-vis le Fort des François.

Les Espagnols reprennent la Tortuë.

Le Chevalier avoit fait abatre les bois qui l'environnoient, afin de n'être point surpris par les ennemis, & ce fut ce qui causa sa perte; car ces arbres étant d'une grandeur & d'une grosseur prodigieuse, couvroient le Fort, & auroient empêché l'effet de la batterie des Espagnols, qui n'auroient pû le découvrir. Les assiégez n'en eurent pas plûtôt ressenti les premiers effets qui les incommoderent extrêmement, qu'ils crurent devoir capituler, & qu'il étoit temps d'en avertir le Gouverneur. Ils prirent tous les armes pour l'y con-

traindre, en cas qu'il ne voulût pas y conſentir, & ſans perdre de temps ils allerent le trouver.

Un nommé Bedel qui marchoit à leur tête, s'avança, & lui dit bruſquement qu'il falloit rendre la place : *Rendre la place*, s'écrie le Chevalier, indigné de la propoſition ! *Va, traître, ſi j'y ſuis forcé, tu n'auras pas la ſatisfaction de le voir.* En même temps il lui donna un coup de piſtolet dans la tête, & le renverſa mort à ſes pieds. Le coup étonna étrangement ces mutins ; le Chevalier en prit occaſion de leur reprocher leur foibleſſe, & il leur parla avec tant de réſolution & de courage, qu'il leur fit promettre à tous de ſe défendre juſqu'au bout. Mais ils tinrent mal leur promeſſe ; car la conjuration recommença dès le lendemain, & ils vinrent tout de nouveau propoſer au Chevalier de ſe rendre à compoſition : *Les Eſpagnols ſont cruels*, lui dirent-ils, *ſi nous attendons à l'extrémité, peut-être ne pourrons-nous rien obtenir d'eux.* Le Chevalier n'y vouloit point entendre ; mais à la fin ſon parti étant le plus foible, il y fut contraint. On convint avec les Eſpagnols, que tous les François ſortiroient tam-

bour

bour battant, méche allumée, avec armes & bagage, & qu'ils rendroient le Fort avec le canon & toutes les munitions de guerre. Les Espagnols leur donnerent quarante-huit heures pour se retirer. Il y avoit à la rade deux Bâtimens coulez à fonds, qu'ils tâcherent de mettre à flot. Comme ils alloient s'embarquer, le Général Espagnol fit réfléxion, que s'ils étoient munis encore de toutes leurs armes ils pourroient se joindre à quelques-uns de leurs Avanturiers, & l'attendre au passage quand il s'en retourneroit. Il leur demanda donc des ôtages jusqu'à ce qu'il fût arrivé à St. Domingue, & le Chevalier ne put s'exempter de lui donner le Sieur Hotman son frere; après quoi il s'embarqua dans un des Bâtimens, & les deux auteurs de la mort du sieur le Vasseur dans l'autre. Ces deux hommes, accoutumez à exercer des cruautez, ne se mirent point en peine d'en commettre encore en cette occasion une assez grande; ils se détacherent de la compagnie du Chevalier, & laisserent toutes les femmes avec quelques enfans dans une petite Isle deserte, après quoi ils allerent courir le bon bord.

On a sçu qu'un Vaisseau Hollandois

jetté

jetté par la tempête contre cette Iſle, avoit ſauvé quelques-unes de ces femmes. J'ai vu même une Relation de ce qui leur étoit arrivé dans ce deſert, écrite par l'une d'elles, Eſpagnole de nation, & qui dans ſa maniere de s'exprimer marquoit avoir beaucoup d'eſprit. Voici en abregé comme elle s'expliquoit.

» Après qu'on nous eût malheureuſe-
» ment abandonnées dans cette Iſle de-
» ſerte, nous trouvâmes d'abord quanti-
» té de bêtes ſauvages dont nous aurions
» pû nous nourrir; mais nous craignions
» plûtôt d'en être devorées & de devenir
» leur pâture. Sans doute elles voyoient
» bien qu'elles avoient affaire à des fem-
» mes foibles & deſarmées, à qui même
» les plus timides de ces animaux ſe fai-
» ſoient craindre. Il n'en étoit pas ainſi,
» lorſque les Habitans des païs voiſins,
» gens cruels & grands voleurs, y deſcen-
» doient pour la chaſſe; car ils en fai-
» ſoient un ſi prodigieux carnage, que
» nous pouvions vivre facilement de cel-
» les qu'ils n'avoient pu, ou qu'ils avoient
» négligé d'emporter avec eux. Nous
» avions grand ſoin de nous cacher pour
» éviter également & ces hommes & ces
» bêtes: Cependant la faim qui nous
» preſſoit, nous obligeoit ſouvent à ſortir
» de

de nos retraites, & nous donnoit mê- «
me la hardiesse d'avancer dans le païs. «
Nous marchâmes long-temps de préci- «
pice en précipice ; & après avoir fait «
cent détours, nous nous égarions de «
plus en plus ; une infinité de chemins «
s'offroient à nous de toutes parts, ex- «
cepté celui qui nous auroit menées au «
bord de la mer, que nous avions de- «
puis long-temps perdu de vûë, & d'où «
enfin nous aurions pû découvrir quel- «
que Vaisseau qui nous auroit tirées d'un «
pas si dangereux. Un jour que nous «
errions à notre ordinaire, une troupe «
des Chasseurs dont j'ai parlé, armez de «
perches pointuës, vinrent tout d'un «
coup fondre sur nous, & nous dépoüil- «
lerent facilement. Une seule fit résistan- «
ce, & se défendit plûtôt pour exciter «
ces Barbares à lui ôter la vie, que pour «
conserver ses habits qu'ils lui arrache- «
rent enfin aussi-bien qu'à nous ; à la «
fin ils nous quitterent sans nous faire «
d'autre mal. «

Cette femme confuse au dernier «
point de se voir nuë, quoiqu'elle ne «
fût alors qu'avec des personnes de son «
sexe, & trouvant en cet état la lumiere «
du jour aussi affreuse que la mort, alla «
s'enterrer toute vive dans le sable ; & «

» le reſte qui pouvoit paroître de ſon » corps, elle le couvrit de ſes cheveux » épars. Toutes ſes compagnes furent » ſurpriſes de ſa réſolution; mais comme » elles vouloient l'en détourner, & qu'el- » les tâchoient de la ſecourir, dumoins » autant qu'il leur étoit poſſible dans l'ex- » trêmité où elles la voyoient, & dans » celle où elles étoient elles-mêmes : *Laiſ-* » *ſez-moi*, dit-elle aux plus empreſſées, » *dans ce dernier moment je n'ai plus* » *beſoin que de vos prieres qui me ſervi-* » *ront beaucoup, & de la mort qui finira* » *toutes mes miſeres.* Après ces paroles » elle garda le ſilence, & ne parlant plus » que par ſes larmes, elle expira au mi- » lieu des femmes qui l'environnoient.

N'en déplaiſe à ceux qui nous ont débité cette petite Relation, il me ſemble, ſans toutefois la mépriſer, qu'elle eſt un peu romaneſque. Quoiqu'il en ſoit, revenons à l'Iſle de la Tortuë.

Le Général Eſpagnol en fit réparer le Fort, & y mit une Garniſon de ſoixante hommes commandez par un Capitaine & un Alferèz, à qui il laiſſa aſſez de vivres & de munitions de guerre pour pouvoir attendre qu'on leur en envoyât d'autres. Dès qu'il fut arrivé à St. Domingue il renvoya le ſieur

Hotman, après lui avoir fait toutes ſortes de bons traitemens, juſqu'à lui offrir même de l'emploi, quoique les ordres du Roi d'Eſpagne défendent expreſſément d'employer aucun Etranger à ſon ſervice dans les Indes Occidentales.

Le ſieur Hotman ne retrouva, dit-on, ſon frere, que ſix mois après. Comme ils ſavoient l'un & l'autre en quel état l'Iſle étoit demeurée, ils raſſemblerent quelques Boucaniers François & pluſieurs Habitans, pour tenter de la reprendre; mais les Eſpagnols s'y étoient ſi bien mis en défenſe, qu'ils furent obligez de ſe rembarquer avec perte. On dit que le Chevalier de Fontenay demeura toûjours avec ſon frere, & que leur Bâtiment venant à tirer beaucoup d'eau, ils relâcherent aux Iſles Açores d'où ils repaſſerent en France.

Pendant que les Eſpagnols étoient maîtres de la Tortuë, le Général de Poincy mourut aimé de peu de gens, haï de pluſieurs, & redouté de tous. Sa mort cauſa beaucoup de déſordre dans les Iſles de Saint Chriſtophe, & en d'autres encore que les François occupoient. Du Roſſey, Gentilhomme Perigourdin, qui avoit été autrefois Boucanier, Mort de M. de Poincy.

canier, ayant apris cette nouvelle, revint à Saint Domingue : les Boucaniers l'y reçurent fort bien ; car ils l'aimoient, & ne l'appelloient que leur pere. Ils lui proposerent d'aller reprendre la Tortuë, l'assurant que s'il vouloit être leur Chef, ils le feroient leur Gouverneur, & lui obéïroient. Du Rossey qui connoissoit leur fidélité, ne refusa point ces offres : ils s'assemblerent quatre à cinq-cens hommes, tant Boucaniers, qu'Avanturiers ou Flibustiers & Habitans, qui avoient autrefois demeuré à la Tortuë. Ayant tous pris une ferme résolution d'y retourner, ils se jurerent une fidélité inviolable, protestant de ne se point abandonner les uns les autres dans une entreprise de cette importance. Ils n'avoient point d'autres Bâtimens que des Canots, qui leur servirent pour aller jusqu'à l'Isle de St. Domingue, où ils tinrent conseil touchant la maniere d'attaquer leurs ennemis. Il fut résolu que cent hommes iroient descendre à la bande du Nord de l'Isle ; qu'ils viendroient par derriere surprendre les Espagnols postez sur la montagne qui commandoit le Fort de la Roche, pendant que les autres s'avanceroient pour le prendre, & qu'on attendroit la nuit

pour

pour l'exécution. Ceux qui furent choiſis pour deſcendre à la bande du Nord, partirent les premiers & débuſquerent dès le point du jour les Eſpagnols de la grande montagne, où ils n'étoient preſque pas retranchez, ne ſe doutant nullement qu'on pût les attaquer de ce côté-là. Les autres qui étoient dans le Fort de la Roche furent bien étonnez d'entendre battre la Diane de ſi grand matin à coups de canon. Ils ſortirent pour voir ce que ce pouvoit être, & n'apperçurent aucun veſtige de troupes ennemies : mais leur ſurpriſe augmenta bien davantage, lorſqu'ils ſe trouverent environnez du gros de cette troupe de Boucaniers, qui les empêcherent de rentrer dans leur Fort, en taillerent en pieces la plus grande partie, & firent les autres priſonniers. Ainſi le combat fut bien-tôt terminé.

Les Boucaniers reprennent la Tortuë.

Les François après un ſuccès ſi heureux, ne ſongerent plus qu'à bien garder la Tortuë. Ils envoyerent leurs priſonniers à l'Iſle de Cuba, qui n'en eſt éloignée que de 15 lieuës ou environ. Ils firent Du Roſſey leur Gouverneur, lui prêterent tous ſerment de fidélité & d'obéïſſance, & le prierent d'écrire en France, afin qu'on lui ménageât une

commiſſion.

M. Du Rossey élu Gouverneur de la Tortuë.

commission. Dès qu'ils sçurent qu'on la lui avoit envoyée, les Habitans, les Boucaniers & les Avanturiers ou Flibustiers s'obligerent à lui payer le dixiéme de leurs prises, selon l'ordre de l'Amirauté de France. M. Du Rossey gouverna plusieurs années dans une parfaite intelligence avec tout son monde, ensuite il retourna en France, & laissa M. de la Place son neveu pour gouverner en son absence. Tout ce qu'il demanda lui fut accordé; on reçut avec plaisir son neveu, & tous promirent de lui obéïr comme à lui-même. Il mourut peu de temps après, & M. de la Place son heritier présomptif, fut reconnu, & gouverna paisiblement jusqu'en l'année 1664. que la Compagnie des Indes Occidentales fut rétablie.

Messieurs de la Compagnie Occidentale s'étant remis en possession des Isles Antilles qui appartenoient aux François, se rendirent aussi les maîtres de la Tortuë, & y envoyerent un Navire en 1664. avec un Lieutenant & soixante Soldats de Garnison, un Commis Général, trois Sous-Commis & plusieurs engagez, pour travailler à une habitation. Ils apporterent en même-temps une commission à M. d'Ogeron,

Gentilhomme Angevin, de bonne conduite, fort expérimenté dans la connoiſſance de ces lieux-là, & très-bien venu dans l'eſprit des Habitans. A l'arrivée du Vaiſſeau, M. de la Place eut ordre du Roi de ſe retirer en France. M. d'Ogeron lui ayant ſuccedé en qualité de Gouverneur pour le Roi & pour Meſſieurs de la Compagnie, fit bâtir un Magazin, dans lequel on déchargea toutes les marchandiſes que ce Vaiſſeau avoit apportées, & qui étoient néceſſaires aux Habitans.

CHAPITRE V.

La Compagnie Occidentale abandonne la Tortuë, & permet aux Marchands d'y négocier. Gouvernement de Mr. d'Ogeron dans cette Iſle.

MONSIEUR d'Ogeron étant en poſſeſſion de ce Gouvernement, ſongea plus à l'accroiſſement de la Colonie, que tous les autres n'avoient fait. Il avoit un Navire à lui, dans lequel étoient venus beaucoup de François attirez par le bruit de ſa bonne conduite; il faiſoit valoir les marchandiſes des Habitans,

Habitans, & leur prêtoit à crédit, afin de les obliger à demeurer ſur le lieu, & à oublier les commoditez de la France. Il ne laiſſoit pas de maintenir les Fli-buſtiers & les Boucaniers, & tâchoit d'en attirer d'autres. En ce temps-là les Eſpagnols étoient en guerre contre les Portugais. Il procuroit à ſes Flibuſ-tiers des Commiſſions Portugaiſes pour piller ſur les Eſpagnols, & ceux-ci amenoient leurs priſes à la Tortuë. Il a fait habiter preſque toute la bande du Nord de l'Iſle de St. Domingue, de-puis le port Margot, où il avoit une habitation, juſqu'aux trois Rivieres qui ſont vis-à-vis la pointe du Ponant de la Tortuë. Les habitations du cul de ſac de cette Iſle ont été preſque toutes fondées ſous ſon gouvernement; ce qui y a attiré beaucoup de monde des Iſles Antilles & de France. Tous les Quar-tiers étoient fournis d'Officiers qu'il prenoit parmi les Habitans mêmes, afin de maintenir une exacte diſcipline, & de faire mieux exécuter ſes ordres. Par ce moyen il prévenoit les troubles, il pacifioit les différends, & chacun vi-voit content. Afin d'engager de plus en plus les Habitans à y demeurer, il fit venir de France des femmes avec leſ-

quelles

quelles il en maria la plûpart; ce qui donna envie aux Boucaniers & aux Avanturiers d'en faire autant.

Un jour qu'il étoit arrivé un Vaisseau avec un grand nombre de femmes, les Flibustiers en ayant eu avis, se rendirent au Port, où chacun d'eux choisit celle qu'il trouva le plus à son gré. Il ne survient jamais entr'eux aucune dispute pour le choix, parceque l'ascendant qu'ils ont pris les uns sur les autres en vivant ensemble, prévient toutes les contestations qui pourroient naître à cet égard, le plus foible cédant toûjours au plus fort. Un Flibustier de ce caractere s'approcha de celle qui lui avoit agréé, & se tenant debout devant elle, appuyé sur son fusil, lui parla en ces termes. *Je ne vous demande point compte du passé, vous n'étiez pas à moi : Répondez-moi seulement de l'avenir à présent que vous allez m'appartenir, je vous quitte de tout le reste.* Puis frappant de la main sur le canon de son fusil: *Voilà*, dit-il, *ce qui me vengera de vos infidélitez; si vous me manquez il ne vous manquera pas.* Ensuite il l'emmena, & les autres Flibustiers en firent de même. Il n'en demeure point à moins qu'il ne se trou-

ve plus de filles que d'Avanturiers.

Mrs. de la Compagnie ne voyant que fort peu ou point de retour des marchandises qu'ils avoient envoyées à la Tortuë depuis deux ans qu'ils en étoient en possession, résolurent d'y faire payer ce qu'on leur devoit, & d'y laisser aller les Marchands. Ils envoyerent, comme j'ai déja dit, cet ordre dans le Navire nommé le Saint Jean, en l'année 1666. M. d'Ogeron se servit de cette occasion pour y faire venir des Navires Marchands, où il étoit intéressé. Ils y apporterent des marchandises, & en remporterent d'autres qui se fabriquoient là, comme du Tabac & des Cuirs. L'année suivante il alla lui-même en France, laissant Monsieur de Poincy son neveu en sa place.

A son arrivée il fit connoître à quelques particuliers l'état de la Colonie, & les grands profits que l'on pourroit tirer de ce païs-là. Il les pria de lui faire renouveller sa commission, & il s'associa avec eux à condition qu'ils lui envoyeroient tous les ans douze Navires chargez de marchandises, & qu'il leur en renvoyeroit d'autres du Païs. Il s'obligea outre cela de fournir les Habitans d'Esclaves, & de détruire les chiens sau-

vages

vages de l'Isle de St. Domingue, qui ne laissoient presque plus rien à faire aux Boucaniers.

L'année suivante M. d'Ogeron retourna à la Tortuë, & fit signifier sa Commission aux Habitans. Il leur promit qu'ils ne manqueroient de rien, & les assura qu'ils pouvoient dorénavant envoyer leurs marchandises pour leur compte, sans être obligez de prendre celles de la nouvelle Compagnie.

Ce qui arriva au retour de M. d'Ogeron à la Tortuë.

Avant ce temps-là les Marchands étrangers & François n'osoient venir négocier dans cette Isle, ni à la côte de St. Domingue. On n'y voyoit que des Bâtimens de cette Compagnie, & ils étoient si petits, que les Habitans ne pouvoient y embarquer leurs marchandises sans une grande faveur; on préféroit toûjours les Principaux d'entr'eux à qui on donnoit des billets adressans aux Capitaines des Vaisseaux; ensorte que la marchandise des autres se pourrissoit avant qu'ils pussent l'embarquer. Enfin au-lieu de remédier à ce désordre, on leur défendoit expressément de traiter avec les Etrangers, quels qu'ils fussent. Mais malgré ces défenses, quelques Habitans allerent dans leurs canots à bord de deux Vaisseaux Zélandois nou-

vellement arrivez à la côte de St. Domingue. Les premiers qui commercerent avec les Flamans, leur proposerent de demeurer encore quelque temps, sur l'assurance qu'ils verroient bien-tôt les autres Habitans venir à eux, & qu'il y avoit assez de Tabac fait pour les charger. Ces gens qui ne cherchoient que cette occasion, voyant qu'il n'y avoit là aucun Fort, & que le païs ne dépendoit point du Roi de France, se déterminerent à demeurer.

M. D'Ogeron en étant averti, renouvella la défense qu'il avoit faite aux Habitans de négocier avec les Etrangers. Ils la mépriserent, sous prétexte qu'ils étoient sur une terre neutre, qu'ils n'appartenoient à aucun des intéressez du Roi de France, & que par conséquent on n'avoit aucun droit de les tenir dans cette sujetion. Ils traiterent donc avec les Zélandois qui leur donnerent les marchandises à un tiers meilleur marché que M. d'Ogeron. Ils embarquerent aussi des marchandises pour leur compte, & tirerent parole des Zélandois qu'ils reviendroient l'année suivante.

Les Zélandois viennent négocier.

Peu de temps après que ceux-ci furent partis, M. d'Ogeron arriva avec deux

deux Bâtimens qui étoient venus de France chargez de marchandiſes. Les Habitans ſe liguerent tous, & réſolurent de ne le point recevoir : Ils tirerent même quelques coups de fuſil ſur ſes Chaloupes qui ſe mettoient en devoir de deſcendre à terre, & il fut contraint de ſe réfugier à la Tortuë, craignant quelque choſe de pire. Auſſi-tôt il dépêcha un Vaiſſeau pour la France, & un autre pour les Antilles, afin d'avoir du ſecours contre ces rebelles, qui ſe voyant preſſez coururent toute la côte pour faire prendre les armes aux François, & menacerent ceux qui refuſoient de le faire, de les maſſacrer, ou de brûler leurs habitations. Ils furent même dans le deſſein de ſe ſaiſir de la Tortuë, & d'en chaſſer M. d'Ogeron, eſpérant que s'ils devenoient les maîtres ils ſeroient ſuffiſamment appuyez des Hollandois, qui ne demandoient pas mieux que de traiter avec eux. Pluſieurs mois s'écoulerent, après leſquels M. d'Ogeron reçut du ſecours de M. le Chevalier de Sourdis qui étoit alors dans les Iſles avec des Navires de guerre. Dès que ces nouvelles troupes eurent mis pied à terre, on arrêta quelques-uns des mutins & l'on en pen-

Les François ſe révoltent.

Soumission des Rebelles.

dit un ; les autres intimidez s'accommoderent, à condition qu'on ne les laisseroit plus manquer de Navires ni de marchandises.

Les Zélandois qui étoient sur le point de revenir, avertis de ce qui s'étoit passé, & craignant qu'on ne leur joüât un mauvais tour, n'oserent aborder. Cependant M. d'Ogeron voyant que ses desseins ne réüssissoient pas, permit le trafic à tous les Marchands François, en payant cinq pour cent de sortie & d'entrée. Aujourd'hui il y en a un si grand nombre qu'ils se nuisent les uns aux autres.

Plusieurs familles de Bretagne & d'Anjou viennent s'établir à la Tortuë.

Cette disgrace n'a pas empêché que M. d'Ogeron n'ait beaucoup augmenté la Colonie ; il y a fait venir quantité de familles de Bretagne & d'Anjou, qui présentement y sont bien établies. Les Boucaniers y sont plus rares, parcequ'il n'y a plus de chasse, toutes les bêtes à cornes étant détruites. En effet, les Espagnols voyant qu'ils ne pouvoient empêcher les François de chasser, en firent autant de leur côté, & les aiderent, pour ainsi dire, à détruire toute l'espece, persuadez que par ce moyen-là ils les obligeroient enfin à se retirer. Mais ils furent trompez dans leur

leur attente. Les uns, au défaut de la chaſſe ont formé des habitations, & ſe ſont rendus auſſi puiſſans que les Eſpagnols, excepté qu'ils n'ont ni Villes ni Fortereſſes.

Les autres que l'on appelle maintenant Avanturiers ou Flibuſtiers ont armé pour aller en courſe, & ſe ſont adonnez à faire des priſes ſur mer. Dans la ſuite leur nombre s'eſt tellement accru, qu'ils ſe ſont vûs aſſez forts pour faire des deſcentes & prendre des Villes.

En 1675. pluſieurs d'entr'eux partirent pour la priſe de *Curaçao*, afin de joindre l'armée du Roi, commandée par le Garde-côte de la Martinique, St. Chriſtophe, Marie Galande, & autres lieux dans les Indes appartenant aux François. Comme il étoit difficile de réduire cette place ſans le ſecours des Flibuſtiers, ce Commandant dépêcha vers M. d'Ogeron Gouverneur de St. Domingue, avec ordre de lui en envoyer le plus grand nombre qu'il lui ſeroit poſſible.

Peu de temps après M. d'Ogeron aſſembla 18. Bâtimens ſur leſquels il fit partir 14. ou 15. cens hommes commandez par Tributor, le Gaſcon, Grammont, Pierre Ovinet & le grand Ovi-

net, car ils étoient deux cousins de ce nom très-fameux, Beau-regard, & autres, tous gens résolus & capables d'une grande entreprise.

Le rendez-vous fut donné à l'Isle d'Anet, où les Flibustiers & l'armée du Roi devoient se trouver. Chemin faisant le long de la Côte de St. Domingue, vers Porto Ricco, la Flotte, à nuit fermante, fut prise d'un coup de vent de Nord, & le navire nommé la grande Infante, qui étoit venu prendre les Flibustiers, échoua, sans aucune perte néanmoins, ceux-ci ayant eu le temps de se mettre à terre avec leurs armes & leur Bagage, qui, comme on a déja dit, consiste en très-peu de chose.

Le lendemain, ceux des Avanturiers qui étoient encore éloignez de terre, croyant que la grande Infante avoit tenu le large comme eux, continuerent leur route sans s'informer de rien davantage, dans la pensée que ce Navire se trouveroit au rendez-vous. Cependant sur le Vaisseau qui échoua à Porto Ricco il y avoit non-seulement des gens de l'Armée du Roi, mais encore près de 400 Avanturiers, & ceux-ci connoissant la perfidie des Espagnols, voulurent aussi-tôt prendre les armes & se fortifier

dans

dans l'Iſle. Enfin M. d'Ogeron, qui en étoit auſſi perſuadé, fut un des premiers de cet avis & ſe mit à leur tête. Mais M. de Montorquier, Commandant du Roi ſur l'Infante, & les Officiers qui l'accompagnoient, réſolurent d'aller de bonne foi avec les Eſpagnols, dans la vûë que n'étant point en guerre avec eux ils les traiteroient d'autant plus humainement, que de leur part ils ne ſe ſervoient pas de l'avantage qu'ils avoient de ſe trouver les armes à la main dans leur païs.

Néanmoins la choſe tourna comme les Avanturiers l'avoient prévû, les Eſpagnols violerent le droit des gens, & au-lieu de fournir des Bâtimens à ceux qui avoient échoüé ſur leurs côtes, ils les firent tous priſonniers dans Potto Ricco : les plus conſidérables eurent la Ville pour priſon, & les autres furent diſtribuez deux à deux dans l'Iſle chez les Habitans. Ceux-ci voyant que les Avanturiers, adroits & ingénieux, ne laiſſoient échaper aucune occaſion de les tromper & de ſe dérober à leur vigilance, tantôt au nombre de ſix, tantôt au nombre de huit ou dix, & qu'enfin ſe ſauvant les uns après les autres il n'en ſeroit pas demeuré un ſeul, eu-

rent la barbarie de tuer tous ceux qui restoient.

Par bonheur M. d'Ogeron ne fut pas de ce nombre, il prévint leur cruauté se sauvant lui quatriéme dans un canot. A l'égard de ceux qui avoient la Ville pour prison, on les enferma, & on les garda soigneusement pendant plus de quinze mois, dans le dessein de les envoyer à Lima pour travailler aux mines du Perou, d'où l'on ne revient jamais. On profita donc de l'occasion d'un Navire qui faisoit voile pour Carthagene, sur lequel on les embarqua; mais ils furent assez heureux pour être repris par le Capitaine Pitrians Flibustier Anglois, le long de la côte St. Domingue, vers l'Isle à Vache; ils étoient au nombre de dix-sept, tous gens de mérite & de distinction.

Ce ne fut pas-là le seul avantage qu'eut cet Avanturier; outre l'honneur d'avoir sauvé de si braves gens, il prit encore cent mille écus en escalins, que les Espagnols avoient destinez pour payer les soldats de la Havane, & d'autres marchandises que les Flibustiers estiment cependant assez peu, ne cherchant que de l'argent.

Le combat fut sanglant, le Capitaine

taine du vaisseau Espagnol fut blessé de cinq coups de fusil, & eut près de cent hommes tuez. Les Avanturiers auroient passé tout le reste au fil de l'épée, si M. de Poincy, qui étoit du nombre de ceux que l'on venoit de délivrer, n'eût empêché le carnage. La générosité naturelle aux François alla si loin dans cette rencontre, que quoiqu'il eût été fort maltraité par les Espagnols pendant sa captivité, il prit un soin particulier du Capitaine Espagnol, & ne l'abandonna point qu'il ne fût entierement guéri de ses blessures, après quoi il le renvoya.

D'autre part M. d'Ogeron & les trois autres, qui s'étoient sauvez avec lui, eurent beaucoup à souffrir sur mer. Ils étoient dans un Canot sans vivres & sans provisions, n'ayant pour tout équipage que leurs chapeaux qui leur servoient de rames, & leurs chemises de voiles. En cet état ils arriverent à l'Isle de Samana plus morts que vifs, ensorte qu'ils faisoient pitié à ceux entre les mains de qui ils tomberent, & qui n'épargnerent ni soins ni peines pour leur procurer du soulagement.

M. d'Ogeron se trouvant rétabli,

aſſembla quatorze à quinze cens Avanturiers, & alla à Porto Ricco redemander les François que l'on y retenoit priſonniers. Les Eſpagnols n'étoient plus en état de les rendre, ils les avoient tous tuez, & n'oſoient l'avouer aux Avanturiers. Pour les mieux tromper ils envoyerent des Religieux faire de leur part toutes les ſoumiſſions imaginables, ils promirent de rendre tous ceux qu'on leur demandoit ; mais ils aſſurerent qu'ils étoient diſperſez çà & là, & ils ne demanderent que le tems de les raſſembler pour pouvoir les renvoyer. Cependant ils aſſembloient des troupes pour faire tête aux Avanturiers.

M. d'Ogeron, indigné de cet artifice, ſe mit à courir l'Iſle avec ſon monde, brûlant, ravageant, & paſſant au fil de l'épée tout ce qui ſe trouva ſous ſes mains, pourſuivant même les fuyards juſques aux portes de la Ville de Porto Ricco, ſans que les Eſpagnols oſaſſent paroître pour s'oppoſer à ſes efforts, tant ils redoutoient la valeur des Avanturiers. C'étoit une étrange ſpectacle de voir la deſtruction des Hatos des Eſpagnols ; on ne rencontroit de tous côtez, que bœufs qui avoient les jarrets coupez, que porcs tuez, & que

membres ſanglans d'une infinité d'autres animaux confuſément épars dans l'étenduë de cette contrée ravagée. A la fin les Avanturiers ne trouvant plus rien à ſaccager ni à brûler, ne penſerent plus qu'à leur retour.

Sur ces entrefaites ils donnerent dans une embuſcade de ſix mille Eſpagnols qui s'étoient cachez dans un bois après s'être tous enivrez d'une boiſſon appellée Guilledine, faite avec du jus de Canne à ſucre, & beaucoup plus forte que notre eau de vie; car il n'oſent jamais attaquer de ſang froid les Avanturiers. Le combat commença ſur les deux heures du matin, & dura le reſte du jour ſans que les Eſpagnols puſſent interrompre la marche de ceux-ci, qui continuerent toûjours leur route, juſqu'à une grande prairie, où ils camperent & firent bonne garde toute la nuit. Le lendemain matin ils pourſuivirent leur chemin ſans rencontrer qui que ce fût, qui s'opposât à leur paſſage, & regagnerent ainſi leurs Bâtimens. Toute cette expedition s'eſt faite ſans que les Avanturiers ayent perdu plus de quinze hommes; encore s'étoient-ils écartez pour tuer des ſangliers, enſorte qu'ils furent enveloppez tout-à-coup

par ungrand nombre d'Espagnols.

Après cela M. d'Ogeron retourna à la Tortuë, où il a gouverné assez tranquillement, & ayant enfin repassé en France il y est mort. M. de Poincy son neveu, dont j'ay déja parlé, lui a succedé. Tous les Habitans sont très-satisfaits de lui, & vivent aujourd'hui fort contens sous son gouvernement.

CHAPITRE VI.

Description générale de l'Isle Espagnole appellée St. Domingue.

L'Isle Espagnole est située en sa longueur du Levant au Ponant depuis le dix-septiéme degré trente minutes de latitude Septentrionale. Elle peut avoir trois cent lieuës de circuit, cent cinquante de long, & cinquante à soixante de large. Chacun sçait qu'en 1492. Ferdinand le Catholique, Roi d'Espagne, envoya aux Isles de l'Amerique Christophe Colomb, qui découvrit celle-ci, & lui donna le nom d'Espagnola, qu'elle conserve encore parmi ceux de cette nation.

Decouverte de C. Colomb.

Le terroir en est admirable, on y

voir

voit de grandes Forêts, & quantité de beaux arbres fruitiers, qui produisent en abondance toutes sortes de fruits pour la subsistance des Habitans.

Ses prairies, que les Espagnols nomment *Savanas*, & qui en font une des principales richesses, sont arrosées d'un grand nombre de rivieres, dont quelques-unes sont capables de porter batteau. On y trouve plusieurs mines d'or, d'argent & de fer. Un jour un Espagnol foüissant la terre, rencontra du vif argent, & ne sçachant ce que c'étoit, il en mit dans sa poche pour le faire voir à d'autres; mais peu de temps après il fut bien surpris de n'y trouver rien, & on se moqua de lui. J'ai vû de l'or qui croît là sur une montagne que l'on rencontre près de la Ville de St. Jago Cavallero; quand il a bien plu, les eaux qui en descendent charient dans les rivieres des pailletes d'or, que les Esclaves vont chercher dès que les torrens sont dissipez. On en trouve qui pesent jusques à un demi écu d'or.

Mines qui se trouvent dans l'Isle de St. Domingue.

L'Histoire de l'expedition des Espagnols, écrite par un Espagnol même, nous apprend qu'ils ont été les premiers Chrétiens qui ayent découvert & habité cette Isle, après en avoir exter-

miné pluſieurs Nations d'Indiens. On y trouve encore aujourd'hui ſous quelques rochers, des cavernes voûtées toutes remplies des oſſemens de ces peuples maſſacrez. Ce qui fait connoître que les Eſpagnols ont exercé de grandes cruautez dans ce païs-là, & qu'ils n'en ſont pas demeurez maîtres ſans beaucoup de peines.

En effet, quelques Auteurs dignes de foi rapportent que les anciens Habitans de ces lieux étoient des hommes auſſi ſauvages que barbares, qu'ils vivoient brutalement, allant tout nuds, ſe nourriſſant de racines, dormant par les montagnes ou derriere les buiſſons. Les femmes mêmes ſuivoient leurs maris à la chaſſe, elles laiſſoient leurs enfans ſuſpendus aux branches d'un arbre dans un petit panier de jonc, & ne les allaitoient qu'après leur retour. Ces peuples ne connoiſſoient ni Dieu, ni Superieur, ni Loi, ni Coûtume; ainſi il étoit difficile de les réduire par adreſſe, encore plus par la force: combattre contr'eux c'étoit proprement chaſſer aux bêtes ſauvages, qui ſe cachent dans les lieux les plus inacceſſibles. Ces gens ayant une fois perdu la crainte des chevaux & des fuſils, qui d'abord les avoient fort étonnez en les

renverſant, & s'apercevant que les Eſpagnols tomboient auſſi-bien que les autres hommes d'un coup de pierre ou de fleche, reprirent bien-tôt courage, & ne craignirent plus de s'expoſer eux mêmes à une mort certaine, pourvû qu'ils puſſent arracher la vie à leurs bourreaux. Un d'entr'eux ſe trouvant un jour preſſé dans un lieu étroit, & voyant un de ſes compagnons tué à côté de lui, la pique d'un Eſpagnol prête à lui percer le flanc, s'enferra lui-même, ſans héſiter, & ſe jetta tout furieux ſur ſon ennemi, qu'il fendit d'un coup de ſabre, enſorte qu'ils tomberent tous deux baignez dans leur ſang en même temps & à la même place.

Par-là on peut juger de la difficulté qu'il y a eu à les vaincre, & ſurtout à les convertir à la Foi; parcequ'il falloit leur apprendre à être hommes avant que de leur apprendre à être Chrétiens, & ſans doute l'un étoit auſſi difficile que l'autre. Auſſi les Eſpagnols ne ſe ſont-ils établis dans l'Iſle qu'après les avoir totalement détruits. Ils l'ont peuplée de beaucoup d'animaux à quatre pieds qui n'y étoient point auparavant, comme Bœufs, Chevaux & Sangliers; enſuite ils y ont bâti des Villes, des Bourgs, & de très-belles habitations, dont on ne

voit

voit plus que les veſtiges ; parceque les Hollandois en ont ruiné la plus grande partie : Et comme les Eſpagnols faiſoient tous les jours de nouvelles découvertes dans cette partie du nouveau monde, pluſieurs ont quitté l'Iſle de St. Domingue pour aller s'établir en terre ferme, où ils ont bâti des Villes auſſi belles & auſſi grandes que celles qu'ils poſſedent en Eſpagne.

Les François étant venus dans la même Iſle, s'y ſont tellement accrus, qu'aujourd'hui ils ſont plus en état d'en chaſſer les Eſpagnols, que les Eſpagnols d'en chaſſer les François. Ils en occupent plus de la moitié, & c'eſt un excellent ronds de terre ; mais ils n'ont aucune Fortereſſe.

Deſcription de la Ville de St. Domingue & des lieux que les Eſpagnols occupent dans l'Iſle.

La Ville Capitale de l'Iſle ſe nomme St. Domingue. Colomb y étant deſcendu un jour de Dimanche, & trouvant la place commode, y fit bâtir cette Ville, qu'il nomma *Santo Domingo* : c'eſt-à-dire, le Saint Jour du Dimanche. Elle eſt toute entourée de murailles, & il y a un Fort qui défend l'embouchure de la riviere, ſur le bord de laquelle elle eſt bâtie. On voit aux environs de très-beaux jardins & de riches habitations. A l'égard de la Police, elle eſt gouvernée

gouvernée par le Capitaine Général de l'Isle. Il y a Présidial, grande Audience, Chancellerie Royale & un Archevêché qui a sous lui plusieurs Evêchez Suffragans. Il y a aussi une Université, & plusieurs Convents de Religieux de divers Ordres.

Le Port de St. Domingue peut contenir des Flotes considérables qui n'y craignent que le vent du Sud. C'est le seul port de toute l'Isle où les Espagnols puissent négocier. Il y en a beaucoup d'autres; mais ils n'en sont pas les maîtres, & ils n'oseroient y entrer, à cause des Avanturiers. Cette Ville fournit les places que les Espagnols ont dans cette Isle, des choses nécessaires à la vie, & de toutes sortes de marchandises, & les Habitans des autres Villes y apportent les leurs afin de les vendre sur le lieu, ou les embarquer pour être transportées en Espagne ou ailleurs.

A vingt lieuës de St. Domingo, vers l'Orient de l'Isle, il y a une petite Ville champêtre nommée *St. Jago Cavallero*, qui n'est point fortifiée. Ses Habitans, excepté quelques Marchands, sont tous Chasseurs. Leur commerce consiste en cuirs de Bœuf, & en Suif, qu'ils portent vendre à St. Domingue. On voit

quantité

Commerce des Boucaniers.

quantité de bétail dans les prairies qui sont autour de cette Ville. Vers son Midi, au bord de la mer, on trouve un gros Bourg nommé le *Cotui*, où les Habitans ne font autre chose que de planter du Tabac & du Cacao dont on fait le Chocolat. Ces Habitans navigent de là à une petite Isle deserte nommée *Sarna*, qui n'en est éloignée que de cinq à six lieuës. Le terrain en est sablonneux, & ne produit point d'aut bois que du Gayac. Il n'y a point d'eau, & on est obligé de creuser des puits pour en avoir. Les Espagnols l'avoient autrefois peuplée de bêtes à cornes; mais les Avanturiers y étant venus, les ont entierement détruites, ensorte que cette nation n'y vient plus qu'en passant pour y pêcher.

Du côté du Ponant de St. Domingue, au Midi de l'Isle, s'ouvre la baye d'*Ocoa*, qui peut contenir grand nombre de Vaisseaux. Sur cette baye est situé le Bourg d'*Asso*. Ceux qui y demeurent ne font trafic que de cuirs & de tabac. On y voit plusieurs *Hattos*; c'est-à-dire, en Espagnol des maisons de campagne où se retirent les Chasseurs, & où on nourrit quantité de bêtes privées. Ces *Hattos* appartiennent à des

Seigneurs qui y laissent leurs Esclaves pour les garder. Près du Bourg d'*Asso* il y en a un autre nommé *St. Jean de Goave*, lequel est bâti au bord d'une grande prairie, que les Espagnols nomment *la Savana grande de St. Juan*, & les François, *le Grand Fonds*. Ces deux Nations se sont souvent escarmouchées dans cette prairie, comme je le dirai au Chapitre de la vie des Boucaniers. Le Bourg de St. Jean de Goave n'est habité que par des *Mulatos*; c'est à dire, des gens de sang mêlé. Il faut expliquer ce que c'est que *Mulatos*, & combien il y en a de sortes.

Hattos, maisons de campagne.

Lorsqu'un homme blanc se mêle avec une femme noire, les enfans qui en proviennent sont demi-noirs; les Espagnols les nomment *Mulatos*, & les François *Mulâtres*. Quand un homme blanc se mêle avec une femme Mulâtre, les enfans qui en proviennent sont nommez *Quarteronnes* par les Espagnols, & par les François *Mulâtres*. Ils ont le fond des yeux jaune, sont hideux à voir, de mauvaise humeur, traîtres, & capables des plus grands crimes. On void aujourd'hui plusieurs endroits dans l'Amerique uniquement peuplez de ces gens-là. En général c'est

Mulatres, Quarteronnes.

une

une race d'Espagnols & de Portugais; qui sont fort adonnez aux femmes noires Indiennes. Ce n'est pas que les François & les autres peuples ne s'y abandonnent aussi; mais on n'en voit pas tant de leur espece, à cause qu'ils n'y sont pas en si grand nombre.

Le Bourg de St. Jean de Goave n'est donc peuplé que de ces Mulâtres ou Quarteronnes, la plûpart esclaves des Marchands de St. Domingue. C'est-là tout ce qui appartient aux Espagnols dans cette Isle. Il ne reste plus qu'à décrire ce que les François y possedent.

Description de la partie de St. Domingue occupée par les François.

Les François tiennent sous leur domination le terrain qui s'étend depuis le Cap de *Lobos*, où le Cap de *la Beata*, au Midi de l'Isle, vers le Ponant, jusqu'au Cap de *Samana*, au Nord vers le Levant. Ces lieux ne sont pas peuplez partout, parceque le terrain pourroit contenir dans son étenduë autant de monde que deux des principales Provinces de France.

Il contient de belles prairies arrosées de grandes rivieres, & je sçai par expérience qu'on pourroit y faire des sucreries à peu de frais. Depuis le Cap de Lobos, qui est au Midi de l'Isle, jusqu'au Cap de Tibron, qui est la

pointe

pointe du Ponant, on ne voit que des Chasseurs. Il y a eu autrefois quelques Habitans ; mais comme les Navires Marchands ne vouloient pas aller charger chez eux, parceque ce lieu étoit trop éloigné, ils ont quitté leurs habitations.

Depuis le Cap de *Lobos* jusqu'au Cap de *Tibron*, il y a de fort beaux havres, dont le fonds est de bonne tenuë, où l'on met facilement des Flotes à l'abri de tous les vents, où enfin on ne peut rien souhaiter, pour la sureté des Vaisseaux, que la nature n'ait fait ; outre qu'ils reçoivent de grandes rivieres fort poissonneuses. Les noms de ces ports sont *Jaquemel*, où les Espagnols ont eu autrefois un Fort ; *Jaquin*, *la Baye de St. Georges*, *la Baye aux Haments*, & *le Port Congon*, qui est entouré de plusieurs Isles, entre lesquelles il y en a une nommée par les Espagnols *Ybaca*, & par les François l'*Isle à Vache*. Cette Isle est située le long de la grande Isle ; elle peut avoir trois à quatre lieuës de long, & huit de circuit. Le terroir en est bon, & consiste en beaucoup de prairies. Les Espagnols y ont mis des Bœufs & des Vaches, que les Boucaniers ont détruites. La terre y est basse

en

en divers endroits, & il s'y trouve quelques marécages pleins de Crocodilles, nommez *Cayamans*, qui ont aussi détruit une partie de ces animaux. Je parlerai de la subtilité de ces Crocodilles dans le chapitre des Reptiles.

On ne peut guéres demeurer sur cette Isle, à cause des Moucherons qui y sont extrêmement incommodes. Depuis le port Congon jusqu'au Cap de Tibron; il n'y a point de ports; mais une côte agréable & unie, d'où sortent plusieurs rivieres.

Le Cap de Tibron a une grande rade dont le fonds est bon, & il ne manque pas de rivieres, abondantes en poisson. Les Avanturiers, tant Anglois que François y viennent prendre de l'eau & du bois. Vers ce Cap il s'éleve une haute montagne, de laquelle on découvre celle de St. Marthe qui est en terre ferme, éloignée de cent vingt lieuës de celle-ci, & l'on voit encore les Isles de *Cuba*, & de la Jamaïque. De l'autre côté qui est le Septentrion de l'Isle, en montant vers l'Orient environ vingt lieuës, on trouve le Cap *Dona Maria*, enrichi d'un beau port, de plusieurs rivieres, & de Plaines que l'on peut cultiver. De là suivant la même route, on

Rade où les Avanturiers abordent.

on va à la *Grande Anse*, habitée par les François, dont les maisons situées sur le bord d'une très-belle riviere, rendent cet endroit extrêmement agréable. Fort près de là, vers l'Orient, paroissent plusieurs petites Isles, que les Espagnols nomment *Cayemittes*, parcequ'elles ressemblent à un fruit qui porte ce nom. Les Habitans y vont pêcher des Tortuës, qui servent à leur nourriture. De ces Isles allant le long de la côte, on trouve encore deux quartiers nommez, l'un *la riviere de Nipes ; l'autre, le Rochelois*, à cause qu'un Rochelois en a été le premier Habitant. Ils appartiennent aux François. De là on va au trois plus celebres contrées que cette nation possede dans l'Isle : le petit *Goave*, le grand *Goave*, & *Léau-Ganne*. Ce dernier mot est dérivé du nom Espagnol *Liguana*, qui signifie en François Lézart ; parceque cette Contrée a une pointe de terre fort basse, qui ressemble à un bec de Lézart. Ce furent les Habitans de ces lieux qui se révolterent contre M. d'Ogeron.

Description Géographique.

Au sortir de cet endroit on va au fond d'une grande Baye dont l'embouchure a bien cinquante lieuës de large. Devant cette Baye il y a une Isle qui a

plus de ſept à huit lieuës de tour, qu'on nomme *Gonave ;* elle n'eſt point habitée, & ne mérite pas de l'être. Du fonds de cette Baye, que les François nomment *Cul de Sac*, on va le long de la côte au Septentrion, juſqu'au Cap *St. Nicolas*, formant une pointe qui avance au Nord, où il y a un port qui pourroit contenir beaucoup de Vaiſſeaux. Enſuite montant le long de la côte vers l'Orient, on trouve le port de *Mouſtiques*, que les François occupent encore, avec *les deux Ports de Paix*, grand & petit, baignez de trois rivieres, qui ſont quelquefois ſi groſſes, qu'elles donnent de l'eau douce à deux lieuës de leur embouchure en pleine mer. De là, le long de la même côte, on rencontre pluſieurs endroits où les François ſe ſont étendus, entr'autres *l'Orterie* & *le Maſſacre*, ainſi appellé, à cauſe que les Eſpagnols, par ſurpriſe, y ont autrefois maſſacré quelques François qui étoient venus de la Tortuë pour tuer des Sangliers. Après le Maſſacre on paſſe la petite riviere qui eſt au port Margot, dont j'ai déja parlé.

Salines de l'Amerique.

Il y a encore pluſieurs autres endroits que les François habitent ; mais il n'y font point d'autres commerce que celui du

du tabac. Par cette raiſon toutes leurs demeures ſont ſituées ſur le bord ou le plus près qu'ils peuvent de la mer, afin de n'avoir pas tant de peine à porter leur tabac pour l'embarquer, & auſſi à cauſe qu'ils ont beſoin de l'eau de la mer pour le tordre.

Il y a dans l'Iſle de St. Domingue de très-belles Salines, qui ſans être cultivées donnent du ſel auſſi blanc que la neige, & étant cultivées en pourroient fournir plus que toutes les Salines de France, de Portugal & d'Eſpagne. On rencontre ces Salines dans la Baye d'*Ocoa*, dans le cul de ſac à un lieu nommé *Coridon*, à *Caracol*, à *Limonade*, à *Montecriſto*, & en pluſieurs autres lieux; car ce ne ſont là que les principales. L'on trouve auſſi dans les montagnes des mines de ſel, qu'on appelle ici ſel Gemmé, & qui eſt auſſi beau & auſſi bon que le ſel marin. Je l'ai éprouvé moi-même, & je l'ai trouvé beaucoup meilleur que le premier.

Paſſons à l'hiſtoire des Boucaniers.

CHAPITRE VII.

Des Boucaniers François & Eſpagnols ; & de leur origine.

LES Caraïbes, Indiens naturels des Antilles, ont coûtume de couper en pieces leurs priſonniers de guerre, & de les mettre ſur des manieres de clayes, ſous leſquelles ils font du feu. Ils nomment ces clayes, *Barbacoa* ; le lieu où elles ſont, *Boucan ;* & l'action, *Boucaner*, pour dire rôtir & fumer tout enſemble. C'eſt de là que nos Boucaniers ont pris leur nom, avec cette différence qu'ils font aux animaux ce que les Indiens font aux hommes. Les premiers qui ont commencé à ſe faire Boucaniers étoient Habitans de ces Iſles, & avoient converſé avec les Sauvages. Ainſi par habitude, lorſqu'ils ſe ſont établis pour chaſſer, & qu'ils ont fait fumer de la viande, ils ont dit *boucaner* de la viande : ils ont conſervé au lieu dont ils ſe ſervoient pour cet uſage, le nom de *Boucan*, & en ont retenu celui de *Boucaniers*. Les Eſpagnols appellent les leurs, *Matadotes de Tores*, & le lieu,

lieu, *Materia;* c'eſt-à-dire, *Tueurs de Taureaux* & *Tuërie.* Ils les appellent auſſi, *Monteros*, mot qui ſignifie *Coureurs de bois.* Les Anglois nomment les leurs *Coulierdiers ;* c'eſt-à-dire, *tueurs de Vaches.* Je ne repeterai point ici de quelle maniere, ni quand les François ſont venus ſur cette Iſle, je l'ai déja dit dans la deſcription de la Tortuë.

Les Boucaniers ne font point d'autre métier que celui de chaſſer. Il y en a de deux ſortes: Les uns ne chaſſent qu'aux bœufs pour en avoir les cuirs: les autres aux ſangliers pour en avoir la viande, qu'ils ſalent & qu'ils vendent aux Habitans. Les uns & les autres ont le même équipage, & la même maniere de vivre. Cependant, afin que les Curieux ſoient informez de toutes les particularitez qui les regardent, j'entrerai dans un plus grand détail. Emploi des Boucaniers.

Les Boucaniers qui chaſſent aux bœufs, ſont ceux qu'on nomme véritablement *Boucaniers ;* car ils veulent ſe diſtinguer des autres qu'ils appellent Chaſſeurs. Leur équipage eſt une meute de vingt-cinq à trente chiens, dans laquelle ils ont un ou deux Venteurs qui découvrent l'animal. Le prix des chiens eſt réglé entr'eux, ils ſe les vendent les Différentes ſortes de Boucaniers.

uns aux autres six pieces de huit ou six écus. J'ai oüi dire à ces gens, qu'un Maître de Navire de la Rochelle, ayant voulu faire marchandise de chiens entr'eux, en apporta grand nombre dans son Navire quand il retourna aux Isles, croyant les vendre aux Boucaniers, & faire un gain considérable; mais ils se moquerent de lui, & il fut contraint de laisser aller ses chiens; il en retint le nom de *Marchand de chiens*, & il en eut un si grand dépit, que depuis ce temps-là il n'est pas revenu traiter avec les Boucaniers. Ils ont avec cette meute, de bons fusils, qu'ils font faire exprès en France. Un nommé Brachie à Dieppe, & Gelin à Nantes, ont été les meilleurs ouvriers pour ces armes; le canon a quatre pieds & demi de long, & la monture est autrement faite que celle des fusils ordinaires de chasse, dont on se sert en France. Aussi les appelle-t-on fusils de Boucanier. Ils sont tous d'un calibre, tirant une balle de seize à la livre. Ces gens portent ordinairement quinze ou vingt livres de poudre, & la meilleure vient de Cherbourg en basse Normandie; on l'appelle poudre de Boucanier. Ils la mettent dans des calebasses, bien bouchées

Armes de Boucaniers.

bouchées avec de la cire, de crainte qu'elle ne vienne à se mouiller; car ils n'ont aucun lieu pour la tenir sechement.

Leurs habillemens, sont deux chemises, un haut de chausse, une casaque, le tout de grosse toile, & un bonnet d'un cul de chapeau ou de drap, où il y a seulement un bord devant le visage, comme celui d'un Carapoux. Ils font leurs souliers de peau de porc & de bœuf, ou de vache. Ils ont avec cela une petite tente de toile fine, afin qu'ils puissent la tordre facilement, & la porter avec eux en bandouliere; car quand ils sont dans les bois, ils couchent où ils se trouvent. Cette tente leur sert pour reposer & pour se garentir des moucherons dont j'ai parlé, car sans cela il leur seroit impossible de dormir. Lorsqu'ils sont ainsi équipez, ils se joignent toûjours deux ensemble, & se nomment l'un & l'autre *Matelot*. Ils mettent en communauté ce qu'ils possedent, & ont des valets qu'ils font venir de France, dont ils payent le passage, & qu'ils obligent de les servir pendant trois ans.

Leurs habillemens.

Leur équipage.

Leur societé.

Quand les Boucaniers partent de la Tortuë, où ordinairement ils viennent

 apporter

apporter leurs cuirs,& prendre en échange ce dont ils ont besoin, ils s'associent dix ou douze, avec chacun leurs valets, pour aller chasser ensemble en quelque contrée. Arrivez sur le lieu, ils choisissent les uns & les autres un quartier différent, & lorsqu'il y a du péril ils chassent tous ensemble. D'autres vont seuls avec leurs valets, qu'ils nomment *Engagez.*

Leurs coûtumes.

Lorsqu'ils arrivent dans un lieu pour y demeurer quelque temps, ils bâtissent de petites loges que les Indiens nomment *Ajoupas* : ils les couvrent de *Taches* ou queuës de Palmistes, & ils tendent leurs pavillons sous ces loges. Le matin ils se levent dès que le jour commence à paroître, & font détendre les pavillons par leurs valets, s'ils n'esperent pas revenir coucher là. S'ils y reviennent, ils laissent un homme pour les garder.

L'ordre qu'ils suivent en chassant.

Le Maître va devant, & les Valets & les chiens le suivent sans se détourner d'un pas, excepté le Venteur ou Brac qui va à la recherche du Taureau. Quand il en trouve un, il donne trois ou quatre coups d'aboi ; si-tôt que les autres chiens l'entendent, ils courent de leur mieux, le Maître & les Valets après, jusqu'à ce qu'ils soient venus à

l'animal. Alors ils s'approchent chacun d'un arbre, pour ſe garantir de ſa furie, en cas que le Maître manquât de le tuer du premier coup; car ces animaux ſont extrêmement furieux, lorſqu'ils ſe ſentent bleſſez. Dès que le Taureau eſt à bas, celui qui en eſt le plus proche va promptement lui couper le jaret, de peur qu'il ne ſe releve. Après quoi le Maître en tire les quatre gros os, qu'il caſſe, & en ſuce la moële toute chaude; cela lui ſert de déjeuner. Il donne un morceau de viande à ſon Venteur, & laiſſe là un de ſes gens pour achever d'écorcher la bête, & emporter le cuir au lieu qu'il lui marque, qui eſt quelquefois l'endroit d'où ils ſont partis le matin; après quoi il pourſuivit la chaſſe avec ſes compagnons. Mais pour entretenir le courage de ſes autres chiens, il ne leur donne rien à manger qu'après la chaſſe de la derniere bête. Quand la premiere qu'il tuë eſt une vache, il donne ordre à celui qui demeure pour l'écorcher, de partir le premier, & de prendre de la viande pour la faire cuire, afin que les autres la trouvent prête à leur retour. Ils portent toujours avec eux une chaudiere pour cet uſage. Ils ne prennent ordinairement que les

tetines des Vaches, & laissent la chair de Bœuf & de Taureau, parcequ'elle est trop dure.

Leurs manieres de vivre.

Le Maître poursuit la chasse jusqu'à ce qu'il ait chargé chacun de ses Valets d'un cuir, & que lui-même en ait un aussi. S'il arrive qu'étant tous chargez, leurs chiens rencontrent encore quelque bête, ils posent à terre leur charge; s'ils la tuent, ils l'écorchent, & en étendent le cuir, ou le pendent à un arbre, de-peur que les chiens sauvages ne le prennent; & le lendemain ils retournent le chercher. A peine sont-ils arrivez au *Boucan*, qu'avant que de se mettre à table, chacun va *brocheter* un cuir; c'est-à-dire, l'étendre sur la terre, & l'attacher tout autour avec soixante quatre chevilles qui le tiennent étendu, le dedans de la peau en haut: ensuite ils le frottent de cendres & de sel battus ensemble, afin qu'il seche plûtôt; ce qui arrive en peu de jours. Ce travail fini ils vont souper. Celui qui avoit quitté la chasse le premier pour faire cuire la viande, la tire de la chaudiere au bout d'un morceau de bois pointu, & la pose sur une Tache, qui sert de plat; ensuite il ramasse la graisse qu'il met dans une calebasse, & y presse le

jus

jus de quelques Limons que l'un d'eux aura apporté, y joignant un peu de piment qui lui donne le goût. C'eſt-là leur ſauſſe; & pour cette raiſon ils l'appellent *Pimentade*. Tout étant ainſi aprêté, on met la Tache ſur laquelle eſt la viande, à une belle place, la calebaſſe où eſt la Pimentade, au milieu : chacun s'aſſied autour, armé de ſon coûteau & d'une brochette de bois au lieu de fourchette, & tous mangent de bon appetit. Ce qui reſte on le donne aux chiens.

Après le ſouper, s'il fait encore jour, les Maîtres vont ſe promener en fumant leur pipe de tabac; car dès qu'ils ont mangé ils fument. Ils vont voir auſſi s'ils ne trouveroient point quelques *avenuës*; c'eſt-à-dire, des chemins tracez, que les Taureaux font dans le bois. Ils ſe divertiſſent encore à tirer au blanc, pendant que leurs Engagez hachent du tabac, où étendent la peau des jambes des Taureaux, dont ils ſe ſervent pour faire des ſouliers. Souvent ils choiſiſſent des places où il y a des Orangers, & s'il s'en trouve quelqu'un proche de leur boucan, ils tirent à balle ſeule à qui abbattra des Oranges ſans les toucher, en coupant ſeulement la

Divertiſſement des Boucaniers.

queuë avec la balle. Ces gens tirent parfaitement bien ; ils font aussi exercer leurs valets, lorsqu'ils leurs plaisent, & qu'ils les aiment ; car il s'en trouve parmi eux qui les maltraitent.

Emploi de Boucaniers pénible.

Ce métier est à la verité un des plus rudes qu'on puisse faire dans la vie. Lorsque le matin on donne à un homme un cuir qui peze pour le moins cent ou six-vingt livres, pour le porter quelquefois trois ou quatre lieuës de chemin, dans des bois & des haliers pleins d'épines & de ronces, & que l'on est souvent plus de deux heures à faire un quart de lieuë, cela ne peut être qu'une tâche extrêmement pénible à quiconque n'a jamais fait ce métier-là. Quelques-uns de ces Boucaniers sont si barbares, qu'ils assomment de coups un garçon qui ne fait pas à leur gré. Il s'en trouve à la verité de raisonnables ; ils ne chassent point le Dimanche, & laissent reposer leurs valets ; mais ils les envoyent le matin tuer un Sanglier, pour se régaler pendant la journée. Ils le fendent pour en ôter les entrailles, & le mettent rôtir tout entier à une broche soûtenuë sur deux petites fourches, puis ils font du feu des deux côtez.

Un de ces Boucaniers avoit coûtu-

me le Dimanche de faire porter ses cuirs au bord de la mer, de-peur que les Espagnols ne les prissent & ne les brûlassent : car lorsque ceux-ci trouvent leurs boucans, ils coupent les cuirs en pieces, ou les brûlent. Un Valet répresenta un jour à son Maître, qu'il ne devoit pas le faire travailler le Dimanche, parceque Dieu avoit établi ce jour pour le repos, en disant : *Tu travailleras six jours, & le septiéme tu te reposeras.* Et moi, reprit le Boucanier, je dis que six jours tu tuëras des Taureaux pour en avoir les cuirs, & que le septiéme tu les porteras au bord de la mer ; & en lui faisant ce commandement, il le lui imprima sur le dos à coups de bâton. Il faut endurer ; car il n'y a point où se sauver, ce ne sont que des bois & des montagnes : Et si quelqu'un s'échape, & qu'il rencontre les Espagnols, il n'est pas sûr de sa vie ; ceux-ci n'entendant point leur langue, le tuënt avant qu'il puisse s'expliquer, & leur faire entendre qu'il est esclave & fugitif.

Quand ils portent leurs cuirs au bord de la mer, ils font des charges réglées qui sont d'un Bœuf & de deux Vaches, j'entens le cuir seulement : mais

ce ſont leurs termes ; ou bien trois cuirs de demi-Taureaux ; c'eſt-à-dire, qui ſont encore jeunes : ils les nomment *Bouvarts*, ils mettent trois Bouvarts pour deux Bœufs, & deux Vaches pour un Bœuf. Ils plient ces cuirs en banette, pour n'en être point incommodez lorſqu'ils marchent dans les bois parmi les arbres, & vendent ces banettes aux Marchands ſix pieces de huit. On ne compte-là que par la monnoye qui a cours, & ce ſont des pieces de huit Eſpagnoles ; car on n'y voit point de monnoye Françoiſe. Il y a des Boucaniers ſi alègres, & qui courent avec tant de vîteſſe, qu'ils attrapent les Bœufs à la courſe, & leur coupent le jaret. Un Mulâtre, nommé Vincent des Roſiers, a été le premier homme de ſon temps pour cela : on a remarqué que de cent cuirs qu'il envoyoit en France, il n'y en avoit pas dix qui fuſſent percez de balles.

Particularitez des Boucaniers qui chaſſent aux Sangliers.

Les Boucaniers, qui ne chaſſent qu'aux Sangliers, ont leur équipage comme ceux dont je viens de parler. Ils chaſſent les Sangliers de la même maniere que les autres chaſſent les Bœufs, excepté qu'ils en accommodent la chair autrement. Lorſqu'ils ſont

ſont arrivez le ſoir de la chaſſe, chacun écorche le Sanglier qu'il a apporté, & en ôte les os; il coupe la chair par éguillettes longues d'une braſſe, ou plus, ſelon qu'elle ſe trouve, ou de même que les femmes font la pance des Cochons en France, pour faire des Andoüilles. Quand cette viande eſt ainſi coupée, ils la mettent ſur des Taches, & la ſaupoudrent de ſel battu fort menu; ils la laiſſent comme cela juſqu'au lendemain, quelquefois moins ſi elle a pris ſon ſel, & qu'elle jette ſa ſaumure; après quoi ils la mettent au boucan.

Ce boucan eſt une loge couverte de Taches qui la ferment tout au tour. Il y a vingt ou trente bâtons gros comme le poignet, & longs de ſept à huit pieds rangez ſur des travers, environ à demi-pied l'un de l'autre. On y met la viande, & on fait force fumée deſſous; les Boucaniers brûlent pour cela toutes les peaux des Sangliers qu'ils tuënt, avec leurs oſſemens, afin de faire une fumée plus épaiſſe. A la vérité cela vaut mieux que du bois ſeul; car le ſel volatil qui eſt contenu dans la peau & dans les os de ces animaux, s'attache à la viande, avec laquelle elle a bien plus

de ſympathie que le ſel volatil du bois, qui monte avec la fumée. Auſſi cette viande a un goût ſi exquis, qu'on peut la manger en ſortant du boucan, ſans la faire cuire : & quand même on ne ſçauroit ce que c'eſt, l'envie prendroit d'en manger en la voyant, tant elle a bonne mine; car elle eſt vermeille comme la roſe, & a une odeur admirable. Mais le mal eſt qu'elle ne dure que très-peu en cet état ; ſix mois après avoir été boucanée ou fumée, elle n'a plus que le goût du ſel.

Quand ces gens ont amaſſé une certaine quantité de viande, ils la mettent en paquet, ou en balot, dans ces Taches qui ſervent à l'emballer. Ils font les paquets de ſoixante livres de viande nette, & les vendent ſix pieces de huit chacune; ils fondent le ſaindoux du Porc-ſanglier, & le mettent dans des pots, pour les débiter aux Habitans. Chaque *Potiche de Mantegue*, c'eſt ainſi qu'ils nomment cette graiſſe, vaut ſix pieces de huit.

Le plus mal-habile de la troupe demeure au *Boucan*, pour aprêter à manger aux autres, & pour fumer la viande. Il y a des Habitans qui envoyent en ces lieux leurs Engagez, lorſqu'ils

ſont

ſont malades ; afin qu'en mangeant de la viande fraîche, qui eſt une meilleure nourriture, ils puiſſent rétablir leur ſanté.

Le travail étant fini, les Maîtres vont ſe divertir de même que les autres Boucaniers, dont j'ai parlé. Cette vie n'eſt pas à beaucoup près ſi rude que celle des premiers ; auſſi n'eſt-elle pas ſi profitable. Ces derniers font une grande deſtruction de Sangliers ; car ils n'employent pas tous ceux qu'ils tirent. Quand ils en ont tué un qui eſt un peu maigre, ils le laiſſent-là, en vont chercher un autre, & continuënt de cette ſorte, juſqu'à ce qu'ils ayent fait leur charge : enſorte qu'ils tuënt quelquefois cent Sangliers dans un jour, & qu'ils n'en rapportent que dix ou douze.

Ils ne ſont pas plus indulgens envers leurs ſerviteurs que les autres. L'un d'entr'eux voyant que ſon Valet qui étoit nouvellement venu de France, ne pouvoit le ſuivre, lui donna dans ſa colere au-travers de la tête, un coup de la croſſe de ſon fuſil qui le fit tomber en ſyncope. Le Boucanier crut l'avoir tué, le laiſſa là, & alla dire aux autres que ce garçon étoit *Maron*. C'eſt un mot qu'ils ont entr'eux, pour dire

que leurs domeſtiques ou leurs chiens ſe ſont ſauvez. Ce mot eſt Eſpagnol, & ſignifie bête fauve ou ſauvage.

Le Maître n'étoit pas encore loin que ſon Valet ſe releva, & tâcha de le ſuivre. Mais comme il n'avoit pas fréquenté ces bois, il ne put le trouver, & demeura quelques jours ſans pouvoir ſe reconnoître, ni trouver le bord de la mer. La faim commença à le preſſer, ce qui l'obligea de manger de la viande cruë qu'il portoit; car il n'avoit rien pour battre du feu, & ſon Maître croyant qu'il étoit mort,lui avoit ôté ſon coûteau, parcequ'il ne vouloit pas perdre une gaîne qu'il lui avoit donnée, dans laquelle étoient deux coûteaux, & une bayonnette que ces gens portent ordinairement à leur ceinture pour écorcher les bêtes qu'ils tuënt. Ce pauvre garçon étoit au déſeſpoir; l'induſtrie qu'un autre accoûtumé à ce païs auroit pû avoir lui manquoit. Il avoit cependant pour compagnie un des chiens de ſon Maître, qui ne l'abandonnoit point: il ne faiſoit qu'aller & revenir ſur ſes pas, il grimpoit ſur quelque montagne quand il en rencontroit, de là il découvroit la mer. Mais à peine étoit-il deſcendu,

& qu'il

& qu'il croyoit en prendre le chemin, la moindre trace des bêtes qui s'offroit à lui, lui faisoit perdre sa route. En marchant, son chien que la faim pressoit aussi-bien que lui, quêtoit sans cesse. Quelquefois il trouvoit des Truyes qui avoient des petits : il se jettoit sur eux, & en étrangloit quelqu'un ; le Maître le secondant couroit aussi dessus, & quand ils avoient fait quelque capture, le chien & le Maître mangeoient ensemble du même mets. Ayant ainsi passé quelque temps, & s'étant fait à manger de la viande cruë qui ne lui manquoit plus, il s'accoutuma à cette chasse, & apprit à connoître les lieux où il devoit aller pour ne pas manquer son coup. Il trouva un jour des petits chiens sauvages ; il les éleva & leur apprit à chasser, il instruisit même par divertissement des Sangliers qu'il avoit pris. Enfin au bout d'une année il se trouva inopinément au bord de la mer ; mais il n'y rencontra point son Maître.

Comme il s'étoit fait une seconde nature de la vie qu'il menoit, il ne se donna plus de chagrin, jugeant que tôt ou tard il rencontreroit des hommes, soit Espagnols, soit François. En effet,

deux mois après il se trouva parmi une troupe de Boucaniers, avec lesquels il se mit, & il leur conta son histoire. Ceux-ci crurent d'abord qu'il avoit passé du côté des Espagnols, parceque son Maître leur avoit dit qu'il s'étoit fait *Maron*; mais l'état pitoyable où ils le virent, leur fit connoître le contraire. Il n'avoit qu'un méchant haillon, resté d'un caleçon & d'une chemise, dont il cachoit sa nudité, avec un morceau de chair cruë penduë à son côté; deux Sangliers & trois chiens qui le suivoient, s'étoient tellement accoûtumé ensemble & avec lui, qu'ils ne voulurent jamais le quitter. Les Boucaniers le mirent en liberté; c'est-à-dire, qu'ils le dégagerent du service de son Maître; ils lui donnerent en même-temps des armes, de la poudre & du plomb pour chasser comme eux; ensorte qu'il est devenu un des plus fameux Boucaniers de cette côte.

On a remarqué que ce garçon eut bien de la peine à reprendre l'usage de la viande cuite. Lorsqu'il en mangeoit, outre qu'elle ne lui sembloit pas bonne, elle lui faisoit mal à l'estomac; si-bien que quand il écorchoit un Sanglier,

glier, il ne pouvoit s'empêcher d'en manger un morceau tout crû.

La récompense que les Boucaniers donnent à leurs Valets, lorsqu'ils les ont servi trois ans, consiste en un fusil, deux livres de poudre, six livres de plomb, deux chemises, deux caleçons & un bonnet. Alors ils deviennent leurs Camarades, & vont chasser avec eux. Ils envoyent leurs cuirs en France. Quelquefois ils y vont eux-mêmes, & ramenent de là des Valets, qu'ils n'épargnent non-plus qu'on les a épargnez.

Les Boucaniers vivent fort librement les uns avec les autres, & se gardent une grande fidélité. Si quelqu'un trouve le coffre d'un autre, où est sa poudre, son plomb & sa toile, il ne fait point de difficulté d'en prendre selon son besoin; & lorsqu'il rencontre celui à qui le coffre appartient, il lui dit ce qu'il en a tiré, & le lui rend quand il en a la commodité. Ils se font cela les uns aux autres sans façon.

Maniere de vuider leurs différends.

Autrefois quand deux Boucaniers avoient quelque différend, les autres les accommodoient. Si cela ne se pouvoit, & que les parties demeurassent trop opiniâtres, ils se faisoient raison

eux-mêmes , en vuidant leur querelle à coups de fuſil. Ils ſe mettoient à une certaine diſtance l'un de l'autre , & le ſort marquoit celui qui devoit tirer le premier. Si celui-ci manquoit ſon coup , l'autre tiroit s'il vouloit. Quand il y en avoit un de mort, les autres jugeoient s'il avoit été bien ou mal tué , s'il ne s'étoit point commis de lâcheté à ſon égard , ſi le coup étoit donné par devant. Le Chirurgien en faiſoit la viſite pour voir l'entrée de la balle ; & s'il trouvoit qu'elle avoit pris par derriere, ou trop de côté , on imputoit le coup à perfidie , & on attachoit celui qui avoit fait l'aſſaſſinat à un arbre , où il avoit la tête caſſée d'un coup de fuſil. C'eſt ainſi qu'ils ſe faiſoient juſtice les uns aux autres. Mais à préſent qu'ils ont des Gouverneurs , ils viennent devant eux pour terminer leurs différends.

Boucaniers Eſpagnols.

Les Boucaniers Eſpagnols qui ſe nomment entr'eux , *Matadores* ; ou *Monteros* , chaſſent autrement que les François. Ils ne ſe ſervent point d'armes à feu ; mais de Lances , & de Croiſſans. Ils ont des meutes comme les François , & ſe font ſuivre de deux ou trois Valets qui animent leurs chiens. Quand ils ont trouvé un Taureau , ils

le

le poussent dans une prairie, où le *Matadore*, qui s'y trouve à cheval, court lui couper le jaret, après quoi il le tuë avec sa lance. Cette chasse est très-plaisante à voir ; car outre que ces gens y sont adroits, ils font autant de cérémonies & de détours, que s'ils vouloient courir le Taureau devant le Roi d'Espagne. Mais ces animaux étant en fougue, crevent les chevaux, blessent & tuent bien des hommes. En 1672. j'ai vû les *Matadores* chasser sur cette Isle & sur celle de *Cuba*, où un Taureau creva 3. chevaux, avant que l'Espagnol qui lui donnoit la chasse pût le tuer. Aussi fit-il un vœu à Nôtre-Dame de la Gadeloupe, qui l'avoit délivré de ce péril. Les Chasseurs Espagnols ne se donnent pas tant de peine que les François. Ils font secher leurs cuirs comme eux ; mais ils se servent de chevaux pour les porter sur les lieux destinez à cet effet. Ils préparent leurs mets avec plus de délicatesse, & ne mangent point leur viande sans pain, ou Cassave, outre qu'ils ont toûjours avec eux le régal de vin, d'eau de vie, ou de confitures. Ils sont aussi dans leurs habits infiniment plus propres, & fort curieux d'avoir du linge blanc.

Ces

Ces deux Nations ſe font continuellement la guerre. Les Eſpagnols, dans le deſſein de chaſſer les François, ont formé cinq Compagnies de cent hommes chacune, qu'ils nomment *Lanceros*, à cauſe qu'ils n'ont pour armes que des lances. Il doit toûjours y en avoir la moitié en campagne, pendant que l'autre ſe repoſe ; & quand il y a quelque grande entrepriſe, tout le Corps eſt obligé de marcher. Ils ſont à cheval, & n'ont que quelque Mulâtres à pied, pour découvrir où ſont les François, & les ſurprendre, s'il ſe peut : car lorſque ceux-ci ſont ſur leur garde, les Eſpagnols n'oſent pas s'expoſer à leur feu.

Quand les Boucaniers François ſçavent que cette Cinquantaine eſt en campagne, ils s'avertiſſent tous, & le premier qui la découvre le fait ſçavoir aux autres, afin de les attaquer s'il y a moyen. Les Eſpagnols de leur côté ne manquent pas de faire épier où les François ont leur boucan, & tâchent de les y ſurprendre de nuit & en tems pluvieux, afin de les maſſacrer ſans qu'ils puiſſent ſe ſervir de leurs armes.

Un Boucanier François étant parti le matin avec ſon valet, pour aller chaſ-

ſer,

ſer, ſe rencontra au milieu d'une troupe d'Eſpagnols à cheval avec leurs lances. Ils avoient ſi bien entouré ce Boucanier & ſon valet, que ni l'un ni l'autre ne pouvoit échaper. Cependant une généreuſe réſolution les tira d'affaire. Ils ſe mirent tous deux dos-à-dos, répandirent chacun leur poudre & leurs balles dans leur bonnet, & attendirent leurs Ennemis de pied ferme. Les Eſpagnols, qui n'avoient que des lances, les tenoient enfermez dans un rond qu'ils avoient formé ſans approcher, leur criant de loin qu'ils ſe rendiſſent, qu'ils leur feroient bon quartier, qu'enfin ils ne vouloient point leur faire de mal; mais ſeulement exécuter l'ordre de leur Général. Les deux François leur répondirent, qu'ils ne demandoient point de quartier, & qu'il en coûteroit cher aux premiers qui approcheroient. Aucun des Eſpagnols ne voulut hazarder. En effet, celui qui auroit avancé auroit payé pour les autres, & pas un ne voulut être le premier. Ainſi ils aimerent mieux laiſſer les deux Boucaniers, que d'eſſuyer leur décharge.

Avantures des Boucaniers.

Un autre étant un jour ſeul à chaſſer, ſe trouva en pareille occaſion. Pendant qu'il traverſoit une prairie qu'on

nomme *la Savana*, il fut ſurpris par une troupe d'Eſpagnols à cheval. Voyant alors qu'il avoit beaucoup de chemin à faire avant que de pouvoir gagner le bois, & que les Eſpagnols ſeroient à lui avant qu'il y arrivât, il s'aviſa de cette ruſe. Il mit ſon fuſil en état, & courut ſur eux en criant, *à moi, à moi*, comme s'il avoit eu beaucoup de monde avec lui, & qu'il eût cherché les Eſpagnols. Ceux-ci le crurent & prirent la fuite à toute bride. Dès qu'il les vit partis, il coupa dans le bois pour s'échapper lui-même. Je pourrois faire un Volume entier de ces ſortes de rencontres entre les deux Nations, depuis que les François ſont en l'Iſle Saint Domingue; mais ces deux exemples ſuffiront au Lecteur pour juger du reſte.

Les Eſpagnols voyant qu'ils ne pouvoient avec leur Cinquantaine détruire les François, ni leur faire abandonner l'Iſle, ou dumoins la chaſſe, réſolurent de détruire le bétail, afin d'obliger par ce moyen les Boucaniers à tout quitter. Ils dépeuplerent toute l'étenduë de Païs qui eſt depuis *Lamana*, *Monte Chriſto*, *Baya-ha*, *Iſabella*, *Limonada*, *Iapſi*, *Caracol*, le trou *Charles Morin*,

jusques

jusques *à l'Ancon de Louise*, les *Gonaittes*, & le *Cul de sac*, à la bande du Sud, où les François n'avoient jamais pénétré. Ils exécuterent leur entreprise sans coup férir. Ils étoient soûtenus de leur Cinquantaine; il fallut céder à la force.

Cette destruction est cause que présentement il y a très-peu de Boucaniers. Dès le temps que j'en partis, le nombre commençoit à diminuer. Les Espagnols cependant n'y ont rien gagné; car lorsqu'il n'y a plus eu de chasse, le nombre des Habitans François s'est tellement augmenté, que le Roi de France, sans employer d'autres forces que celles de ses Sujets, peut se rendre maître de tous le pays.

CHAPITRE VIII.

Des Habitans des Isles Espagnoles & de la Tortuë : Et de leurs Engagez.

CEUX qui ont habité les premiers l'Isle de St. Domingue & la Tortuë, sont venus des Antilles; & comme leur nombre s'est toûjours accru, & que la Tortuë leur sembloit trop

petite, la plûpart ayant éprouvé que le genre de vie d'Habitans étoit plus doux que le métier de Chasseur, résolurent de faire des habitations. Ils allerent donc se placer à la *grande Anse*, située à l'Occident de l'Isle de St. Domingue. Ils choisirent ce lieu, qui est éloigné de plus de cent cinquante lieuës des Espagnols, pour n'en être point inquietez. Leur nombre augmentant tous les jours, ils se sont enfin approchez de *l'Eaugane*, distante de *la grande Anse*, de vingt à vingt-cinq lieuës, & pendant vingt ans ou environ, ils n'ont point entrepris de se loger ailleurs: mais M. d'Ogeron, Gouverneur de la Tortuë, a tellement augmenté la Colonie, qu'elle a enfin peuplé les lieux les plus voisins de cette Isle, nommez aujourd'hui *la grande Terre*, depuis le port de *Paix* jusqu'au port *Margot*, où il commença lui-même une habitation. Depuis ce temps-là, ces peuples se sont tellement multipliez, qu'ils s'étendent jusques à *l'Ancon de Louise*, au *port François*, au *trou Charles Morin*, & jusqu'à *Limonada*, où ils ne craignent nullement les Espagnols.

Augmentation des Colonies Françoises.

Quand ils veulent commencer une habitation, ils s'associent deux ensem-

ble, quelquefois trois, comme je l'ai dit des Boucaniers, & se nomment *Matelots* : ils font un Contrat, par lequel ils mettent en commun tout ce qu'ils ont, & ils le rompent quand ils le jugent à propos. Si pendant la société l'un des deux meurt, l'autre demeure possesseur de tout le bien au préjudice des héritiers qui pourroient venir de l'Europe le reclamer. Leurs conventions étant faites, ils demandent de la terre au Gouverneur, qui envoye un Officier du quartier leur mesurer une habitation. S'ils sont deux on leur donne ordinairement quatre cens pas Géométriques de large, & soixante de long. S'ils sont trois ils ont à proportion, afin que s'ils viennent à partager leur habitation, (ce qui arrive quelquefois) chacun puisse en avoir une de deux cens pas de large sur la même longueur. L'habitation étant bornée, ils en choisissent l'endroit le plus commode pour y planter leur domicile, & c'est communément assez près de la mer.

Conditions de leur société.

Habitations d'un Quartier situé au bord de la mer.



Lorsque toutes les habitations *du premier étage* sont prises, (on appelle ainsi celles qui touchent au bord de la mer) il faut se contenter de celles qui en sont plus éloignées; & quand le quartier est bon, il s'y forme jusqu'à quatre *étages*. Les Habitans de chaque étage, quel qu'il soit, sont obligez de donner aux autres un passage libre sur leur propre fonds. Cependant les habitations les plus voisines de la mer,

ſont les meilleures & les plus commodes, non ſeulement pour le tranſport des marchandiſes, mais encore parce-que les Habitans ont beſoin de l'eau de la mer pour tordre leur tabac.

La premiere choſe que font ceux qui veulent commencer une habitation, lorſqu'ils ont trouvé un lieu commode pour conſtruire une loge, c'eſt de couper l'*Ajoupa*; c'eſt-à-dire, le menu bois dont ils ont beſoin. Enſuite ils abattent tous les arbres de haute futaye qui leur nuiſent, & ils en coupent les branches, qu'ils portent ſécher avec le menu bois qui leur eſt reſté de leur petit bâtiment, dans un endroit tout-à-fait expoſé au Soleil, où quelque temps après ils mettent le feu; & comme les troncs & les ſouches de tous ces grands arbres leur coûteroient trop de temps à débiter, ils s'épargnent, en les brûlant, la peine & les frais de les tranſporter plus loin.

Les Sauvages font leurs habitations de la même maniere: ils abbattent tout d'un coup les arbres, les laiſſant tomber pêle-mêle; au bout de cinq ou ſix mois,

mois, lorsqu'ils sont secs, ils y mettent le feu, & tout se consume en un instant.

Les Habitans commencent par couper six ou sept toises de bois en quarré; ensuite ils amassent les feüilles, & plantent des légumes; & c'est ce qu'ils appellent *découvrir la terre.* D'abord ils sement des pois, ensuite des patates, du manioc dont ils font de la cassave; des bananiers & des figuiers, qui dans ces premiers commencemens leur servent de nourriture. Ils plantent ces derniers dans les lieux les plus bas & les plus humides, le long des rivieres & auprès des sources; car il n'y a guéres d'Habitans qui n'ait sa demeure proche d'une riviere, ou d'une source.

Après avoir pourvû à leur nourriture, ils bâtissent une plus grande loge, qu'ils nomment *Case* à l'imitation des Espagnols; ils en sont eux-mêmes, ou leurs voisins, les Charpentiers & les Entrepreneurs; chacun y donne son avis. Pour cela ils taillent, en fourches, trois ou quatre arbres de quinze à seize pieds de haut, qu'ils enfoncent en terre; & sur les fourchons ils mettent une

Construction de leurs Cases.

piece

piece de bois, qui forme le *faîte.* A ſix pieds de là ils en placent de chaque côté huit autres, qui n'ont que ſix à ſept pieds de hauteur, ſur les fourchons deſquels ils poſent pareillement des pieces de bois, qu'ils nomment *Filieres.* Enfin de deux en deux pieds, ils mettent des *Travers ;* c'eſt-à-dire, de nouvelles pieces de bois, qui s'accrochent par le moyen d'une cheville ſur le faîte, & qui viennent tomber par l'autre bout ſur les Filieres.

Quand cela eſt fait, ils amaſſent quantité de feüilles de Palmier, ou de Roſeaux, ou de Cannes de Sucre, pour couvrir le bâtiment, & les voiſins s'aident les uns les autres. En un jour la Caſe eſt couverte, ils la ferment enſuite tout-au-tour avec des Roſeaux ou des planches de palmier, qu'ils nomment *Palliſſades.* Autour du bâtiment ils plantent quantité de petites fourches à la hauteur de deux ou trois pieds hors de terre, ſur leſquelles ils mettent des bâtons entrelaſſez en forme de Claye. Ils jettent là-deſſus des paillaſſes remplies de feuilles de Bananier, & chacun a la ſienne; car c'eſt-là où couchent tous les Habitans de la Caſe. Chaque lit eſt couvert d'une tente de toile blan-

che, qu'ils nomment *Pavillon*, & le tout s'appelle une *Cabane.*

La Caſe étant conſtruite, le Maître de l'habitation donne pour récompenſe à ceux qui lui ont aidé, quelques flacons d'eau de vie. S'il y en a dans le païs cela ne ſe refuſe jamais. Auprès de la Caſe principale, ils en font encore quelque petite qui leur ſert de Cuiſine.

Soins & occupations des Habitans.

L'Habitant ainſi accommodé, eſt au-deſſus de ſes affaires, il n'a plus qu'à cultiver les vivres qu'il a plantez, & à abattre du bois pour découvrir une place où il puiſſe pareillement planter du Tabac. Il en abat ſuivant le monde qu'il a pour le cultiver; car on compte un homme pour 2000 pieds de Tabac. Le lieu où on le plante veut être net de toute ſorte d'ordures, ou d'herbes étrangeres, & pour cela on eſt obligé de ſercler tous les huit jours.

Pendant que le Tabac croît, les Habitans bâtiſſent une ou deux Caſes pour le mettre, à meſure qu'ils le recueillent. Ils en bâtiſſent auſſi une autre moins grande pour le tordre & pour le ſerrer, en attendant la commodité de l'embarquer.

Dès qu'ils en ont une certaine quantité, ils l'envoyent en France, ou ils

l'échangent

l'échangent pour d'autres Marchandiſes propres à cultiver leurs habitations, comme haches, houës, grattoirs, couteaux, toile pour faire des ſacs à manioc, & pour les habiller. A l'égard du vin & de l'eau de vie, c'eſt la premiere choſe que ces gens-là ſongent à acheter.

Il y en a qui paſſent en France lorſqu'ils ont gagné quelque choſe ; ils achetent eux-mêmes des Marchandiſes, & engagent des hommes qu'ils amenent en ce païs-là pour les ſervir, comme je l'ai dit des Boucaniers. Comme ils ſont ordinairement deux aſſociez, l'un demeure ſur l'habitation pendant que l'autre voyage. Quand ils retournent de France, ils amenent avec eux cinq ou ſix hommes ou plus, ſelon qu'ils ont le moyen de payer leurs paſſages, qui eſt de cinquante-ſix livres pour chacun.

Commerce que l'on fait des Engagez.

Ils n'ont pas plûtôt mis pied à terre, qu'ils conduiſent ces nouveaux-venus à l'habitation, pour les faire travailler. Ils font commerce de ces hommes les uns avec les autres, ſe les vendent pour trois ans moyennant la ſomme dont ils conviennent ; & les nomment *Engagez*. Si un Habitant a pluſieurs Engagez, il

ne travaille point ; il a un Commandant pour faire travailler ses gens, auquel on donne deux mille livres de Tabac par an, ou une part de ce qui se fait sur l'habitation.

Traitement qu'on leur fait.

Voici de quelle maniere ces Engagez sont traitez. Dès que le jour commence à paroître, le Commandant sifle afin que ses gens se rendent à l'ordre : il permet à ceux qui fument d'allumer leur pipe, & il les mene au travail, qui consiste à abattre du bois, ou à cultiver le Tabac. Il est là avec un bâton, qu'on nomme une *Lienne* ; si quelqu'un d'eux s'arrête un moment sans agir, il frappe dessus, comme un Maître de Galere sur des Forçats ; malades ou non, il faut qu'ils travaillent. J'en ai vû battre quelques-uns à un tel point, qu'ils n'en sont jamais relevez. On les met dans un trou à un coin de l'habitation, & on n'en parle point davantage.

J'ai connu un Habitant qui avoit un Engagé malade à mourir, il le fit lever afin de tourner une meule pour aiguiser sa hache ; & ce pauvre malade ne tournant point à son gré, il lui donna un coup de hache entre les deux épaules, dont il mourut deux heures après. Voilà le traiment que ces Habitans font

à leurs

à leurs Engagez ; cependant ils ne laiſſent pas de paſſer pour indulgens, en comparaiſon de ceux des Antilles.

Un Habitant de St. Chriſtophe, nommé Belle-tête, qui étoit de Dieppe, faiſoit gloire d'aſſommer un Engagé qui ne travailloit pas à ſon gré. J'ai entendu dire à ſes parens, qu'il en avoit aſſommé plus de trois cens, & il publioit qu'ils étoient morts de pareſſe. Un ſaint Religieux lui ayant fait quelque remontrance à ce ſujet, il répondit bruſquement, qu'il avoit été Engagé, & qu'on ne l'avoit pas épargné ; qu'il étoit venu aux Iſles pour gagner du bien, que pourvu qu'il en gagnât, & que ſes enfans allaſſent en carroſſe, il ne ſe mettoit pas en peine d'aller au Diable.

Un bonhomme, extrêmement pauvre ayant appris que ſon fils étoit richement établi à la Guadeloupe, s'engagea à un Marchand qui avoit reçu de l'argent de ce fils pour lui acheter des gens. Le Marchand s'imagina qu'il rendroit un bon office au fils en lui amenant ſon pere, & le pere crut être à la fin de ſes peines : mais il fut trompé dans ſon attente, car ce fils dénaturé l'envoya travailler ; & comme il n'en

faisoit pas autant que les autres, il n'osa à la verité le battre; mais il le vendit à un autre Habitant, qui sçachant ce qu'il étoit, lui donna de quoi vivre & la liberté.

Il n'est pas besoin que je cite d'autre avanture que celle qui m'est arrivée à moi-même, pour faire connoître leur barbarie. J'ai déja dit que lorsque Messieurs de la Compagnie Occidentale abandonnerent la Tortuë, je fus exposé en vente par leur Commis Général qui m'acheta. Au-lieu de m'employer à ce qui regardoit ma profession, comme j'en étois convenu avec la Compagnie, il me condamna aux emplois les plus bas & les plus servils. J'offris de lui payer tous les jours deux écus, pourvu qu'il me permît de m'occuper de ma profession; il ne voulut point m'accorder cette grace.

Ce qui arrive à l'Auteur étant Engagé.

Un an après mon arrivée je tombai malade, & après avoir beaucoup souffert, lorsque je me croyois sur le point de mourir, une sueur me tira d'affaire; mais à peine fus-je délivré de ce mal, que j'en ressentis un autre aussi cruel. C'étoit la faim, & par malheur je n'avois ni dequoi manger, ni la permission d'en aller chercher: Ensorte que

j'étois

j'étois contraint de vivre d'oranges ameres, qui ne commençoient qu'à noüer.

La néceſſité fit que je deſcendis du Fort de la Roche, où demeuroit mon Maître, à la *Baſſe terre*. J'y rencontrai un Secretaire de Mr. le Gouverneur; qui me mena à ſa maiſon & me donna à déjeuner, avec une bouteille de vin qu'il m'obligea d'emporter. Mon Maître, quiavoit vu ce qui s'étoit paſſé avec une lunette d'approche, m'enleva mon vin dès que je fus arrivé, & me fit mettre dans une baſſe-foſſe; diſant qu'il m'y feroit périr en dépit de Mr. le Gouverneur.

Je fus enfermé trois jours les fers aux pieds dans ce cachot plein d'immondices. Le quatriéme jour on m'ouvrit la porte, & on voulut m'obliger de dire que Mr. le Gouverneur m'avoit demandé ce que faiſoit Mr. de la Vie. Je répondit que quand je devrois périr, je ne conviendrois jamais d'une choſe qui n'étoit pas.

On me laiſſa toutefois aller, & on me commanda de défricher une terre qui étoit autour du Fort de la Roche. Comme je me vis ſeul, & que je n'étois point obſervé, je quittai tout, réſolu

Bonté de Mr. Ogeron envers l'Auteur.

solu d'aller me plaindre à Mr. le Gouverneur ; mais avant que de le faire, j'allai consulter le R. P. Marc d'Angers Capucin, qui fut touché de me voir dans l'état déplorable où j'étois. Il me mena sur le champ chez le Gouverneur, qui ordonna aux gens de sa maison d'avoir soin de moi. On me donna un bon lit, on ne me laissa manquer de rien, & en peu de jours je fus rétabli. Il ne me restoit plus d'autre mal que la crainte de retourner chez mon Maître ; ce qui n'arriva pas. Mr. le Gouverneur me mit avec un Chirurgien celebre dans le païs, ne trouvant pas à propos de me retenir auprès de lui, & fit rendre par les mains du Chirurgien à Mr. de la Vie, l'argent qu'il avoit donné pour m'acheter. Je me tirai ainsi des mains de ce méchant Maître, qui ayant depuis repassé en France, a eu le front de dire à mes parens qu'il m'avoit fait tous les biens imaginables.

Le Lecteur me pardonnera cette digression au sujet des Engagez. Je reviens au Commandant qui les fait travailler.

Travail des Engagez.

Lorsqu'ils vont le matin au travail, l'un d'entr'eux a le soin de donner à manger aux Porcs ; car les Habitans

nourrissent

nourrissent-là toute sorte de bestiaux. Il leur porte des feüilles de Patates ; ensuite il fait cuire des Patates, & les ayant préparées avec de la sauce de Pimentade, il appelle ses camarades qui sont au travail, pour déjeûner. Quand ils ont mangé, ils allument leurs pipes, & chacun retourne au travail.

Celui qui a la charge de la cuisine, met cuire des pois avec de la viande & des Patates hachées en guise de Navets. Lorsque son pot est au feu, il va travailler avec les autres ; & quand il est tems de dîner, il revient pour l'aprêter. Dès qu'on a dîné on retourne travailler jusqu'au soir, & on soupe comme on a dîné ; ensuite on s'occupe à éjamber du Tabac, à fendre du Mahot, qui est une écorce d'arbre propre à lier le Tabac ; ou enfin à faire de petits liens pour le pendre, & dès que minuit sonne il est permis d'aller prendre son sommeil.

Les Fêtes & les Dimanches ils peuvent aller se promener. Le mauvais traitement, le chagrin, & le scorbut font mourir beaucoup d'Engagez. Si l'on n'a de la résolution, & qu'on ne fasse quelque exercice, on devient comme insensé, & l'on piqueroit un homme

me en cet état, qu'il ne le ſentiroit pas.

Les Anglois traitent leurs Engagez encore plus mal que les François ; ils les retiennent pour ſept ans, au bout deſquels ils leur préſentent de l'argent pour boire, & puis les revendent pour ſept autres années. J'en ai vû qui avoient ſervi juſqu'à vingt-huit ans.

Cromvel vend dix mille hommes ; ce qu'ils deviennent.

Cromwel a vendu plus de dix mille Ecoſſois & Irlandois, pour les envoyer à la Barbade. Il s'en ſauva un jour un Navire plein, que le courant apporta à St. Domingue ; les vivres leur manquant & ne ſçachant pas où ils étoient, ils périrent tous par la faim. Leurs os ſe voyent encore proche du Cap Tibron, en un lieu qu'on nomme l'*Anſe aux Ibernois.*

Si j'ai fait une deſcription particuliere de quelques endroits de l'Amerique, & ſi je me ſuis arrêté ſur certaines matieres intéreſſantes qui concernent ce pays, ce n'a été que pour préparer le Lecteur à entendre mieux la ſuite de cette Hiſtoire. En parlant des Boucaniers, par exemple, j'ai voulu montrer que les plus celebres Avanturiers ſe forment chez eux : de maniere qu'on peut dire qu'ils font leur apprentiſſage à la campagne, dans les bois & ſur les animaux, pour faire enſuite des coups de

maître sur les mers, dans les Villes, & contre les hommes.

Quelqu'un s'étonnera peut-être de ce que tant d'Auteurs ayant écrit de l'Amerique, j'aye cru devoir en écrire encore. Il devroit plûtôt s'étonner de ce qu'ayant été Engagé, Habitant & Boucanier, je n'en dise pas davantage. Cependant je me suis contenté de raporter ce que j'ai vû de plus singulier, étant persuadé que dans un voyage il ne s'agit pas d'en dire beaucoup ; mais de dire vrai.



HISTOIRE



HISTOIRE
DES
AVANTURIERS FLIBUSTIERS
Qui se sont signalez dans les Indes.

SECONDE PARTIE,

Contenant la vie & les mœurs des Avanturiers-Flibustiers ; leurs expéditions sur les côtes de l'Amerique ; & l'histoire de leurs Commandans les plus fameux.

CHAPITRE PREMIER.

L'Auteur s'embarque avec les Avanturiers. Leurs entreprises.



APRÈS avoir été quelque temps avec le Chirurgien dont j'ai parlé, je lui demandai permission de me mettre sur un Vaisseau Avanturier qui étoit prêt d'aller en course ;

courſe ; ce qu'il m'accorda volontiers. C'eſt ainſi que je me trouvai parmi les Avanturiers, & je vais maintenant décrire les plus mémorables actions que je leur ai vû faire.

Les François & les Anglois ne furent pas long-temps à s'appercevoir combien étoit avantageux aux Eſpagnols l'établiſſement de la puiſſante Colonie qu'ils ont dans l'Amerique. Les François ſe gliſſerent parmi eux, entreprirent divers voyages dans ces Iſles déja habitées ; & ne ſe contentant pas des profits qu'ils faiſoient, unis avec cette nation, ils s'en ſéparerent dans le deſſein d'en faire de plus grands par leur induſtrie, & d'être ſeuls à les partager.

Ainſi les François & les Anglois retournez chez eux, propoſerent bientôt à leurs Marchands divers moyens de s'enrichir dans ces païs. Ces deux nations équiperent quelques vaiſſeaux pour faire le même commerce que les Eſpagnols : mais ceux-ci étant les plus forts, prirent leurs vaiſſeaux. Toutefois ils ne purent pas les empêcher de répandre des Colonies dans quelques Iſles ; & la premiere, fut celle de Saint Christophe dans les Antilles. Mais quoique les François & les Anglois fuſſent

Les François & les Anglois coloniſent dans les Indes.

fussent joints ensemble, ils ne se trouverent pas néanmoins en état de résister aux Espagnols, qui les chasserent deux ou trois fois de leurs établissemens, & s'attirerent ainsi une guerre continuelle, avec ces deux Nations. De-là il est arrivé que les Espagnols ont défendu généralement à tous les Etrangers l'entrée de leurs Ports.

Soins du Cardinal de Richelieu.

Le Cardinal de Richelieu, qui étoit alors tout puissant en France, & qui ne tendoit qu'à l'agrandissement de cette Couronne, créa une Compagnie, avec ordre de peupler ces Isles. Les Anglois de leur côté en firent autant; ensorte que les Particuliers qui avoient commencé à s'établir dans ce pays pour commencer, voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire, abandonnerent tout, & prirent le parti de courir le bon bord, cherchant partout les Espagnols pour les piller. On les nomma *Flibustiers* ou *Avanturiers*.

Pierre le Grand, premier Avanturiers.

Le plus célébre de ce temps-là fut un nommé *Pierre le Grand*, natif de Dieppe; lequel ayant été quelques mois en mer sans pouvoir rien prendre, se trouva en fort mauvais état au Cap Tibron, situé à la pointe Occidentale de l'Isle de St. Domingue. Son

vaisseau

vaiſſeau, qui étoit monté de quatre petites pieces de canon & de vingt-huit hommes, faiſoit eau de tous côtez, il manquoit de vivres, & ne ſçavoit où en prendre. Il avoit découvert quelques Bâtimens Eſpagnols ; mais les voyant trop forts, ſon équipage n'avoit pû ſe déterminer à les attaquer.

En cet état, pendant qu'il tenoit conſeil, celui qui étoit au haut du mâts pour découvrir en mer, cria qu'il voyoit un navire ; mais qu'il paroiſſoit fort grand. Tant mieux, répondit l'Equipage, la priſe en ſera meilleure. Auſſi-tôt le Conſeil ceſſa, & l'on ne ſongea plus qu'à faire voile, pour donner la chaſſe au Bâtiment, dont ils s'approcherent en peu de temps. En effet il leur parut ſi grand, qu'ils commencerent à chanceler, oubliant ce qu'ils veneient de réſoudre. Mais le Capitaine les raſſura en leur faiſant entendre qu'il étoit ſûr de ſon coup, pourvû qu'ils vouluſſent le ſeconder. Nous n'avons, dit-il, qu'à ſauter à bord, les Eſpagnols ne ſe doutant pas qu'un vaiſſeau auſſi petit que le nôtre ait formé le deſſein de les attaquer, ne ſe ſeront point précautionnez, & par ce moyen nous nous ſaiſirons de la cham-

bre

Résolution hardie.

bre du Capitaine, & des soutes aux poudres, où il faudra mettre le feu, si nous ne voyons pas le moyen de nous en rendre maîtres autrement.

Tous lui promirent avec serment qu'ils le suivroient, & qu'ils exécuteroient ponctuellement ses ordres. Cependant il ne s'y fia pas trop; car il prit des mesures secretes avec le Chirurgien qui étoit son confident. Celui-ci devoit monter à bord, le dernier, & avant que d'y monter, il avoit ordre de crever la barque d'un coup de pince de fer, afin d'obliger par-là ses gens à tout entreprendre pour vaincre.

Expédient de Pierre le Grand.

Avant que d'aborder ils s'armerent chacun de deux pistolets & d'un bon coutelas, & les Espagnols au-lieu de leur défendre l'abordage, les regarderent entrer indifféremment. Aussi-tôt Pierre le Grand, suivi de dix des siens, entra dans la chambre du Capitaine, lui mit le pistolet sous la gorge, & lui commanda de se rendre. Cependant le reste se saisit de la Sainte Barbe & de toutes les munitions: ils firent descendre les Espagnols dans le fonds de calle, & ceux-ci qui ne sçavoient ce que c'étoit, voyant ces gens dans leur Navire, sans appercevoir celui qui les

avoit amenez, parcequ'il étoit déja coulé à fonds, les crurent tombez des nuës. Dans leur surprise ils faisoient des signes de Croix, se disant les uns aux autres : *Jesus son demonios estos : ceux-ci sont des diables.*

Etonnement des Espagnols.

Ce n'est pas que pour prévenir le malheur, quelques Matelots qui remarquoient que ce Bâtiment avançoit toûjours, n'eussent averti le Capitaine de ce qui pouvoit arriver : Mais le Capitaine n'en tint aucun compte, ne croyant pas qu'un si petit Bâtiment osât l'attaquer. Il retourna dans sa chambre jouer aux cartes, comme si ce n'eût été rien. On alla lui dire une seconde fois que le Bâtiment approchoit, & qu'il avoit l'apparence d'être à des Corsaires. On lui demanda enfin s'il ne vouloit pas dumoins qu'on préparât deux pieces de canon : Non, non, dit-il, qu'on prépare seulement le palent, & nous les guinderons. Ce palent est une sorte de poulie dont on se sert dans les Navires pour guinder les marchandises à bord.

Négligence & rodomontade du Capitaine Espagnol.

Ainsi le Capitaine ne reconnut sa faute que quand il se vit le pistolet sous la gorge, & qu'il fallut rendre son Navire à ce misérable qu'il prétendoit

guinder dans son bord. Le sieur le Grand, & tous ses compagnons de mer virent en peu de temps leur fortune bien changée; car au-lieu d'une méchante Barque, qui couloit presque à fond & manquoit de tout, ils se trouverent en possession d'un Navire de cinquante-quatre pieces de canon, dont la plûpart étoient de bronze, avec quantité de vivres, de rafraîchissemens, de munitions & des richesses immenses. C'étoit le Vice-Admiral des Galions d'Espagne, égaré de sa Flotte.

Dès que nos Avanturiers se furent rendus maîtres de ce vaisseau, ils mirent à terre ceux qui le montoient, dans l'Isle de St. Domingue dont ils étoient fort proches, & garderent seulement quelques Matelots, qui leur étoient nécessaires pour conduire ce Bâtiment en Europe, où ils arriverent heureusement, & où le sieur le Grand est demeuré, sans se soucier davantage de retourner en Amérique.

Cette belle & riche prise fit grand bruit partout, & donna occasion à plusieurs Particuliers d'équiper des vaisseaux pour faire des courses. D'un autre côté les Espagnols ayant pris plus de soin de se tenir sur leurs gardes,

un assez petit nombre d'Avanturiers y gagnerent, plusieurs y perdirent, & furent obligez, comme je l'ai déja dit, de se réduire à la Colonie; parceque leurs Bâtimens devenant vieux, étoient de trop grand entretien, & qu'ils n'en pouvoient faire venir de France sans une dépense excessive, à quoi il leur étoit impossible de subvenir. D'autres qui ne pouvoient se passer de cette vie, chercherent le moyen d'avoir des Bâtimens qui ne leur coutassent rien.

Cet expédient leur a si bien réüssi, & leur nombre s'est tellement augmenté avec leur valeur, qu'ils font tous les jours des exploits inoüis contre les Espagnols. Comme ils sont braves, déterminez & intrépides, il n'y a ni fatigues, ni dangers qui les arrêtent dans leurs courses; au milieu du combat ils ne songent qu'aux ennemis & à la victoire, presque toûjours pourtant dans l'espoir du gain, & rarement en vuë de la gloire. Ils n'ont point de païs certain, leur patrie est le lieu où ils trouvent dequoi s'enrichir, leur valeur est leur héritage. Ils sont tout-à-fait singuliers dans leur pieté; car ils prient Dieu avec autant de dévotion, lorsqu'ils vont ravir le bien d'autrui,

Caractere des Avanturiers en général.

d'autrui, que s'ils le prioient de conserver le leur. Ce qu'il y a de plus précieux dans le monde ne leur coûte qu'à prendre, & quand ils l'ont pris, ils pensent qu'il leur appartient légitimement, & l'employent aussi mal qu'ils l'ont acquis; puisqu'ils prennent avec violence, & répandent avec profusion.

Le succès de leurs entreprises semble justifier leur témérité; mais rien ne peut excuser leur barbarie, & il seroit à souhaiter qu'ils fussent aussi exacts à garder les Loix qui maintiennent le bon ordre parmi les autres hommes, qu'ils sont fidéles à observer celles qu'ils établissent entr'eux. Cependant ils ne peuvent souffrir la misere, & ne mettent point assez à profit leur bonheur. Ils s'abandonnent aussi volontiers au travail qu'aux plaisirs; également endurcis à l'un & sensibles à l'autre, ils passent en un moment dans les conditions les plus opposées: on les voit, tantôt riches, tantôt pauvres, tantôt maîtres, tantôt esclaves, sans se laisser abattre par leurs malheurs, ni sçavoir profiter de leur prospérité.

Voilà en général ce que l'on peut dire des Avanturiers. Voyons maintenant de quelle maniere ils se gouvernent

nent en particulier, & les expédiens dont ils se sont servis, & se servent encore tous les jours pour avoir des Bâtimens.

CHAPITRE II.

Particularitez des Avanturiers ou Flibustiers dans leurs courses : Côtes qu'ils fréquentent : Chasse-Partie qu'ils font entr'eux : Leur maniere de vivre.

COMBIEN voit-on de personnes capables des plus hautes entreprises, languir dans l'oisiveté faute d'avoir les choses nécessaires pour les exécuter. Il n'en est pas de même des Flibustiers, leur génie suplée au défaut de leurs facultez, ils ne manquent jamais d'inventions pour trouver des munitions de guerre & de bouche. Voici comment ils s'y prennent pour avoir des Bâtimens.

Ils s'associent quinze ou vingt ensemble, tous bien armez d'un fusil de quatre pieds de canon, tirant une balle de seize à la livre, & ordinairement d'un pistolet ou deux à la ceinture,

tirant une balle de vingt à vingt-quatre à la livre; avec cela ils ont un bon ſabre ou coutelas. La ſociété étant formée, ils choiſiſſent un d'entr'eux pour Chef, & s'embarquent ſur un canot, qui eſt une petite naſſelle d'une ſeule piece, faite du tronc d'un arbre, qu'ils achetent enſemble, à moins que celui qui eſt le Chef ne l'achete lui ſeul, à condition que le premier Bâtiment qu'ils prendront, ſera à lui en propre. Ils amaſſent quelques vivres pour ſubſiſter depuis l'endroit d'où il partent, juſqu'au lieu où ils ſçavent qu'ils en trouveront, & ne portent pour toutes hardes qu'une chemiſe ou deux, & un caleçon. Dans cet équipage ils vont ſe préſenter devant quelque riviere ou port Eſpagnol, d'où ils prévoyent qu'il doit ſortir des barques, & dès qu'ils en découvrent quelques-unes, ils ſautent à bord, & s'en rendent les maîtres. Ils n'en prennent point ſans y trouver des vivres & des marchandiſes que les Eſpagnols négocient entr'eux, & moyennant cela ils s'accommodent, & trouvent de quoi ſe vétir.

Moyen des Avanturiers pour avoir des Vaiſſeaux & des vivres

Si la barque n'eſt pas en bon état, ils vont la carener dans quelque petite Iſle, qu'ils nomment *Caye*, & ils ſe

ſervent

servent des Espagnols qu'ils y trouvent pour faire cet ouvrage; car ils ne travaillent que le moins qu'ils peuvent. Pendant que les Espagnols racommodent la barque, les Flibustiers se réjoüissent de ce qu'ils y ont trouvé, & en partagent les marchandises également. Lorsqu'elle est en état, ils laissent aller leurs prisonniers, & retiennent les Esclaves s'il y en a. S'il n'y en a point, ils gardent un Espagnol pour faire la cuisine; après quoi ils assemblent leurs camarades, afin de fournir leur Equipage & d'aller en course. Quand ils se trouvent trente ou quarante, selon le nombre qu'ils ont concerté & la grandeur de leur barque, il pensent à l'avitailler, & ils le font sans débourser d'argent. Pour cela ils vont en certains lieux épier les Espagnols, qui ont des Coraux ou parcs pleins de porcs, ils forcent ceux qu'ils peuvent surprendre, à leur apporter deux ou trois cens porcs gras, plus ou moins, selon qu'ils en ont besoin; & sur leur refus ils les pendent, après leur avoir fait souffrir mille cruautez.

Pendant que les uns salent ces porcs, les autres amassent du bois & de l'eau pour le voyage, & tous étant convenus

d'une commune voix du port où ils iront, ils font un accord, qu'ils nomment entr'eux *Chaſſe-partie* pour régler ce qui doit revenir au Capitaine, au Chirurgien & aux eſtropiez, chacun ſelon la grandeur de ſon mal. L'Equipage choiſit cinq ou ſix des principaux avec le Chef ou Capitaine, pour faire cet accord, qui contient les articles ſuivans.

Chaſſe-partie entre les Flibuſtiers.

1. En cas que le Bâtiment ſoit commun à tout l'Equipage, on ſtipule qu'ils donneront au Capitaine le premier Bâtiment qui ſera pris, & ſon lot comme aux autres; mais ſi le Bâtiment appartient au Capitaine, on ſpécifie qu'il aura le premier qui ſera pris, avec deux lots, & qu'il ſera obligé de bruler le plus méchant des deux, ou celui qu'il monte, ou celui qu'on aura pris; & en cas que le Bâtiment qui appartient à leur Chef ſoit perdu, l'Equipage ſera obligé de demeurer avec lui, auſſi longtemps qu'il faudra, pour en avoir un autre.

2. Le Chirurgien a deux cens écus pour ſon coffre de médicamens, ſoit qu'on faſſe quelque priſe ou non, & outre cela ſi on en fait une, il a un lot comme les autres. Si on ne le ſatisfait

pas.

pas en argent, on lui donne deux Esclaves.

3. Les autres Officiers sont tous également partagez, à moins que quelqu'un ne se soit signalé : En ce cas on lui donne d'un commun consentement une récompense.

4. Celui qui découvre la prise qu'on fait a cent écus.

5. Pour la perte d'un œil, cent écus ou un Esclave.

6. Pour la perte des deux, six cens écus ou six Esclaves.

7. Pour la perte de la main droite ou du bras droit, deux cens écus ou deux Esclaves.

8. Pour la perte des deux, six cens écus ou six Esclaves.

9. Pour la perte d'un doigt ou d'un orteil, cent écus ou un Esclave.

10. Pour la perte d'un pied ou d'une jambe, deux cens écus ou deux Esclaves.

11. Pour la perte des deux, six cens écus ou six Esclaves.

12. Lorsqu'un Flibustier a une playe dans le corps, qui l'oblige de porter une canulle, on lui donne deux cens écus ou deux Esclaves.

13. Si quelqu'un n'a pas perdu en-

tierement un membre, & qu'il soit simplement privé de l'action, il ne laisse pas d'être récompensé comme s'il l'avoit perdu tout-à-fait. Ajoûtez à cela, qu'il est au choix des estropiez de prendre de l'argent ou des Esclaves, pourvu qu'il y en ait.

La Chasse-partie étant ainsi arrêtée, elle est signée des Capitaines & des Principaux qui ont été choisis pour la faire: Ensuite tous ceux de l'Equipage s'associent deux à deux, afin de se solliciter l'un l'autre, en cas qu'ils soient blessez ou qu'ils tombent malades. Pour cet effet ils passent un Ecrit sous seing privé, en forme de testament, par lequel, s'il arrive que l'un des deux meure, il laisse à l'autre le pouvoir de s'emparer de tout ce qu'il a. Quelquefois ces accords durent toûjours entr'eux, & quelquefois aussi ce n'est que pour le temps du voyage.

Leur maniere de tester.

Tout étant ainsi disposé, ils partent; les côtes qu'ils fréquentent ordinairement, sont celles de *Caraco*, de *Carthagene*, de *Nicarague*, &c. lesquelles ont plusieurs Ports où il vient souvent des Navires Espagnols. A *Caraco*, les Ports où ils attendent l'occasion sont *Comana*, *Comanagote*, *Coro* & *Macaraïbo*. A *Carthagene la Rancheria*, *Sainte Marthe*

Côtes qu'ils fréquentent.

Marthe & *Porto bello.* Et à la côte de *Nicarague*, l'entrée du *Lagon* du même nom. A celle de *Campêche*, la ville du même nom. A l'Iſle de *Cuba*, la ville de *S. Jago*, & celle de *Saint Chriſtophe de Havana*, où il entre fort ſouvent des Bâtimens. Pour ce qui eſt des *Honduras*, il n'y a qu'une ſaiſon de l'année où l'on puiſſe attendre la patache; mais comme ce n'eſt pas une choſe bien ſûre, ils n'y vont que rarement. Les plus riches priſes qui ſe faſſent en tous ces endroits, ſont les Bâtimens qui viennent de la nouvelle Eſpagne par Maracaïbo, où l'on trafique le Cacao, dont ſe fait le Chocolat. Si on les prend lorſqu'ils y vont, on leur enleve leur argent; ſi c'eſt à leur retour, on profite de tout leur Cacao. Pour cela on les épie à la ſortie du *Cap de ſaint Antoine* & de celui de *Catoche*, ou au *Cap de Corientes*, qu'ils ſont toûjours obligez de venir reconnoître.

A l'égard des priſes qu'on fait à la côte de *Caraco*, ce ſont des Bâtimens qui viennent d'Eſpagne, chargez de toutes ſortes de dentelles & d'autres manufactures.

Ceux qu'on prend au ſortir de la *Havane* ſont des Bâtimens chargez d'ar-

gent & de marchandises pour l'Espagne, comme cuirs, bois de Campêche, Cacao & Tabac. Ceux qui partent de Carthagene sont ordinairement des Vaisseaux qui vont négocier en plusieurs petites places, où ceux de la Flote d'Espagne ne touchent point.

Pendant que les Avanturiers sont en mer, ils vivent dans une grande amitié les uns avec les autres, & ils s'appellent tous, *Freres de la Côte*; ils nomment leur fusil leur *arme*. Quand deux d'entr'eux rencontrent une belle femme, pour éviter la contestation qu'elle feroit naître, ils jettent à croix pile à qui l'épousera. Celui que le sort favorise l'épouse, ensuite ils couchent alternativement avec elle. Cela s'appelle *Matelotage*.

Maniere dont ils vivent entr'eux.

Tant qu'ils ont dequoi, ils se traitent humainement, chacun fait son devoir sans murmurer, & sans dire j'en fais plus que celui-là. Le matin sur les dix heures, le Cuisinier met la chaudiere sur le feu pour cuire de la viande salée, dans l'eau douce, ou au défaut de celle-ci, dans l'eau de mer. En même temps il fait boüillir du gros mil battu, jusqu'à ce qu'il devienne épais comme du ris cuit; il prend la graisse de la

chaudiere à la viande pour la mettre dans ce mil, & dès que cela eſt fait, il ſert le tout dans des plats. L'Equipage s'aſſemble au nombre de ſept pour chaque plat. Le Capitaine & le Cuiſinier ſont ici ſujets à la loi générale; c'eſt-à-dire, que s'il arrivoit qu'ils euſſent un plat meilleur que les autres, le premier venu eſt en droit de le prendre & de mettre le ſien à la place, & il en eſt de même d'un Officier. Cependant malgré cela, un Capitaine Avanturier ſera plus conſideré qu'aucun Capitaine de guerre ſur un Navire du Roi.

Car les Avanturiers lui obéïſſent très-exactement, dès le moment qu'ils l'ont élu. Mais s'il arrive qu'il leur déplaiſe, ils conviennent entr'eux de le laiſſer dans une Iſle déſerte, avec ſon arme, ſes piſtolets & ſon ſâbre; & ſept ou huit mois après, s'ils en ont beſoin, ils vont voir s'il eſt encore en vie.

On fait ordinairement deux repas par jour ſur les Vaiſſeaux Avanturiers, quand il y a aſſez de vivres; ſinon on n'en fait qu'un. On y prie Dieu à l'entrée du repas. Les François, comme Catholiques, diſent le Cantique de Zacharie, le *Magnificat* & le *Miſerere*. Les Anglois, comme Prétendus Réformez,

lisent un Chapitre de la Bible ou du Nouveau Testament, & récitent des Pseaumes.

Dans ce moment ils édifient ; mais leur aveuglement est insuportable, comme nous l'allons voir dans la suite de leurs mœurs, quand ils demandent à Dieu le succès d'une entreprise qui l'offense.

CHAPITRE III.

Conduite des Avanturiers pour la prise d'un Vaisseau. Partage du butin. Droits du Gouverneur qui leur a donné la Commission. Isles où ils vont se carener.

LORSQUE les Avanturiers découvrent quelque Vaisseau, il lui donnent aussi-tôt la chasse pour le reconnoître : On dispose le canon, chacun prépare ses armes & sa poudre, dont il est toûjours le maître & le gardien. Pour ce qui est de la poudre à canon, elle s'achette aux dépens de tout l'Equipage ; quelquefois le Capitaine l'avance, & si on l'a prise sur quelque Vaisseau ennemi, l'Equipage est exempt d'en rien

payer. Lors donc qu'ils découvrent quelque Vaiſſeau, s'il eſt Eſpagnol, on fait la priere comme dans la plus juſte guerre du monde, & on demande à Dieu avec ardeur de remporter la victoire, & de trouver de l'argent; après cela chacun ſe couche le ventre ſur le tillac, & il n'y a que celui qui conduit le Navire qui ſoit debout, & qui agiſſe avec deux ou trois autres pour gouverner les voiles. De cette maniere on ſe met à bord du Navire Eſpagnol, ſans ſe mettre en peine s'il tire ou non; deſorte qu'en moins d'une heure on voit un Bâtiment changer de maître.

Lorſque le Bâtiment eſt rendu, on ſonge à ſolliciter les bleſſez des deux partis, & à mettre les ennemis à terre; & ſi le Navire eſt riche & qu'il vaille la peine d'être conſervé, on ſe rend dans le lieu ordinaire de retraite, qui eſt pour les Anglois l'Iſle de la Jamaïque, & pour les François celle de la Tortuë. On met ſur le Vaiſſeau pris un tiers de l'Equipage, & perſonne n'a le privilege de commander à qui que ce ſoit d'y aller. On peut encore moins le faire de ſon propre chef; mais on tire au ſort, & celui ſur lequel il tombe ne peut s'en diſpenſer, quand même il y ſentiroit de

la

la répugnance, si ce n'est à cause de maladie ou d'incommodité; auquel cas son Matelot ou son Associé doit prendre sa place.

Quand on est arrivé au lieu de retraite, on paye les droits de la commission au Gouverneur, ensuite le Chirurgien, les estropiez & le Capitaine, s'il a déboursé quelque chose pour l'Equipage. Après quoi, avant que de rien partager, on oblige tous ceux de l'Equipage d'apporter ce qu'ils auroient pû mettre de côté, jusqu'à la valeur de cinq sols; & pour cela on leur fait mettre la main sur le Nouveau Testament, & jurer qu'ils n'ont rien détourné. Si quelqu'un étoit surpris dans un faux serment, il perdroit son voyage, qui iroit au profit des autres, ou on en feroit un don à quelque Chapelle. De-plus on donne à chacun sa part de l'argent monnoyé; & pour celui qui est fabriqué aussi-bien que les pierreries, on les vend à l'encan au plus offrant, & l'argent qui en provient est encore partagé. On en fait autant à l'égard des hardes & des marchandises, ensuite on divise l'Equipage en plusieurs classes de dix ou de six hommes, selon qu'il est plus ou moins nombreux. Après quoi on

on fait autant de lots qu'il y a de classes, & chaque classe, sans se faire connoître, donne sa marque à une personne qui les jette toutes indistinctement sur les différens lots. Enfin chaque lot est repartagé en autant d'autres lots qu'il y a d'hommes.

Le butin étant ainsi séparé, le Capitaine garde son Navire, s'il veut & personne ne retourne que tout ne soit consumé; ce qui ne dure que très-peu de temps; car le jeu, la bonne chere, & les autres débauches ne manquent point.

J'en rapporterai ici une Histoire remarquable. Un nommé Vent-en-pane François de Nation, & fort adonné au jeu, perdit un jour tout son voyage, qui valoit environ cinq cens écus, sans compter près de cent pistoles qu'il avoit emprunté à ses Camarades. Ceux-ci ne voulant plus lui prêter, le réduisirent à servir les Joüeurs. Ayant gagné à ce métier plus de cinquante écus, il recommença à joüer, & gagna environ douze mil écus. Il paya ses dettes, résolut de ne plus joüer, & s'embarqua sur un Navire Anglois qui alloit à la Barbade, & de là en Angleterre. A la Barbade il se trouva avec un
riche

riche Juif, & n'ayant pu résister à la tentation du jeu, il lui gagna treize cens écus en argent monnoyé, cent mille livres de sucre qui étoient déja embarquées dans un Navire prêt à faire voile pour l'Angleterre. Outre cela il lui gagna un Moulin à sucre, avec soixante Esclaves. Le Juif ayant fait cette perte, le pria de lui permettre d'aller querir quelque argent qu'il avoit chez un ami; ce que Vent-en-pane lui accorda, plus par envie de joüer, que par générosité. Le Juif revint avec quinze cens Jacobus d'or, qui tenterent le malheureux Joüeur, & lui firent reperdre tout ce qu'il avoit gagné; c'est-à-dire, bien près de cent mille écus, outre son habit, que le Juif lui rendit, lui donnant encore de quoi le conduire à l'Isle de la Tortuë; car avec son argent il perdit l'envie d'aller en Angleterre. Cependant il retourna en course, où il gagna encore six ou 7000. écus. Monsieur d'Ogeron l'envoya en France avec une Lettre de Change pour recouvrer cette somme. Il l'employa en Marchandises; mais en repassant aux Isles il fut tué dans le voyage, son Vaisseau ayant été attaqué par deux Fregates Ostendoises.

C'est ainsi que les Avanturiers passent

leur

leur vie ; lorſqu'ils n'ont plus d'argent ils retournent en courſe, quelquefois à peine leur reſte-t'il de quoi acheter de la poudre & du plomb : Il y en a beaucoup qui demeurent redevables aux Cabaretiers. Quand il vient des Navires de France, & parmi ces Navires le Vaiſſeau de quelque Avanturier, ils y trouvent leur profit, à cauſe de la dépenſe exceſſive de l'Avanturier, à qui rien ne coûte, juſqu'à ce qu'il n'ait plus d'argent ni de crédit; car alors il ſe rembarque ſans inquiétude, & il ne penſe qu'à aller carener ſon Bâtiment quelque part.

Iſles où les Flibuſtiers vont carener leurs Bâtimens.

Les lieux que les Flibuſtiers ont pour cela ſont à la bande du Sud de l'Iſle de Cuba, de petites Iſles que l'on nomme *les Cayes de Sud*. Ils mettent le Bâtiment à la côte, ils ſe divertiſſent & ne mangent que de la chair de Tortuë, qui eſt très-bonne, & qui leur fait évacuer toutes les mauvaiſes humeurs qu'ils ont amaſſées pendant leurs débauches. S'ils n'arrêtent pas là, ils vont dans les Honduras, où ils trouvent tout à ſouhait, & entr'autres des femmes Indiennes tant qu'ils en veulent. Ils vont encore dans *Boca del Tauro*, à la côte de *Caſtilla del Oro*,

ou dans l'Isle d'Or, à celle de *Carthagene*, de *St. Domingo*, à cent autres lieux trop longs à nommer, qu'on verra dans la Carte que j'ai fait graver à la tête de ce Volume, & à laquelle les Navigateurs peuvent se fier en toute sûreté.

Après s'être bien divertis, & rétabli à loisir leur Bâtiment & leur santé, ils se proposent un voyage, & l'exécutent de la maniere que je l'ai dit. Voilà ce que j'avois à dire touchant les mœurs & la conduite des Avanturiers. Il ne me reste plus qu'à parler de leurs actions en particulier, & je le ferai dans la suite le plus amplement qu'il me sera possible.

CHAPITRE. IV.

Histoire de Pierre-Franc & de Barthelemy, Avanturiers-Flibustiers.

PIERRE FRANC, natif de Dunkerque, ayant monté un petit Brigantin avec vingt-six de ses Camarades, fut croiser devant *le Cap de la Vella*, afin d'attendre quelques Navires Marchands qui devoient passer par-là, venant

nant de *Maracaïbo*, & allant à *Campêche*. Il y fut plus long-temps qu'il ne s'étoit proposé, sans pouvoir rien prendre ; ensorte que le peu de vivres qu'il avoit étoit presque consommé, & son Bâtiment incapable de tenir la mer.

Dans cet état il proposa à son Equipage d'aller à la *Riviere de la Hache*, où il y a une pêcherie de perles, que les Espagnols appellent la *Rancheria*. Ils y viennent tous les ans de Carthagene avec dix ou douze Barques accompagnées d'un Navire de Guerre, nommé *Armadilla*, qui porte 24. pieces de canon, & deux cens hommes. Cette pêcherie de perles se fait ordinairement depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Mars; car pendant ce temps les vents du Nord qui causent de grands courans, ne sont pas si forts. Chaque barque de Pêcheurs a deux ou trois Esclaves qui plongent pour pêcher les huitres où se trouvent les perles. Ces Esclaves ne durent que très-peu, à cause du grand effort qu'ils font en plongeant, demeurant quelquefois plus d'un quart-d'heure au fond de l'eau : ce qui fait que la plus grande partie sont rompus, quoiqu'ils portent des bandages pour prévenir le mal. Entre

Dessein de Pierre Franc, Avantu-rier.

toutes

Barque perliere.

toutes les Barques, il y en a une qu'on nomme *la Capitana*. Celle-ci est supérieure à toutes les autres, qui sont obligées d'apporter le soir ce qu'elles ont pêché pendant le jour, afin qu'il ne se fasse point de tromperie. Le Navire de guerre n'a d'autre soin que de veiller à leur conservation contre les invasions des Avanturiers. C'étoient ces Barques que Pierre Franc avoit dessein d'attaquer; il vouloit se rendre maître de la Capitana, l'enlever même à la vuë de toutes les autres.

Le matin il approcha de cette petite Flotte, qui se mit sur ses gardes, jugeant bien que c'étoit un Ecumeur de mer. Mais comme il se tenoit toûjours au large, ils crurent qu'il n'osoit approcher. Néanmoins on ne laissa pas d'envoyer de chaque Barque trois hommes de renfort sur la Capitana, ce que notre Avanturier remarqua: si bien que quand la nuit fut venuë, il l'alla attaquer, & dans une demie-heure il s'en rendit le maître, & ne perdit que quatre hommes.

Pierre Franc se rend maître de la Capitane.

Il se voyoit bien maître de la Barque & de cinquante hommes qui étoient dessus, dont une partie néanmoins étoient déja morts ou blessez; mais

mais son Bâtiment qui ne valoit rien étoit déja coulé à fond, parcequ'il ne l'avoit tenu sur l'eau qu'à force de pompes, & il ne voyoit aucun moyen de pouvoir disputer son bord encore une fois au Navire de guerre qui vint fondre sur lui; car il ne lui restoit que 21 hommes. Il s'avisa donc d'une feinte pour tâcher d'échaper. La nuit étoit assez obscure, & le vent très-fort. Lorsqu'il vit que le Navire Espagnol approchoit, il fit mettre tous ses Espagnols à bas, & leur défendit de rien dire sous peine de la vie, puis il commença à crier en Espagnol au Navire de guerre: *Victoire, victoire, le Ladron qui avoit voulu nous prendre est pris;* car c'est ainsi qu'ils nomment les Avanturiers. Le Navire de guerre entendant cette voix qui parloit fort bon Espagnol, accompagnée d'un hurlement, que notre Avanturier fit faire à ses gens qui crioient *Victoria, Victoria*; crut véritablement que la Barque perliere avoit pris le Corsaire; il se contenta de dire, que dès qu'il feroit jour il envoyeroit querir ces voleurs, & qu'en attendant il falloit veiller sur eux toute la nuit. Pierre Franc répondit qu'il n'y avoit rien à craindre, que ses

Comment il s'échape d'un Vaisseau de guerre, & en est pris à la fin.

ses gens avoient presque tout tué.

Le Navire de guerre fut satisfait de cela. Cependant notre Avanturier mit à la voile le plus adroitement qu'il put. Mais il ne fut pas à demie-lieuë de la Flotte que le vent cessa, & qu'il fut pris du calme, qui le tint-là jusqu'au lendemain. Les Espagnols l'appercevant, mirent aussi-tôt à la voile pour courir après lui. Comme le calme étoit grand, ils ne pouvoient pas faire diligence. Sur le soir le vent devint plus fort; il sentit renaître son espérance, & poussa à toutes voiles pour échaper. Le Navire de guerre le poursuivit long-temps sans gagner beaucoup d'avantage sur lui: mais le vent redoublant, il mit autant de voiles qu'il en pouvoit porter. L'Avanturier laissa toutes celles qu'il avoit, & ne pouvant pas en soûtenir autant que l'autre, son grand mâts cassa par la trop grande charge de son hunier. Malgré cela il ne perdit pas courage: Il avoit enfermé les Espagnols dans le fond de calle, & cloüé les Escoutilles. L'Escoutille est une trape qui ferme les ouvertures des ponts d'un Navire. Il fit mettre ses gens en défense, croyant échaper à la faveur de la nuit; mais

enfin

enfin le grand Navire l'approcha de ſi près, qu'il fut contraint de compoſer. Il ne ſe rendit qu'à condition qu'on lui donneroit quartier, à lui & aux ſiens, & qu'on ne leur feroit porter ni pierre, ni chaux ; car c'eſt ainſi que les Eſpagnols en uſent lorſqu'ils prennent ces ſortes de gens ; ils les tiennent deux ou trois ans dans les Fortereſſes qu'ils bâtiſſent, & les employent au ſervice des Mâçons. Tout ce que Pierre Franc demanda lui fut accordé.

Dès que les Eſpagnols furent maîtres des Avanturiers, ils oublierent ce qu'ils leur avoient promis, & les voulurent tous paſſer au fil de l'épée ; mais il s'en trouva de raiſonnables, qui répréſenterent qu'il étoit indigne d'un Eſpagnol de ne pas tenir ſa parole : enſorte qu'on ſe contenta de les lier, & de les mettre à fond de calle, comme ils avoient mis les Eſpagnols dans la Barque perliere. Lorſqu'ils furent arrivez à Carthagene, on mena les Avanturiers devant le Gouverneur, à qui quelques Eſpagnols trop paſſionnez répréſenterent qu'il falloit pendre ces gens-là, ſi on ne vouloit pas qu'ils ſe rendiſſent les maîtres du nouveau

Monde.

Monde. Ils ajoûterent qu'ils avoient tué un Alferèz qui valoit mieux que toute la France. Le Gouverneur ſe contenta de les faire travailler au Baſtion de *St. Franciſco* de la ville de Carthagene.

Après avoir ſervi deux ans en qualité de Manœuvres, ſans autre payement qu'un peu de nourriture, ils obtinrent enfin du Gouverneur, qu'on les enverroit en Eſpagne, où lorſqu'ils furent arrivez, ils chercherent l'occaſion de repaſſer en France, & de là en Amérique, pour ſe dédommager ſur les Eſpagnols de la perte de leur ſalaire.

Une autre Hiſtoire que je vais rapporter n'eſt pas moins tragique, ni moins digne de remarque que les précédentes. *Barthelemi*, Portugais de nation, arma une petite Barque à l'Iſle de la Jamaïque, & la monta lui-même. Il avoit trente hommes, & quatre petites pieces de canon, tirant chacune trois livres de balle. Etant ſorti du port de la Jamaïque avec un bon vent, & à deſſein d'aller croiſer devant le Cap de *Corientes*, qui eſt une pointe au Sudoueſt de l'Iſle de *Cuba*, que les Navires qui viennent de Caraco ou

de

de Carthagene, & qui veulent aller à Campêche, ou à la Havane, viennent ordinairement reconnoître. Il ne fut pas long-temps sans découvrir un Navire qui avoit assez belle apparence, & qui paroissoit même être trop fort pour lui. Il consulta son Equipage pour sçavoir ce qu'il y avoit à faire. Tous lui dirent qu'ils étoient résolus de faire ce qu'il voudroit, puisqu'il ne falloit point perdre d'occasion, & qu'il étoit impossible d'avoir quelque chose sans beaucoup risquer. Là-dessus ils se préparerent tous, & donnerent la chasse à ce Navire, qui n'en fut pas fort allarmé, car il les attendoit.

Barthelemi découvre un Vaisseau, & lui donne la chasse.

Quand les Navires Espagnols viennent en ce lieu-là, ils sont toûjours sur leurs gardes, comme le sont les Navires de l'Europe qui passent le Cap de St. Vincent, à cause des Turcs qui y croisent ordinairement.

Notre Avanturier ne fut pas plûtôt à la portée du canon de ce Navire Espagnol, qu'il essuya toute sa volée, sans néanmoins en recevoir beaucoup de mal. Il n'y répondit rien; mais il fut tout d'un coup à bord. Les Espagnols qui étoient forts se défendirent, il fallut se battre. Comme les Avantu-

riers sont extrêmement adroits à tirer, ils quitterent les côtez du Vaisseau, se mirent derriere, & commencerent à faire feu : ils ne tirerent pas un coup sans tuer quelqu'un ; si-bien qu'en quatre ou cinq heures ils mirent l'Espagnol hors d'état de résister.

Alors ils tenterent une seconde fois de monter à bord ; ce qui leur réussit. Ils se rendirent maîtres du Navire avec perte de dix hommes seulement, & de quatre blessez ; ensorte qu'ils n'étoient plus que quinze avec le Chirurgien, pour gouverner ce Navire, qu'ils trouverent monté de vingt pieces de canon, & de soixante-dix hommes, dont il ne restoit plus que quarante en vie, la plus grande partie blessez & hors de combat. Ils jetterent les morts dans la mer, & mirent les sains & les blessez dans leur Barque, qu'ils leur donnerent pour retourner chez eux ; après quoi ils se mirent à raccommoder les cordages & les voiles, & à compter le butin qu'ils avoient fait. Ils trouverent soixante-quinze mille écus, & cent vingt mille livres de Cacao, qui pouvoient encore valoir cinquante mille écus.

Barthelemi attaqué

Après avoir mis le Navire en état de

naviger,

naviger, ils firent route pour l'Isle de la Jamaïque; mais un vent contraire, qui ne leur rendit pas le courant plus favorable, les obligea de relâcher au Cap de St. Antoine, qui est la pointe Occidentale de l'Isle de Cuba, ou ils prirent de l'eau, dont il avoit besoin. Le mauvais temps passé, ils remirent à la voile.

par trois Vaisseaux, & mené à Campêche.

Quelques temps après ils apperçurent trois Navires qui leur donnoient la chasse, & le leur extrêmement chargé ne put pas les sauver du danger. C'étoit des Navires Espagnols, armez moitié en guerre, & moitié en marchandise, & il fallut que notre Avanturier se rendît à eux; il fut fait prisonnier lui & tous ses gens.

Comme il parloit Espagnol, il s'adressa au Capitaine du Vaisseau sur lequel on l'avoit mis. Il en fut fort bien traité; on le mena avec tout son Equipage & son butin, en la Ville de St. Francisco de Campêche, qui est une Ville maritime de la Peninsule de *Jucatan*, où chacun félicita le Capitaine Espagnol d'avoir fait une si belle prise. Mais un Marchand qui étoit de ce nombre, ayant reconnu Barthelemi, le demanda pour le met-

tre entre les mains de la Juſtice, l'accuſant d'avoir fait lui ſeul plus de mal aux Eſpagnols que tous les autres Avanturiers enſemble. Et ſur le refus qu'en fit le Capitaine, il alla au Gouverneur, qui le demanda au nom du Roi. Le Capitaine obligé de livrer ſon priſonnier, pria en ſa faveur; mais inutilement: on ſe ſaiſit de ſa perſonne, & ne le croyant pas en ſûreté dans la Ville, parcequ'il étoit ſubtil, on l'envoya ſur un Navire les fers aux pieds & aux mains. Il y demeura quelque temps ſans ſçavoir ce qu'on vouloit faire de lui. Enfin quelques Eſpagnols lui dirent que le Gouverneur avoit réſolu de le faire pendre. Ce qui l'effraya tellement, qu'il imagina tous les moyens poſſibles pour échaper.

Il trouve le ſecret de rompre ſes chaînes, & de ſe ſauver.

Il trouva le ſecret de rompre ſes fers, & prit deux gerres, qu'on nomme potiches, les boucha bien, & les attacha avec deux cordes à ſes côtez; de cette ſorte il ſe laiſſa doucement couler à l'eau, après avoir tué la Sentinelle qui le gardoit; & comme la nuit étoit obſcure il eut le temps de nager juſqu'à terre, où étant arrivé il alla ſe cacher dans le bois. Il eut la prudence de ne pas marcher dès qu'il fut à

terre,

terre, de-peur d'être découvert : au-contraire il monta une riviere qui étoit bordée de haliers fort épais, & ſe cacha dans l'eau trois jours & trois nuits; afin que ſi on venoit à le chaſſer avec des chiens, ſelon la coûtume des Eſpagnols, il n'eût rien à craindre.

Quand il ſe crut hors de danger, il alla un ſoir vers le bord de la Mer, & ſe mit en marche pour arriver au *Golphe de Triſte*, où toute l'année il ſe rencontre des Avanturiers. Cependant il en étoit à trente lieuës, & il ne pouvoit faire ce chemin par terre ſans un grand péril. Outre les bêtes ſauvages dont il pouvoit être attaqué, il falloit paſſer à la nage pluſieurs rivieres pleines de Crocodilles & de Requeins. Pour éviter la rencontre de tous ces monſtres, lorſqu'il ſe préſentoit quelque riviere à traverſer, il jettoit auparavant quantité de pierres par terre ou dans l'eau, & de cette maniere ils les épouvantoit. A moitié chemin il fut obligé de faire cinq ou ſix lieuës ſur des arbres que l'on appelle *Mangles*, ſans mettre pied à terre. Enfin il arriva au Golfe de *Triſte* en douze jours, pendant leſquels il ne mangea que des coquillages crus, qu'il

Son arrivée à Triſte. & la rencontre qu'il y fait.

rencontroit ſur le bord de la mer. Il fut encore aſſez heureux pour y trouver des Avanturiers de ſa connoiſſance, François & Anglois, à qui il conta ce qui lui étoit arrivé, & leur propoſa le moyen d'avoir un Navire pour aller en courſe; car alors ils n'avoient que des Canots.

Il leur dit qu'il falloit aller dix à douze hommes dans un de leurs Canots, & de nuit, le long de la côte, de crainte d'être découverts, quoiqu'il n'y eût pas grand danger; parceque les Canots étoient fréquens à cauſe de la pêche, & qu'on y étoit accoûtumé; que cependant il falloit bien prendre ſon temps pour ne pas manquer le coup, ſurtout alors qu'il n'y avoit pas grand monde. Ce qui fut ponctuellement executé par ceux à qui il fit la propoſition, & qui pour cet effet ſe mirent ſous ſa conduite. Ils étoient treize en tout, en comptant notre Avanturier, pour executer cette entrepriſe.

Ils tenterent de nouveau la fortune.

Sur l'heure de minuit ils aborderent un Vaiſſeau, d'où la Sentinelle demanda, *qui va là?* Barthelemi, qui parloit bon Eſpagnol, répondit qu'ils étoient des leurs, venant de terre avec quelques marchandiſes qu'on leur avoit

avoit données à porter à bord, pour ne point payer de doüane. La Sentinelle, dans l'esperance d'avoir sa part du butin, ne fit point de bruit, & en laissa entrer trois ou quatre qui le tuerent aussi-tôt, & coururent à l'instant aux autres en faire autant, couperent le cable, & s'enfuïrent avec le Navire; avant qu'il fût jour ils étoient hors de la vuë de Campêche. Ils allerent chercher le reste de leurs camarades, qui étoient demeurez à Triste, & aussi-tôt, pour pouvoir armer leur Vaisseau, ils se mirent en devoir de gagner la Jamaïque.

Mais il semble que plus la fortune nous est contraire, plus elle se plaît à l'être; car ces pauvres gens se trouverent à la bande du Sud de l'Isle de Cuba, où ils furent pris d'un mauvais temps qui les jetta sur les Récisifs, qu'on nomme *les Jardins de l'Isle de Pin*, où leur Bâtiment fut perdu sans en pouvoir rien sauver. Ce fut une grande perte pour eux; car il étoit richement chargé de Cacao. Tout ce qu'ils purent faire fut de se sauver avec leurs Canots, & de gagner l'Isle de la Jamaïque, où chacun chercha fortune.

Telle fut l'avanture de Barthelemi dans ce voyage. Il en eut depuis beaucoup d'autres, qui pourroient passer pour autant de Romans, si je les racontois. A la fin je l'ai vû mourir misérable avant que de pouvoir passer en Europe, comme je le dirai dans la suite.

CHAPITRE V.

La vie & les actions du Capitaine Roc. Histoire de David.

ROc, surnommé le Bresilian, est né à Groningue ville très-célébre de la Frize Orientale, & faisant partie des Etats Généraux des Provinces-Unies des Pays-Bas. Ses parens étoient Marchands de profession. Les Hollandois ayant pris le Bresil sur les Portugais, & s'en étant rendus paisibles possesseurs, les parens de Roc vendirent ce qu'ils avoient en leur pays, pour y mener leur famille & s'y établir. Roc ne fut pas plûtôt dans ce pays, qu'il s'appliqua à en étudier les mœurs, & particulierement les langues, tant Indienne que Portugaise, qu'il parle comme

me ſi elles lui étoient naturelles.

Lorſque les Portugais ont repris le Breſil ſur les Hollandois, pluſieurs familles Hollandoiſes, craignant que le Gouvernement ne fût plus rude à ſupporter que celui de leur Nation, réſolurent de tout quitter; & Roc qui étoit déja un homme fait, & dont les parens étoient morts, fut un de ceux qui abandonnerent le pays. Il ſe retira dans les Iſles Antilles, qui appartiennent aux François, & où les Hollandois trafiquoient alors.

Il n'y fut pas long-temps ſans parler la langue Françoiſe comme la ſienne propre; mais ne s'accommodant pas auſſi-bien avec les François qu'il ſe l'étoit imaginé, il réſolut de chercher ailleurs un lieu & une Nation qui lui fuſſent plus convenables.

Il paſſa à la Jamaïque avec les Anglois, dont la langue ne lui fut pas plus difficile à apprendre que les autres. Tenté d'éprouver la vie d'Avanturier il s'embarqua ſur un vaiſſeau de ces gens-là, dont il fut fort bien reçu. Les Anglois vivoient en fort bonne intelligence avec lui, & lui avec eux; enſorte qu'il n'eût pas fait trois voyages comme compagnon de fortune,

Roc ſe fait Avanturier, & prend un vaiſſeau Eſpagnol.

qu'un Equipage s'étant révolté contre son Capitaine, le prit pour Chef, & lui donna un Brigantin qu'il avoit.

Roc eut le bonheur de prendre un Navire Espagnol assez riche, qu'il amena à la Jamaïque, où il fut reçu comme Capitaine.

Portrait de Roc.

Cet homme s'est rendu si terrible, que les Espagnols ne peuvent seulement entendre prononcer son nom sans trembler. Il a l'air mâle, & le corps robuste, la taille médiocre; mais ferme & droite, le visage plus large que long, les sourcils & les yeux assez grands, le regard fier, & toutefois riant. Il est adroit à manier toutes les armes dont se servent les Indiens & les Européens, aussi bon Pilote que brave Soldat; mais terriblement emporté dans la débauche. Il marche toûjours avec un sabre nud sur le bras; & si par malheur quelqu'un lui conteste la moindre chose, il ne fait point de difficulté de le couper par la moitié, ou de lui abattre la tête. Aussi est-il redoutable à toute la Jamaïque, & cependant l'on peut dire qu'on l'aime autant quand il est à jeun, qu'on le craint quand il a bû.

Il a une extrême aversion pour les Espagnols;

Eſpagnols, & il leur eſt ſi cruel, que quand il en prend quelques-uns, & qu'ils ne veulent pas lui dire où eſt leur argent, ni le mener dans leurs parcs où ils nourriſſent des ſangliers, il les fait mourir martyrs. Il a eu même la barbarie d'en embrocher pluſieurs, & de les faire rotir au feu. Beaucoup d'entr'eux croyent qu'il eſt Eſpagnol, parcequ'il parle fort bien leur langue. Ils diſent que c'eſt un ſcélérat qui abhorre & déteſte ſa nation.

Un jour qu'il étoit au rivage de Campêche pour faire quelque priſe, il fut agité d'une tempête qui jetta ſon Bâtiment à la côte, & le mit en pieces. Néanmoins il eut le temps de ſe ſauver lui, ſon monde, leurs armes & leurs munitions. On le voyoit déſolé d'être en pays ennemi, ſans avoir aucun moyen d'en ſortir: cependant comme il n'étoit pas homme à ſe laiſſer abattre aux revers de la fortune, qui ſont aſſez ordinaires aux Avanturiers, il encouragea les ſiens, leur promit de les tirer de là, & leur commanda de mettre leurs armes en état. Enſuite marchant à leur tête, ils prirent la route du Golphe du Triſte, ne faiſant point de difficulté de ſuivre le grand chemin, comme s'ils

Il fait naufrage.

G 6 avoient

avoient été des gens à ne rien craindre ; & qu'ils euſſent réduit tout le pays. Quelques Indiens les ayant apperçus en avertirent les Eſpagnols, qui vinrent après eux au nombre de cent, bien montez & encore mieux armez.

Combat & intrépidité de Roc.

Quand Roc les vit, au-lieu de témoigner la moindre appréhenſion, il dit à ceux qui l'accompagnoient : *Courage, mes freres, nous avons faim ; nous ferons bien-tôt un bon repas, vous n'avez qu'à me ſuivre.* Dans ce moment il alla droit aux Eſpagnols qu'il défit entierement, ſans autre perte que de deux de ſes gens qui furent tuez, & deux bleſſez.

Nos Avanturiers prirent aſſez de chevaux pour achever le chemin qu'ils avoient à faire : Ils trouverent même des vivres, du vin & de l'eau de vie que les Eſpagnols avoient apporté avec eux ; ce qui leur donna des forces pour ſe battre tout de nouveau, contre deux fois autant de monde, s'ils y avoit été contraints.

Après s'être bien rafraîchis, ils monterent à cheval, & continuerent leur route. Au bout de deux jours ils apperçurent d'aſſez loin une barque ſur le proche du bord de la mer ; elle appartenoit

partenoit aux Espagnols qui étoient venus là couper du bois de Campêche, qui sert à la teinture. Le Capitaine Roc fit cacher son monde, & alla lui sixiéme à pied, proche de la barque pour la prendre; il passa la nuit caché dans un hallier, & le lendemain à la pointe du jour, lorsque les Espagnols descendoient à terre pour aller couper du bois, il les surprit & s'empara de la barque où il trouva fort peu de vivres; mais un paquet de sel de deux cens livres pesant, dont il fit saler une partie des meilleurs chevaux qu'on tua en attendant d'autres vivres. Il donna aux Espagnols les chevaux qui lui restoient, leur disant : *Je ne vous fais point de tort; ces chevaux valent mieux que votre barque, & vous ne courez point risque d'être noyez.*

Roc s'empare d'une Barque.

Notre Avanturier étant remonté de Bâtiment, ne songea plus qu'à faire capture. Il avoit encore vingt-six hommes sains, il les mena devant la ville de Campêche, où il laissa son Bâtiment au large, & descendit avec huit hommes dans son canot, pour enlever quelque Bâtiment; mais cette tentative ne lui reussit pas, il fut pris par les Espagnols, & mené avec ses camarades au Gou-

verneur, qui les voulut tous faire pendre.

Roc pris ; l'invention qu'il trouva pour éviter la mort.

Roc qui étoit aussi intrépide que subtil, s'avisa d'une feinte pour intimider le Gouverneur, & empêcher qu'il ne lui joüât quelque mauvais tour. Il avoit fait connoissance avec un Esclave, qu'il pria de lui rendre service, lui promettant de le retirer d'esclavage. Cet Esclave entendant parler de liberté, lui promit tout ce qu'il voulut. *Le Gouverneur ne te connoît point*, lui dit Roc: *Dis-lui que tu as été pris par des Avanturiers avec ton Maître; qu'ils t'ont mis à terre avec ordre de lui remettre cette lettre, & que pour cela ils t'ont donné la liberté; après quoi retourne-t'en sans parler à personne.*

Il avoit écrit cette lettre, comme si elle venoit de quelque fameux Avanturier, qui sachant que Roc étoit pris, menaçoit le Gouverneur que s'il arrivoit mal à quelque personne que ce fût de leurs camarades qui étoient entre ses mains, il pouvoit s'assûrer qu'autant d'Espagnols qu'il prendroit, il ne leur donneroit point de quartier. A la verité cette menace intimida le Gouverneur, qui fit réfléxion sur ce que la ville de Campêche avoit déja été prise

par

par une troupe de ces gens-là, & manqué une seconde fois de l'être. Il ne parla donc plus de pendre Roc; au-contraire il le fit mieux traiter, & par la premiere occasion il l'envoya en Espagne, sans se douter que son prisonnier sçût la raison qui l'obligeoit à lui faire tant de grace.

On le mene en Espagne.

Roc & ceux qu'on avoit pris avec lui furent embarquez sur la Flotte des Galions du Roi d'Espagne, & il se fit tellement aimer des Espagnols, que ses compagnons furent aussi très-bien traitez à sa considération. Les Capitaines lui proposerent de servir le Roi d'Espagne, avec promesse de lui procurer tel emploi qu'il souhaiteroit; mais il ne voulut rien accepter. Il m'a dit qu'il gagna pendant ce voyage près de cinq cens écus, à harponner du poisson, ou à le tirer dans l'eau avec des fléches; & comme les Espagnols qui négocient aux Isles ont beaucoup d'argent, & qu'ils sont délicats, ils ne font pas difficulté de donner vingt écus pour un poisson frais dans l'occasion.

Son retour à la Jamaïque.

Dès que Roc fût en Espagne, il chercha l'occasion de passer Angleterre, d'où il retourna à la Jamaïque, en meilleur équipage qu'il n'en étoit parti. Mais il

il n'avoit point de Bâtiment ; ce qui fut cause qu'il se joignit avec deux François, dont le principal se nommoit *Tributor* , vieux Avanturier , & fort expérimenté dans les courses. Ces deux Avanturiers s'associerent ensemble pour aller faire une descente sur la Peninsule de *Jucatan*, & pour prendre la Ville de *Merida*. Roc y ayant déja été, servoit de guide, avec quelques prisonniers Espagnols qui les y conduisoient aussi. Cependant ils ne purent si bien prendre leurs précautions, qu'avant que se mettre en chemin ils ne fussent découverts par des Indiens qui en avertirent les Espagnols, & leur donnerent le temps de faire venir du monde pour défendre la place. Desorte que quand nos Avanturiers y arriverent, on les reçut d'une autre maniere qu'ils ne se l'étoient imaginé. Ils furent presque tous taillez en pieces par les Espagnols, qui en firent beaucoup de prisonniers.

Nouvelle course de Roc.

Roc évita de l'être, quoiqu'il ne fût pas celui qui s'exposât le moins ; car il se feroit regardé comme le plus lâche des hommes, si un autre avoit tiré ou donné un coup avant lui, ou s'il n'eût pas été le dernier dans un combat, lors même qu'il se voyoit le plus foible,

étant

étant toûjours plûtôt prêt à se faire tuer qu'à céder. J'en parle avec certitude, pour m'être trouvé avec lui dans l'occasion. Malgré tout cela, il se tira de ce mauvais pas, & son camarade Tributor y demeura.

Les Espagnols voyant qu'ils recevoient tous les jours de nouvelles insultes des Avanturiers, n'oserent presque plus naviger, & au-lieu qu'auparavant ils avoient coûtume de mettre quatre Navires en mer, ils n'en mettoient plus qu'un. D'un autre côté, les Avanturiers accoûtumez à vivre de butin, voyant qu'ils ne prenoient plus tant de Navires, commencerent à s'associer plusieurs ensemble, à faire des descentes, & enfin à prendre des petites Villes & Bourgades.

Avanturiers s'associent pour piller des Villes.

Le premier qui fit ces sortes d'entreprises, fut *Loüis Scot*, Anglois de nation, lequel avec ses associez prit la Ville de Saint Francisco de Campêche, la pilla, la mit à rançon, & après l'avoir abandonnée, s'en retourna à la Jamaïque. Après lui Manweld y fit plusieurs descentes qui lui reüssirent. Un jour il équipa une Flotte avec laquelle il tenta de passer par le Royaume de la nouvelle Grenade à la mer du Sud, &

de piller en passant la Ville de Carthagene : Mais il n'en put venir à bout à cause de la dissension qui se mit entre ses gens, Anglois & François. Ils étoient toûjours en contestation pour les vivres.

Je ne parle point ici de ces fameux Avanturiers qui ont été en Amerique, & qui y ont fait des progrez si surprenans, comme ce celebre Hollandois qui prit une riche Flotte sur les Espagnols. On peut lire tout cela dans les Histoires qu'ont écrit divers Auteurs de l'Amerique. Je ne veux rien dire que ce que j'ai vu moi-même, & ce qui s'y est passé depuis 20. ans. J'ajouterai seulement quelques réfléxions sur l'état où se trouvent présentement ces contrées. Mais continuons l'Histoire de nos Flibustiers.

Jean David, Hollandois, s'étant refugié à la Jamaïque a fait des actions assez hardies. Les Places ordinaires où il alloit croiser, étoient la côte de *Caraco*, de *Carthagene*, & *Bocadel Tauro*, à dessein d'attendre au passage les Navires qui alloient à *Nicaragne*.

Coup hardi de David ; quel en fut le succès.

Un jour ayant manqué son coup, & long-temps battu la mer sans avoir rien pris, il résolut d'entreprendre une chose assez périlleuse avec son Equipage, qui étoit en tout de quatrevingt-

dix

dix hommes. C'étoit d'aller dans le *Lagon de Nicarague*, & de piller la Ville de *Grenada* qui est située sur ses bords. Il avoit un Indien du pays qui promettoit de l'y mener, sans courir risque d'être découvert. Son Equipage fut toûjours prêt à le suivre, & à executer tout ce qu'il vouloit entreprendre.

Les choses en cet état, il entra dans la riviere, & monta jusqu'à l'entrée du Lagon, qui peut être à trente lieuës du bord de la mer. Là il cacha son Navire à l'abri des grands arbres qui sont sur le bord de l'eau, il distribua quatre-vingt de ses gens dans trois Canots, se mit à leur tête, & laissa dix hommes pour garder le Vaisseau. Son dessein étoit de donner un assaut à la Ville vers le milieu de la nuit, & il y réussit; car en approchant, une sentinelle demanda qui c'étoit? Il répondit qu'ils étoient amis, & qu'ils venoient à la pêche. Deux des siens ayant sauté à terre, tuerent la sentinelle; & comme le guide qu'ils avoient sçavoit le pays, il les mena par un petit chemin couvert, droit à la Ville, pendant qu'un autre Indien mena les Canots à un lieu où ils devoient se rassembler, & porter leur butin.

Lorſqu'ils furent arrivez dans la Ville ils ſe ſéparerent, l'Indien alla fraper à la porte de quelques Bourgeois; ils ouvrirent, on les ſaiſit à la gorge, & on leur fit donner tout ce qu'ils avoient pour conſerver leur vie. On alla enſuite éveiller les Sacriſtains des principales Egliſes, dont on prit les clefs, dont on pilla tout ce qu'on crut pouvoir emporter d'argenterie.

Ce pillage ſourd duroit déja depuis deux heures, lorſque quelques domeſtiques échapez des mains des Avanturiers, publierent que l'ennemi étoit dans la Ville, ſonnerent les cloches & crierent aux armes. Les Avanturiers ſur cette allarme porterent promptement le butin dans leurs Canots, & ſe retirerent ſans ſonger davantage à piller. Les Eſpagnols les ſuivirent de près; mais ils ne purent leur faire aucun mal, au contraire les Avanturiers emmenerent dans leur Navire quelques priſonniers, qui n'obtinrent leur liberté qu'au moyen de 500 vaches que les Flibuſtiers ſe firent apporter pour ſe ravitailler pendant leur retour. Les Eſpagnols voulurent les attaquer; mais ils furent contraints de ſe retirer.

Le butin ſe trouva monter, tant en argent monnoyé que rompu, & quelques piereries, à quarante mille écus, outre quelques meubles qu'ils avoient jetté dans leurs Canots; car ils prirent tout ce qui ſe trouva ſous leurs mains Ce voyage ne dura que huit jours, & le butin ne dura guéres davantage à être conſumé à la Jamaïque.

C'étoit à la verité une action bien hardie que d'aller avec ſi peu de monde à quarante lieuës de chez ſoi attaquer une Ville où il y avoit pour le moins huit cent hommes tous armez & capables de ſe défendre.

Peu de temps après ce même Avanturier s'aſſocia encore avec deux ou trois autres, qui avoient leur équipage, pour croiſer devant la Ville de *Saint Chriſtophe de la Havana*, ſur *l'Iſle de Cuba*, afin d'y attendre la Flotte de la nouvelle Eſpagne, & prendre quelque bon Navire; mais elle ſe déroba à leur pourſuite. Se voyant trompez dans leur attente ils prirent la petite Ville de *Saint Auguſtin de la Florida*, gardée par un Château qui ne put réſiſter à leurs forces. Ils n'y firent pas grand butin, car les Habitans de ce lieu ſont fort pauvres.

CHAPITRE VI.

Histoire de l'Olonois, sixiéme Avanturier.

L'Olonois, François de Nation, est de Poitou, d'un lieu nommé les Sables d'Olone, dont il a retenu le nom, sous lequel on le connoît dans toute l'Amerique. Il quitta la France dès sa jeunesse, & s'embarqua à la Rochelle, où il s'engagea à un Habitant des Isles de l'Amerique qui l'y emmena, & le fit servir trois ans en qualité d'Engagé.

Pendant ce temps-là il entendoit souvent parler des Boucaniers de la côte de Saint Domingue, & il fut tellement épris de ce genre de vie, que dès qu'il fut maître de lui il ne perdit pas la premiere occasion qu'il put trouver de les joindre, & se mit au service d'un Boucanier. Ensuite il le devint lui-même, & fut un des plus fameux.

Ayant mené cette vie quelque temps, il s'en ennuya, & voulut faire quelque course avec les Avanturiers François qui se retiroient à la Tortuë. Il semble qu'il étoit

étoit destiné pour ce métier; car dès son premier voyage il s'y montra si adroit, qu'il surpassoit tous les autres.

Il fit fort peu de voyages en qualité de Compagnon, ses Camarades le choisirent bien-tôt pour maître, & lui donnerent un Bâtiment, avec lequel il fit quelques prises. Cependant il perdit tout. Monsieur de la Place, Gouverneur de la Tortuë, lui donna un autre Bâtiment avec lequel il ne fut pas plus heureux; car après avoir fait quelque prise de peu de valeur, il le perdit encore, & outre cela il eut le malheur d'être pris par les Espagnols, qui tuerent presque tout son monde, & le blesserent lui-même. Ceux que les Espagnols épargnerent furent menez prisonniers à Campêche.

L'Olonois pour sauver sa vie, se barboüilla de sang & se mit parmi les morts, lorsque les Espagnols furent partis il se leva, & alla se laver à une riviere, prit l'habit d'un Espagnol qui étoit mort, (car ils s'étoient battus) & s'approcha de la Ville, où il trouva moyen de débaucher quelques Esclaves; il leur promit de les mettre en liberté s'ils vouloient lui obéïr, & ils l'accepterent.

Ils prirent donc le Canot de leur Maître, qu'ils amenerent en un lieu où l'Olonois les attendoit pour se sauver, & en peu de jours ils arriverent à la Tortuë. Cependant les Espagnols croyoient l'avoir tué. Ils en firent un feu de joye, tant ils étoient charmez de s'être défait d'un homme qui ne leur donnoit point de relâche.

L'Olonois étant arrivé à la Tortuë, tint la promesse qu'il avoit faite aux Esclaves de les mettre en liberté, & ne songea plus qu'à se venger de la cruauté que les Espagnols lui avoient faite, en massacrant des gens qui se sauvoient d'un naufrage. Le désir de faire fortune l'excitoit encore à la vengéance.

Résolution de l'Olonois.

Il résolut donc d'aller avec son Canot à la côte du Nord de l'Isle de Cuba, devant le Port de *la Beca de Caravelas*, où il vient des Barques pour charger des cuirs, du sucre, de la viande & du tabac, & les porter à *la Havane*, Ville capitale de cette Isle, afin d'avitailler les Flottes qu'on y entretient pour l'Espagne.

Quelques Avanturiers ayant été avertis de son dessein, s'assemblerent & le vinrent joindre au nombre de vingt-un hommes, sans compter le Chirurgien.

Il les fit embarquer avec autant de munitions qu'il en put amaſſer, & ils ſe rendirent tous en peu de jours à l'Iſle de Cuba, où ils furent découverts par quelques Canots de Pêcheurs; mais ils en prirent un qui leur ſervit à s'élargir. Enſorte que s'étant mis onze dans chacun, ils ſe retirerent dans de petites Iſles qui ſont le long de cette côte, qu'on nomme *Cayes du Nord.*

Les deux Canots s'écarterent à quelque diſtance l'un de l'autre : chaque Canot étoit aſſez fort pour ſe rendre maître d'une de ces Barques, qui ne portent ordinairement que quinze ou ſeize hommes ſans armes. Cependant ils furent là quelques mois ſans pouvoir rien prendre, quoique ce fût dans le fort de la ſaiſon où ces Barques navigent.

A la fin, ils prirent un Canot de Pêcheurs, qui leur dit qu'on n'avoit eu le vent de leur marche; que c'étoit la raiſon pourquoi aucune Barque n'oſoit ni ſortir, ni entrer; qu'enfin les Intéreſſez dans le commerce avoient été ſe plaindre au Gouverneur de la *Havane*, & le prier de remedier au mal en détruiſant *los Ladrones.* En effet, ſur ces plaintes le Gouverneur avoit envoyé une

Fregate légére, armée de dix pieces de canon, & de quatrevingt hommes des plus robustes qui fussent à la *Havane*, & qui jurerent en partant de ne faire aucun quartier. L'Olonois apprenant ces nouvelles, dit à ses camarades : *Bon, mes freres, nous serons bien-tôt montez.* Ils se tinrent sur leurs gardes, & peu de jours après ils apperçurent le Bâtiment.

Il vint moüiller dans une riviere d'eau salée, que les Espagnols nomment *Efferra*, & les François *Efferre*. La nuit même nos Avanturiers résolurent de l'attaquer : Ils sortirent le soir de l'endroit où ils étoient cachez, & ramerent fort doucement le long de la terre à l'abri des arbres qui bordoient la riviere. Dès la pointe du jour ils commencerent à charger les Espagnols des deux côtez, à coups de fusil. Eux qui faisoient bonne garde, leur rendirent la pareille quoiqu'ils ne les vissent pas ; car les Flibustiers avoient rangé leurs Canots à terre sous des arbres qui les couvroient, & s'étoient retirez derriere, ensorte que les Canots leur servoient de gabions. Les Espagnols tiroient à cartouche, & faisoient de grandes décharges de mousqueterie, sans pouvoir

tuer ni blesser aucun de leurs ennemis.

Ce combat avoit duré jusqu'à midi, & les Espagnols se sentant beaucoup affoiblis, faisoient déjà mine de se retirer; quand les Avanturiers voyant couler le sang par les étancheres ou les égouts du Vaisseau, mirent au plus vîte leurs Canots à l'eau pour aller à bord, & les Espagnols ne firent aucune résistance.

On les fit descendre à bas, & on tua tous ceux qui étoient blessez. Pendant le carnage un Esclave vint se jetter aux pieds de l'Olonois, & s'écria en sa langue: *Señor Capitan, no me Mateis, yo os dire la verdad.* L'Olonois qui entendoit l'Espagnol, crut qu'à ce mot de *verdad* il y avoit quelque mystere: il l'interrogea; mais cet Esclave tout tremblant ne put jamais lui répondre, qu'il ne lui eût absolument promis quartier, ce qu'il fit. Alors l'Esclave reprenant la parole: *Señor Capitan*, dit-il, *Monsieur le Gouverneur de la Havane ne doutant pas que cette Fregate, armée comme elle l'étoit, ne fût capable de vaincre le plus fort de vos Vaisseaux, m'a mis dessus pour servir de bourreau, & pour pendre tous les prisonniers que le Capitaine feroit; afin*

 d'intimider

d'intimider de telle ſorte votre Nation, qu'elle n'osât déſormais approcher de cette côte.

L'Olonois à ces mots de boureau & de pendre, devint tout furieux, & ce fut un bonheur pour l'Eſclave, qu'il ſe fût donné le temps de lui dire : *Je te donne quartier, car je te l'ai promis, & même la liberté.* Dans ce moment il fit ouvrir l'Ecoutille, par laquelle il commanda aux Eſpagnols de monter un à un, & à meſure qu'ils montoient, il leur coupoit la tête avec ſon ſâbre. Il fit ce carnage ſeul & juſques au dernier, qu'il garda en vie, & à qui il donna une lettre pour le Gouverneur de la Havane, dans laquelle il lui mandoit, qu'il avoit fait de ſes gens ce qu'il avoit ordonné qu'on fît de lui & des ſiens ; qu'il étoit fort aiſe que cet ordre vînt de ſa part, & qu'il pouvoit s'aſſurer qu'autant d'Eſpagnols qu'il prendroit il leur feroit le même traitement ; que peut-être il l'éprouveroit lui-même ; mais que pour lui il étoit réſolu de ſe tuer plûtôt dans le beſoin, que de tomber entre leurs mains.

Etonnement du Gouverneur.

Le Gouverneur ſurpris à cette nouvelle, le fut encore davantage, quand il entendit dire que vingt-deux hommes

mes avec deux Canots avoient fait ce coup. Cela l'irrita tellement, qu'il donna ordre qu'on allât par tous les Ports des Indes, faire pendre les prisonniers François & Anglois, au-lieu de les embarquer pour l'Espagne. Le peuple ayant apris cette résolution, lui fit répréſenter que pour un Anglois ou un François que les Espagnols prenoient, ces Nations en prenoient cent des leurs, & qu'ils étoient obligez de naviger afin de gagner leur vie, qui leur étoit plus chere que leur bien, à quoi les Flibustiers en vouloient seulement, puisqu'ils leur donnoient quartier dans toutes les occasions; que pour cette raison ils le supplioient de ne pas exécuter son dessein. On a sçu ceci par des Espagnols que les Avanturiers ont pris.

L'Olonois se voyant remonté, ne songea plus qu'à faire un bon Equipage, & pour cet effet il se rendit avec sa prise à la Tortuë, où il trouva Michel le Basque, un de ses Camarades, qui avoit aussi fait une prise considérable sur les Espagnols. Deux François, qui se trouvoient avec ceux-ci, ayant long-tems demeuré avec eux, & pris même des femmes de leur nation dans les Indes, sçavoient les routes de ces cô-

tes. Comme ils avoient perdu tout leur bien en tombant entre leurs mains, ils donnerent des avis aux Avanturiers, pour faire une descente en terre ferme, & surprendre quelques Villes Espagnoles. L'Olonois à qui ils s'adresserent, résolut l'entreprise avec le Basque son ami. Leur convention fut que l'Olonois seroit Général de l'armée de mer, & que le Basque le seroit de celle de terre.

CHAPITRE VII.

Descente de l'Olonois en terre ferme. Prise de la Ville de Marecaye & de Gibraltar.

L'OLONOIS & le Basque étant convenus de leur entreprise, firent sçavoir à tous les Avanturiers, qu'ils avoient un dessein considérable, & que ceux qui voudroient être de la partie eussent à se rendre incessament à l'Isle de *la Tortuë*, ou à *Baya-ha*, à la bande du Nord de l'Isle de St. Domingue.

L'Olonois avoit choisi ce lieu pour donner carene à ses Bâtimens, & les fournir de vivres, à cause de la commodité

modité de la chasse aux sangliers & aux taureaux. En peu de jours il se vit fort de quatre cens hommes, avec lesquels il s'en alla à *Baya-ha*, où étoit le rendez-vous, attendre encore quelques Avanturiers, & ceux qui pourroient venir de la Tortuë joindre sa Flotte.

Enfin cette Flotte composée de cinq à six petits Bâtimens, dont le plus grand étoit celui d'Olonois Amiral, qui portoit dix pieces de canon, mit à la voile, & fit route pour doubler la pointe de *l'Espada*, autrement dite *el Cabo del Engano*, qui est la pointe Orientale de l'Isle de St. Domingue. La fortune donna dès ce moment à l'Olonois des marques de ses faveurs: Il sembloit même qu'elle prît plaisir à l'assûrer d'un heureux succès, en le rendant maître de deux Bâtimens qu'il rencontra, dont l'un étoit richement chargé, & tous les deux plus grands qu'aucun des siens. Le plus grand qui étoit chargé de Cacao, fut envoyé à la Tortuë pour y être déchargé, & revenir au plûtôt à l'Isle de *Saone*, où l'Olonois l'attendoit, & où il avoit pris l'autre Bâtiment chargé de munitions de guerre pour la Ville de St. Domingue.

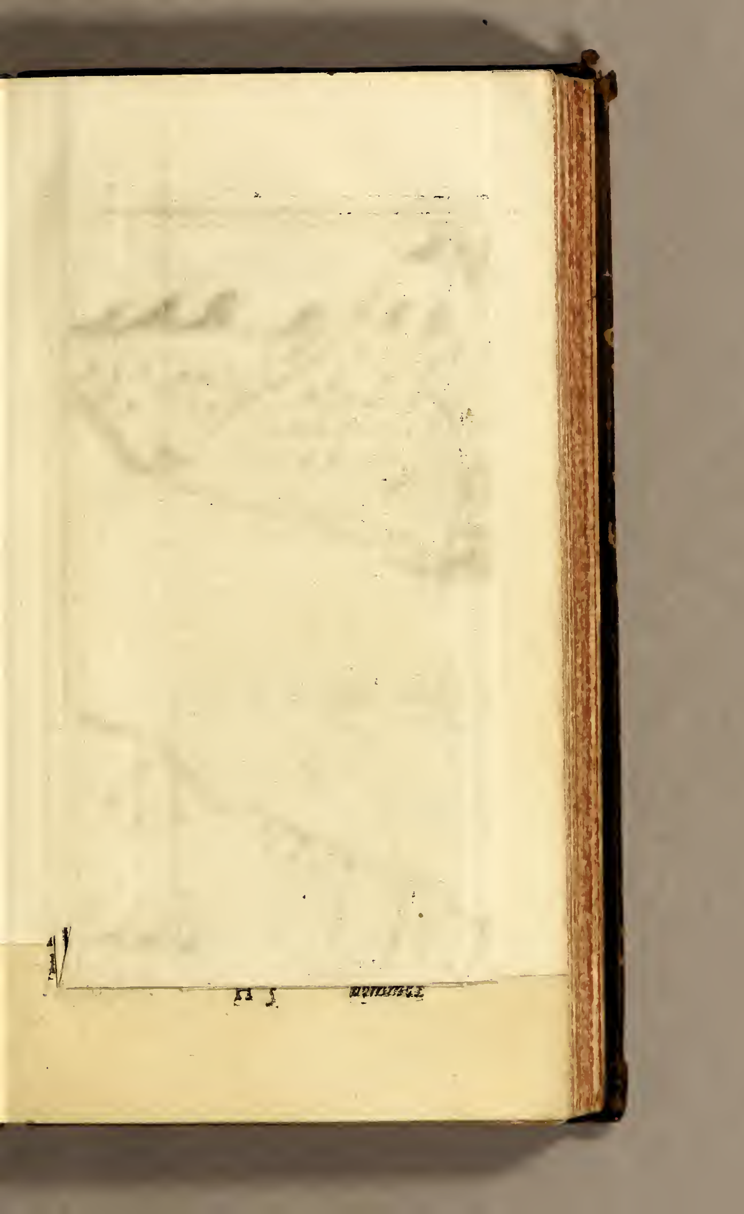
Il prend deux Bâtimens Espagnols.

Il envoye un Navire plein de Cacao à la Tortuë, qui revient chargé d'Avanturiers.

Monsieur d'Ogeron qui gouvernoit pourlors à la Tortuë, fut ravi de voir cette riche prise, qui valoit plus de cent quatrevingt mille livres: il offroit ses magazins aux Avanturiers pour mettre la marchandise, & le Navire, qu'on nomma depuis la *Cacaoyere*, fut bien-tôt prêt à retourner vers l'Olonois. Un bon nombre de braves gens nouvellement arrivez de France, voulurent être de la partie, & s'embarquerent sur ce Vaisseau, s'imaginant qu'un seul voyage comme celui-là les rendroit riches à jamais. Mr. d'Ogeron même y envoya deux de ses neveux qui avoient fait leurs exercices en France, & qui promettoient beaucoup. Ce Bâtiment si bien rempli de monde, fut bien-tôt auprès de l'Olonois, qui étoit au comble de sa joye de voir tant de belle Jeunesse remplacer le nombre de quelques blessez qu'il avoit renvoyez à la Tortuë; car les Bâtimens Espagnols ne s'étoient pas rendus sans bien disputer leur vie.

L'Olonois fait revûë de sa Flotte.

L'Olonois avant que de partir fit revuë de sa Flotte, & résolut de déclarer son dessein: il monta la Fregate qu'il avoit prise, portant seize pieces de canon & six vingts hommes, & donna la sienne à *Moïse Vauclin*, son



Tom. 1. pag. 177.



6.

Vice-Amiral, montée de dix pieces de canon & de quatrevingt-dix hommes. A. Dupuis son Matelot, monta l'autre qui fut nommée la *Poudriere*, à cause de sa charge, qui n'étoit que de poudre, de munitions de guerre, & de quelque argent pour payer la Garnison. Ce Batiment portoit aussi dix pieces de canon & quatrevingt-dix hommes. Pierre le Picard avoit un Brigantin avec 40. hommes; Moïse en montoit aussi un autre qui en avoit autant, & deux petites barques qui portoient chacun trente hommes. Toute cette Flotte consistoit en sept Vaisseaux & quatre cens quarante hommes, armez chacun d'un bon fusil, de deux pistolets & d'un sâbre. Ajoûtez à cela que le cœur ni l'adresse ne leur manquoit pas.

La revuë de la Flotte étant faite, & les Vaisseaux en état de naviger, l'Olonois découvrit son dessein, qui étoit d'aller à la Ville de *Maracaïbo*, dans la Province de *Venezuëla*, sise sur le bord du lac du même nom, & de piller tous les Bourgs qui sont sur le bord de ce lac : Et montrant les deux guides François qu'il avoit, dont l'un étoit Pilote de *la Barre* qui est à l'entrée du lac de *Maraçaïbo*, il leur dit: *Ces deux*

hommes répondront du ſuccès de notre entrepriſe. Il n'y eut perſonne qui n'approuvât la propoſition, & ne conſentît à le ſuivre ; ils préterent même tous ſerment d'obéïr à ſes ordres, ou d'être privez, après le voyage, de leur part du butin. Ce qui fut ſpécifié dans la *Chaſſe-partie* que l'on fit, où l'on marqua ce que les Capitaines, les bleſſez & les guides, devoient avoir, outre leur part ordinaire. Mais afin que le Lecteur puiſſe mieux ſuivre nos Avanturiers dans cette entrepriſe, je donnerai la deſcription de *la Baye de Maracaïbo*, & de toutes les places où elle a été exécutée.

Cette Baye commence au *Cap de St. Romain*, qui eſt entre le neuviéme & le dixiéme degré de Latitude Septentrionale, & finit au Cap de *Coquibacao*, qui eſt au neuviéme degré de la même Latitude. On la nomme *Baya de Venezuela*, ou *Petite Venize*, qui eſt le nom de la Province, ainſi appellée parcequ'elle eſt fort baſſe, & qu'elle ne ſe garantit de l'inondation que par des Dunes & par d'autres inventions de l'Art.

Cette Baye eſt encore connuë ſous le nom de *la Baye de Maracaïbo.* Les

Avanturiers corrompent le nom propre *Macaraïbo*, en celui de *Marecaye*. A dix ou douze lieuës au large vis-à-vis de cette baye, sont les Isles d'*Oruba* & *las Monges*. L'Isle *d'Oruba* est peuplée d'Indiens, qui parlent Espagnol, & qui dépendoient autrefois de cette nation. Mais depuis que les Etats Généraux des Provinces-Unies se sont emparez des Isles *de Caraco*, *Boudere* & *Oruba*, ils se sont rendus maîtres de ces Indiens, & ont établi des Gouverneurs dans chacune de leurs Isles, leur laissant néanmoins la liberté de faire venir des Ecclésiastiques *de Caro*, Ville voisine, pour leur administrer les Sacremens deux ou trois fois l'année.

Ces Isles ne rapportent que quelques méchans pâturages, qui servent à nourrir des chévres & des chevaux, que ces Indiens ont en grand nombre, & dont ils vendent les peaux pour vivre. Les Hollandois les gardent parcequ'elles leur sont utiles pour le commerce des Esclaves, qu'ils font avec les Espagnols. Ils y entretiennent Garnison, pour empêcher que d'autres ne s'en emparent. La baye de *Venezuela* peut donc avoir depuis son embouchure jusqu'à son fonds, douze à qua-

torze lieuës. Dans ce fonds on rencontre deux petites Iſles, chacune d'une lieuë de tour, entre leſquelles paſſe le grand Lac *de Macaraïbo*, pour ſe décharger dans la mer. Son courant forme entre ces Iſles un canal de la profondeur de vingt-quatre à vingt-cinq palmes; & s'affoibliſſant peu-à-peu, il entre dans la mer, où il forme un banc de ſable, que les Eſpagnols nomment *la Barre.* Il y a toûjours des Pilotes pour faire entrer les Vaiſſeaux pardeſſus cette Barre.

Sur une de ces petites Iſles on voit une vigie élevée, dont elle retient le nom, & ſur l'autre nommée *l'Iſle des Ramiers*, il y a un Fort ſitué ſur le bord du canal par où les Navires entrent, ſans oſer en approcher que de la portée d'un piſtolet. L'entrée du lac eſt comme une gorge qui s'élargit beaucoup; car il a plus de trente lieuës de largeur, & plus de 60. de longueur. Il eſt compoſé de plus de ſoixante & dix rivieres, dont quelques-unes peuvent porter Vaiſſeau. Tout le côté du Levant de ce lac, eſt terre baſſe, & preſque toûjours noyée, fort fertile néanmoins; mais mal-ſaine, à cauſe de l'humidité.

De

De ce même côté, fort près de son embouchure, il y a un lieu nommé *Pointe de la Brite*, où l'on voit quantité de Ramiers, & plusieurs habitations. Environ à vingt lieuës de là est un lieu nommé *Barbacoa*, où l'on trouve des Indiens qui pêchent, qui ont leurs maisons sur des arbres, à cause que le pays est presque toûjours inondé. Les moucherons nommez *Mosquitos* les incommodent extrêmement.

A quelques lieuës de là il y a un beau Bourg nommé *Gibraltar*, bâti sur le bord du lac. Proche de ce Bourg, sont quantité de belles habitations où l'on fait le tabac tant estimé en Espagne, qu'on nomme tabac de Maracaïbo. On y fait aussi quantité de cacao, & c'est le meilleur qui croisse aux Indes du Roi d'Espagne. Il s'y fait aussi assez de sucre pour entretenir le pays, où il s'en consume une grande quantité. Ce Bourg a communication avec plusieurs Villes qui sont au-delà d'une chaîne de hautes montagnes toûjours couvertes de neiges, & qu'on nomme *Montes de Gibraltar*. La Ville qui a le plus de commerce avec ce Bourg, est *Merida*, dont le Gouverneur commande aussi au

bourg. On y met un Lieutenant.

Tout le pays des environs est plat & arrosé de très-belles rivieres. Ce terroir produit les plus beaux arbres du monde. J'y ai vu des Cédres, que les Sauvages des Indes nomment *Acajoux*, du tronc desquels on fait des Vaisseaux d'une seule piece, qui pourroient porter en mer vingt-cinq à trente tonneaux. Et ce qui est de plus beau & de plus commode, c'est que ces arbres ne sont pas rares en ce païs-là. Il y a de toutes les especes d'arbres qu'on trouve dans les Indes; comme les Espagnols ont soin de les cultiver, ils fournissent toute l'année diverses sortes de fruits, suivant le besoin qu'ils en ont. Le poisson & la viande n'y manquent non-plus que les autres choses que la terre produit, & qui sont nécessaires à la vie des hommes. Ce qu'il y a de plus incommode dans ce pays, c'est qu'au temps des pluyes l'air y est mal-sain & fiévreux; aussi n'y reste-t'il que les gens de travail propres à cultiver la terre. Tous les Marchands se retirent ou à *Merida*, ou à *Maracaïbo*.

Arbres dont on fait des Vaisseaux d'une piece.

A six lieuës de ce Bourg il y a une fort belle riviere, nommée *la Riviere*

des Epines, qui peut porter des Vaisseaux de cinquante tonneaux, plus de six lieuës avant dans les terres. Le pays qu'elle arrose n'est point différent de celui de *Gibraltar ;* on y fait quantité de tabac ; les lieux plus éloignez sont noyez & remplis de grandes forêts. Je n'y ai jamais été ; mais un vieux Espagnol naturel du pays m'a raconté qu'il y avoit vu de certaines gens qui montoient aux arbres comme des chats, n'ayant aucun poil, mais une peau d'un brun jaunâtre ; & que lorsqu'on leur tiroit un coup de lance, ils sçavoient se ramasser de telle sorte, qu'on ne pouvoit les percer. De-plus, ajoutoit-il, ils sont de forme humaine, & fort âpres à violer les femmes, quand ils peuvent en attraper ; & quand ils tiennent des hommes, soit blancs, soit noirs, ils les portent sur les arbres, & ils les précipitent de haut en bas pour les tuer. Il me rapporta beaucoup d'autres particularitez, qui me parurent si peu de chose que je ne veux pas les raconter. Je me figure que ce sont de gros Singes, & ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que j'en ai vû beaucoup dans ce pays ; mais aucun de

Gens qui grinpent aux arbres.

de cette façon ni de cette grosseur.

En faisant le tour du lac, on trouve au Sudest, une Nation d'Indiens qui ne sont point encore réduits, & que les Espagnols, qui n'y ont aucun accès, nomment *Indios bravos.* En tirant vers l'Occident, on trouve une contrée seche & aride, qui ne produit que de petits arbres, lesquels faute de nourriture ne croissent pas plus de dix à douze pieds de haut. Ce pays rapporte aussi quantité de figuiers d'Inde, qu'on nomme des *Raquettes* ou *Torches*, & qui sont très-dangereux à traverser, parcequ'ils ont des épines si subtiles, qu'elles percent au-travers des habits qui ne sont en ce pays que de toile ou de soye. Cependant comme il y a du paturage, les Espagnols ne laissent pas de s'y accommoder; leurs *Hatos* ou Maisons de Campagne sont remplies de cabris, de moutons, de bœufs, & de vaches qu'ils y entretiennent toûjours en très-grand nombre. Ils ne profitent que des cuirs & du suif de ces animaux; car il n'y a pas assez de monde pour en consommer la chair, quoiqu'elle ne s'y perde pas. Certains oiseaux que l'on nomme *Marchands*, la mangent.

Oiseaux appellez Marchands.

Ils

Ils ont la figure d'une de nos poules d'Inde ; mais il ne sont pas si gros.

Un jour je fus le plus trompé du monde, j'en tuai six que j'apportai à nos gens, croyant que c'étoit des poulets d'Inde ; mais on se moqua de moi, & on me fit remarquer qu'ils sentoient la charogne. Ces oiseaux sont si carnaciers, qu'ils mangeroient un bœuf assez puissant en un jour à quatre ou cinq. Ils rendent à mesure qu'ils mangent, ce qui fait connoître que leur estomac est fort chaud. S'ils sçavent bien manger, ils sçavent bien jeûner aussi ; car ils demeureront huit jours perchez sur une arbre sans rien prendre. Ils sont si craintifs, que le moindre oiseau gros comme un moineau les fait fuïr & changer de place. Aussi les Espagnols les ont-ils nommez *Gallinaces*, donnant le nom de *Poule*, (& peut-être de *François* par une misérable allusion au mot Latin *Gallus*) à tout ce qui est craintif. Il y en a dans toutes les Villes de la terre ferme de l'Amérique & ils y font grand bien : ils nettoyent les Campagnes de toute charogne & de toute autre immondice capable de corrompre l'air.

Du même côté, à six lieuës de l'em-

bouchure

Description de la Ville de Macaraïbo.

bouchure du Lac, on trouve la petite Ville de *Maracaïbo*, qui est bâtie à la moderne, sur le bord de l'eau. On y voit quantité de maisons fort régulieres, & ornées de balcons qui regardent sur ce Lac, que l'on prendroit pour une mer, à cause de sa vaste étenduë. Il est couvert de plusieurs Barques qui viennent prendre les Marchandises que l'on fabrique aux environs, & qui les apportent à *Maracaïbo*, afin de les charger sur les Navires qui viennent d'Espagne pour les acheter. Cette Ville peut avoir quatre mille Habitans, & huit cens hommes capables de porter les armes. Il y a un Gouverneur dépendant de *Caraco*. On y voit une grande Eglise Paroissiale, un Hôpital, & quatre Convents tant d'hommes que de femmes, dont le plus beau est celui des Cordeliers. Elle est remplie de bons Marchands & de Bourgeois très-riches, qui ont leurs terres à Gibraltar, & qui ne se retirent là que parceque ce lieu est plus sain que l'autre. Les Espagnols y bâtissent aussi des Navires, qu'ils envoyent négocier par toutes les Indes, & même en Espagne, la commodité du port y étant la meilleure du monde.

Retournons à nos Avanturiers, & voyons ce qu'ils ont fait à la Marécaye.

L'Olonois arrive à l'Isle d'Aruba.

L'Olonois d'accord avec ses gens mit à la voile; peu de jours après il descendit à l'Isle d'*Aruba*, où il prit quelques rafraîchissemens. Il en usa ainsi, à cause qu'il ne vouloit arriver devant la barre du Lac qu'à la pointe du jour; afin que n'étant point obligé d'y rester long-temps, les Espagnols n'eussent pas le loisir de se préparer. Le soir il leva l'ancre de l'Isle d'*Aruba*, fit voile toute la nuit, & approcha à *la sonde* jusques devant *la Barra*, où il fut apperçu de la Vigie, qui fit aussi-tôt un signal au Fort, d'où l'on tira du canon pour avertir ceux de la Ville que les ennemis étoient proche.

Attaque du Fort.

L'Olonois fit au plus vîte descendre son monde à terre, & Michel le Basque se mit à la tête pour les commander. L'Olonois qui vouloit partager le péril, y alla aussi, & sans prendre d'autres mesures ils attaquerent le Fort, qui n'étoit que de gabions faits de pieux & de terre, derriere lesquels les Espagnols avoient quatorze pieces de canon, & deux cens cin-

quante

quante hommes. Le combat fut rude, les deux partis s'étant fort opiniâtrez : mais comme les Avanturiers tiroient plus juste que les Espagnols, ils les affoiblirent tellement, qu'ils gagnerent malgré eux les embrasures, entrerent dans le Fort, en massacrerent une partie, & firent l'autre prisonniere.

Dès que les gabions furent gagnez, l'Olonois les fit abattre, & enclouër le canon, & sans perdre de temps il alla à Maracaïbo. Mais quoiqu'il n'y eût que six lieuës, les Espagnols sçachant que leur Fort n'étoit pas capable de résister, avoient, au premier coup de canon qu'ils oüirent, embarqué leurs meilleurs effets, leur or & leur argent, & s'étoient sauvez à *Gibraltar*, ne croyant pas que les Avanturiers les poursuivroient jusques-là ; ou s'imaginant dumoins qu'ils s'arrêteroient à piller ce qui restoit dans la Ville. Ce qui arriva ; car l'Olonois étant venu à *Marecaye*, & n'y trouvant que des magazins pleins de marchandises, & des caves remplies de toute sorte de vins, il s'amusa à faire bonne chere lui & ses gens, & à aller en parti autour de la Ville, où il ne fit pas grand butin. Il ne prit que

Espagnols se sauvent à Gibraltar.

quantité

quantité de pauvres gens qui n'avoient pas eu moyen de ſe ſauver ſur l'eau, & qui leur dirent que les riches étoient à *Gibraltar*.

Il ne demeura que quinze jours à *Marecaye*, après quoi il réſolut d'aller à *Gibraltar*. Il avoit des priſonniers qui lui promettoient de l'y mener; mais ils l'avertirent que les Eſpagnols ſe feroient fortifiez. *N'importe*, dit-il, *la priſe en ſera meilleure*. Il y arriva trois jours après ſon départ de Marecaye. Il y a là un petit Fort en façon de terraſſe, ſur lequel on peut mettre ſix pieces de front en batterie. Les Eſpagnols outre cela avoient fait des gabions le long du rivage, & s'étant retranchez derriere ils ſe moquoient des Avanturiers, montroient ſeulement leurs pavillons de ſoye, & tiroient du canon.

L'Olonois les pourſuit.

Nonobſtant tout cela l'Olonois mit ſon monde à terre, & chercha le moyen d'aller dans les bois, pour ſurprendre les Eſpagnols par derriere. Mais ils s'étoient précautionnez contre toute ſorte d'attaque ou de ſurpriſe; ils avoient même abattu de grands arbres pour boucher les avenuës. D'ailleurs, preſque tous le pays étoit noyé, on

n'y pouvoit marcher sans enfoncer dans la boue jusqu'aux genoux.

Brave résolution de l'Olonois & des siens.

Quand l'Olonois vit qu'il ne lui restoit pour avancer, qu'un seul chemin que les Espagnols lui avoient laissé, & où on pouvoit marcher six de front: *Courage, mes freres*, dit-il, *il faut avoir ces gens-là, ou périr; suivez-moi, & si je succombe, ne vous rallentissez pas.* A ces mots il fondit tête baissée sur les Espagnols, suivi de tous ses gens aussi braves que lui. Lorsqu'ils se virent à la portée du pistolet du retranchement ils enfoncerent jusqu'au genoüil dans la vase, & les Espagnols commencerent à tirer sur eux une batterie de vingt pieces de canon chargées à cartouches. A la vérité il en tomba beaucoup; mais les dernieres paroles de ceux qui tomboient ne faisoient que ranimer le courage des autres: *Courage*, disoient-ils, *ne vous épouvantez pas, vous aurez la victoire.* En effet après bien des efforts ils franchirent enfin le retranchement.

J'oubliois de dire, que pour le franchir plus facilement, ils avoient coupé des branches d'arbres dont ils comblerent le chemin, & que de cette maniere applanissant la voye, ils s'étoient

toient ouvert un paſſage. Ayant forcé les Eſpagnols dans leur premier retranchement, ils les pouſſerent encore juſques dans un autre, où ils les réduiſirent à demander quartier. De ſix cens qu'ils étoient, il en demeura quatre cens ſur la place, & cent de bleſſez. Les Avanturiers perdirent de leur côté cent hommes, tant tuez que bleſſez. Les Officiers Eſpagnols périrent preſque tous dans cette occaſion, le plus ſignalé d'entr'eux fut le Gouverneur de *Merida*, grand Capitaine, qui avoit bien ſervi le Roi Catholique en Flandre. L'Olonois & le Baſque eurent le bonheur de n'être point bleſſez; mais ils eurent le chagrin de perdre pluſieurs braves compagnons: Ce qui fut cauſe que pour venger leur mort, ils firent un plus grand carnage des Ennemis qu'ils n'auroient fait.

L'Olonois envoye ſes gens en parti, met Gibraltar & ſes priſonniers à rançon.

L'Olonois après cette victoire ayant donné ordre à tout, ne ſongea plus qu'à amaſſer le butin. Il envoya des partis aux environs de Gibraltar chercher & l'or & l'argent que les Eſpagnols avoient caché dans les bois, & on donnoit la queſtion à ceux qu'on en levoit, ou qu'on faiſoit priſonniers, pour leur faire déclarer où étoient leurs tréſors.

L'Olonois

L'Olonois,non content de cet avantage, voulut encore pousser par terre jusqu'à *Merida*, qui est à quarante lieuës de là ; mais ses gens n'étant pas de son avis, il n'insista pas davantage.

Les Avanturiers demeurerent là environ six semaines, & voyant qu'ils ne trouvoient plus rien à piller ils résolurent de se retirer ; ce qu'ils auroient été obligez de faire tôt ou tard, parcequ'ils commençoient à se ressentir du mauvais air qu'exhaloient le sang répandu & les corps morts, qui n'étoient qu'à demi enterrez : encore n'avoit-on pris ce soin que pour ceux qui étoient trop près d'eux ; car ils avoient laissé les autres en proye aux oiseaux & aux mouches.

Les soldats qui n'étoient pas bien guéris de leurs blessures, furent attaquez de la fiévre,leurs playes se r'ouvrirent, ils mouroient subitement. La maladie détermina donc l'Olonois à partir plûtôt qu'il n'auroit fait. Mais avant son départ il fit sçavoir aux principaux prisonniers, qu'ils eussent à lui payer rançon pour ce Bourg, ou qu'il alloit le réduire en cendres. Les Espagnols consulterent là-dessus, quelques-uns opinerent qu'il ne falloit rien payer, parceque

parceque ce ſeroit accoûtumer ces gens-là à leur faire tous les jours de nouvelles hoſtilitez; les autres étoient d'un ſentiment contraire. Pendant qu'ils conteſtoient entr'eux, l'Olonois fit embarquer ſes gens & tout le butin, après quoi il inſiſta toujours ſur la rançon. Enfin voyant que les Eſpagnols n'avoient rien réſolu, il fit mettre le feu aux quatre coins du Bourg, & en moins de ſix heures il fut conſumé. Enſuite il ſignifia aux priſonniers, que s'ils ne faiſoient venir au plûtôt leur rançon dans le lieu où il alloit les mener, ils devoient s'attendre à recevoir eux-mêmes un pareil traitement. Ils le prierent de laiſſer aller l'un d'entr'eux pour traiter de cette affaire, pendant que les autres demeureroient en ôtage auprès de lui; ce qu'il leur accorda.

Il fait brûler Gibraltar.

Peu de jours après l'Olonois rentra dans *Marecaye*, où il fit commandement à ſes priſonniers de lui faire apporter cinq cens Vaches graſſes, afin de ravitailler ſes Vaiſſeaux. Ce que les Eſpagnols firent promptement, croyant en être quittes pour cela: mais ce fut bien autre choſe, quand il leur demanda encore la rançon de la Ville, & qu'il ne leur donna que huit jours pour

la lui payer, faute dequoi il jura de la réduire en cendres, comme il avoit fait Gibraltar.

Pendant que les Eſpagnols tâchoient d'amaſſer la rançon que l'Olonois demandoit pour leur Ville, les Avanturiers démoliſſoient les Egliſes, & en embarquoient les Ornemens, les Tableaux, les Images, les Sculptures, les Cloches, juſqu'aux Croix qui étoient ſur les Clochers, pour porter dans l'Iſle de la Tortuë, afin d'y bâtir une Chapelle. Le temps que l'Olonois avoit donné aux Eſpagnols pour la rançon n'étoit pas expiré, qu'ils l'apporterent, tant ils étoient ennuyez d'avoir de tels Hôtes chez eux.

Démolition des Egliſes de Marecaye.

La rançon de la Ville payée, & les Avanturiers ne voyant plus rien à prendre, à piller, ou à rompre, réſolurent enfin de s'en retourner; & en peu de jours ils ſe rendirent à l'Iſle à Vache, où ils parlerent de partager leur butin. Mais comme tous n'en étoient pas d'accord, ils ne firent ce partage qu'aux *Gonayves* dans l'Iſle de Saint Domingue.

Les Avanturiers partagent leur butin.

Chacun s'aſſembla, l'Olonois & les Capitaines firent ſerment, ſelon la coûtume, qu'ils n'avoient rien détourné; qu'au-

qu'au-contraire ils apportoient tout ſans réſerve, pour être partagé aux Avanturiers qui avoient également riſqué leur vie pour la cauſe commune. Le reſte de la Flotte, juſqu'aux garçons de quinze ans, tous furent obligez d'en faire autant.

Tout ayant été ramaſſé, on trouva qu'en comptant les joyaux, l'argent rompu, priſé à dix écus la livre, il y avoit deux cens ſoixante mille écus, ſans le pillage, qui en valoit bien encore cent mille; outre le dégât, qui montoit à plus d'un million d'écus, tant en Egliſes ruïnées, que meubles rompus, Navires brûlez, & un entr'autres chargé de tabac, qu'ils avoient pris & emmené avec eux, que l'Olonois montoit, & qui valoit pour le moins cent mille livres.

Avant le partage on donna les récompenſes promiſes aux bleſſez, aux eſtropiez & aux Chirurgiens. Les eſclaves qui faiſoient partie du butin, furent vendus à l'encan, & l'argent qui en provint fut encore partagé entre chaque Equipage; de maniere que tout le monde ſe trouva content. Enſuite on fit voile & on arriva à la Tortuë.

Réjouïssance des Avanturiers.

Tant que cet argent dura nos Avanturiers firent bonne chere; on ne voyoit parmi eux que danses, que festins, que réjouïssances, que protestations mutuelles d'amitié. Quelques-uns heureux au jeu, gagnerent encore de nouvelles sommes considérables, & allerent en France, dans le dessein d'acheter quelques marchandises, & de les négocier au retour, comme beaucoup d'autres qu'ils avoient vû profiter sur leurs Camarades, en leur vendant du vin & de l'eau de vie; liqueurs, que ces gens aiment passionnément, & pour lesquelles ils donneroient ce qu'ils ont de plus cher. Si bien que les Cabaretiers, & les femmes par le travail de leurs mains, en eurent la meilleure part. Le Gouverneur eut aussi la sienne, parcequ'il acheta la charge de Cacao, avec le Vaisseau que l'Olonois avoit pris, qu'il fit recharger de la même marchandise, & qu'il envoya en France, surquoi il gagna cent vingt mille livres, tous frais faits. Il méritoit ce gain mieux que qui que ce soit; car il avoit risqué tout son bien, & fait des pertes considérables pour maintenir la Colonie. D'ailleurs il aimoit les honnê-

tes

tes gens, les obligeoit ſans ceſſe, & ne les laiſſoit jamais manquer de rien.

CHAPITRE. VIII.

Nouveau deſſein de l'Olonois; ſon voyage aux Honduras.

L'Olonois après un ſi grand butin, devoit être ſatisfait, & penſer enfin à une honnête retraite : Cependant comme il étoit obligé de faire ſans ceſſe une forte dépenſe, qu'il ne poſſedoit aucun fonds, & que depuis long-temps il n'avoit point fait de priſe, il ſe trouva redevable de pluſieurs ſommes ſi conſidérables, que tout l'argent qu'il avoit apporté de Marecaye n'auroit pas ſuffi pour les payer. Afin de remédier à ce malheur, il médita une nouvelle entrepriſe, où il ſe flattoit de faire de plus grands progrez qu'il n'avoit encore fait.

Il en parla à ſes Camarades, à qui il tardoit déja qu'il ne ſe préſentât une occaſion de retourner, leur argent ayant manqué, & ſe voyant réduits à l'ordinaire d'un Habitant, qui

Nouveau projet de l'Olonois.

eſt peu de choſe pour des gens accoûtumez à la bonne chere. Ils approuverent le deſſein de l'Olonois, & ne manquerent pas de le publier partout. L'argent de Marecaye avoit fait ouvrir les yeux à pluſieurs; deſorte qu'un grand nombre d'Habitans, qui n'avoient jamais planté que du tabac, jetterent-là le piquet pour aller en courſe.

Nouveau projet de l'Olonois.

Ainſi l'Olonois trouva beaucoup plus de monde qu'il n'avoit de Bâtimens. Il fit accommoder une grande Flûte qu'il avoit amenée de Marecaye, ſur laquelle il monta avec trois cens hommes, & il en mit encore trois cens dans cinq petits Vaiſſeaux. Avec cet Equipage il fit voile à *Baya-ha*, lieu commode pour caréner les Bâtimens, & les ravitailler. Il ne fut-là que très-peu de temps, & on vit auſſitôt ſa Flotte en état.

On ſçait que *caréner* ſignifie le travail que les Charpentiers ſont obligez de faire pour remettre un Vaiſſeau en état de naviger.

Il communique ſon deſſein à ſa Flotte.

Il communiqua donc ſon deſſein à tous ſes gens, & leur montra un Indien né vers le lac de *Nicaragua*, où il vouloit aller pour piller les Villes des environs.

environs. Il aſſura qu'on y trouveroit des richeſſes immenſes, parceque les Avanturiers n'y avoient jamais fait de grandes deſcentes; & il ajoûta qu'ayant un bon guide, il ne manqueroit pas de ſurprendre les Eſpagnols; qu'enfin il ne leur donneroit pas le temps d'emporter leurs richeſſes.

On fut ravi de l'entendre, & on fit ferment de lui obéïr & de le ſeconder en tout. La Chaſſe-partie étant faite à l'ordinaire, il mit à la voile avec ſa Flotte, & donna rendez-vous, en cas que quelqu'un s'écartât, à *Mata-mano*, qui eſt à la bande du Sud de l'Iſle de *Cuba*. Il avoit choiſi ce lieu, à cauſe qu'il y a quantité de gens qui y pêchent des Tortuës. On les nomme *Vareurs* chez les François, & *Variadores* chez les Eſpagnols. L'Olonois alloit donc là pour prendre des Canots, à deſſein d'y mettre ſon monde quand il ſeroit à l'embouchure de la riviere qui conduit au lac de *Nicaragua*, afin de pouvoir monter où les Bâtimens ne peuvent aller faute d'eau. Lorſqu'il fut à *Mata-mano*, il prit tous les Canots de ces pauvres Pêcheurs, qu'il mit dans ſes Vaiſſeaux, & de là fit route pour le Cap *Gracia dios* en terre ferme.

Le Lecteur peut voir ce trajet dans la Carte que j'en ai faite, & qui est fort exacte. Pendant ce trajet les Flibustiers furent pris du calme, & le Courant qui coule toûjours à l'Ouest, les fit dériver dans le Golfe des *Honduras*, dont ils ne purent se tirer, quelque effort qu'ils fissent. Les petits Bâtimens étant maniables, bons voiliers, & pouvant mieux tenir le vent que celui de l'Olonois, se seroient bien retirez : Mais comme le Bâtiment de l'Olonois étoit le principal, ils furent obligez de l'attendre, parcequ'ils ne pouvoient rien faire sans lui.

Ils employerent près d'un mois, & toujours inutilement, à vouloir remonter ; car ce qu'ils gagnoient en deux jours, ils le reperdoient en une heure ; & comme leurs Bâtimens n'étoient pas des mieux ravitaillez, ils furent contraints de relâcher dans le premier port. Ils envoyerent leurs Canots avec quelques personnes qui avoient couru autrefois cette côte, & qui monterent dans une riviere, sur le bord de laquelle demeurent quelques Indiens que les Avanturiers nomment *Grandes Oreilles*, à cause qu'ils les ont extraordinairement grandes.

Ces Indiens ont été aſſujettis par les Eſpagnols, à qui ils obéïſſent comme tributaires. Quoiqu'ils ſoient éloignez les uns des autres, ils ne manquent pas de ſe tranſporter tous les ans ſur les lieux, pour tirer le tribut de ces Indiens, & ils amenent un Prêtre qui leur adminiſtre les Sacremens. Ces peuples payent en cacao, poules, pite, ou maïs, enfin en d'autres pareilles denrées dont les Eſpagnols s'accommodent; car ils ne poſſedent point d'argent. Quelquefois les Eſpagnols viennent traiter avec eux. Ils leur apportent des bracelets de Raſſade, des coûteaux, des miroirs, des aiguilles, des épingles qu'ils échangent contre du Cacao.

Indiens à grandes oreilles.

Nos Avanturiers ne cherchoient qu'à manger; ils pillerent les habitations des Indiens; ils prirent leurs volailles & leur maïs, qui eſt ce gros millet qu'on nomme *Blé de Turquie*; non contens de cela, ils firent ravage, & chargerent leurs Canots de tout ce qu'ils purent prendre, enſuite ils rejoignirent leurs Camarades qui les attendoient avec impatience.

Cette capture ne ſuffiſoit pas pour tant de monde; cependant on la parta-

gea à tous les Vaisseaux, & on tint conseil pour sçavoir si on suivroit la route avec si peu de vivres. Les plus expérimentez trouverent à propos de laisser passer cette saison, qui ne dure que trois ou quatre mois, & cependant de piller les Villages & les petites Villes qui étoient dans le Golphe des *Honduras*, appartenant aux Espagnols. Chacun fut de cet avis, on quitta la riviere de *Zague*, & on fit voile le long de la côte jusqu'à *Puerto Cavallo*, où la Flotte arriva en peu de jours. Les Flibustiers y trouverent un Navire Espagnol de 24. pieces de canon & douze Berges qu'ils prirent; mais ils n'y trouverent que quelques marchandises qui devoient rester au bord de la mer, pour traiter avec les Indiens de ce païs, les autres ayant été déchargées & enlevées dans les terres.

Le *Puerto Cavallo* est un lieu où les Navires Espagnols qui négocient dans les *Honduras* viennent ordinairement moüiller, & il y a des Magazins dans lesquels on met les marchandises qui descendent de la Province de *Guatimala*, comme de la Cochenille, de l'Indigo, des Cuirs, de la Salsepareille, du Jalap & du Mecoachan. L'Olonois des-

cendit

cendit à terre ſans trouver de réſiſtance, ni de marchandiſes dans les Magazins; il les brûla, prit quelques Eſpagnols à qui il fit donner la gêne pour ſçavoir où étoit leur argent. S'ils ne lui enſeignoient pas le chemin à ſon gré, ou les endroits où les plus riches s'étoient réfugiez, il les fendoit avec ſon ſâbre. Il fit ſouffrir à un Mulâtre les plus cruels tourmens qui ſe puiſſent imaginer, & enſuite il le fit jetter pieds & mains liées, tout en vie dans la mer, afin de donner de la terreur à deux de ſes Camarades qui étoient préſens, & auſquels il jura qu'il en feroit autant & même davantage, s'ils ne lui montroient le chemin de *San Pedro*, petite Ville qu'il vouloit prendre. Ces deux miſerables voyant leurs Camarades ainſi traitez, dirent qu'ils l'y meneroient. Il envoya quelques-uns de ſes Bâtimens croiſer le long de la côte, & il emmena avec lui environ 300. hommes, à qui il dit réſolument, qu'en quelque occaſion que ce fût il marcheroit à leur tête; mais que le premier qui reculeroit, il le tueroit lui-même.

L'Olonois ſe mit donc en chemin. Il n'avoit pas encore fait trois lieuës qu'il rencontra une embuſcade d'Eſpagnols

 retranchez

Il rencontre une embuscade.

retranchez derriere quelques gabions, dans un defilé qu'il étoit impossible d'éviter, à cause de l'épaisseur des bois & des halliers tout remplis d'épines. Cela ne l'étonna pas, il tua premierement ses deux guides, & donna lui & ses gens sur les Espagnols avec tant d'impetuosité, qu'il les contraignit de prendre la fuite, non sans laisser la plus grande partie de leurs gens sur la place.

Il y eut beaucoup de prisonniers, sans les blessez qu'on acheva de tuer. Les prisonniers interrogez, répondirent à l'Olonois, que quelques Esclaves fugitifs ayant répandu le bruit de sa descente, les Espagnols avoient jugé qu'on les viendroit attaquer à Saint Pierre, & qu'ils s'étoient mis en défense. Ils ajoûterent qu'outre cette embuscade il y en avoit encore deux autres plus fortes à passer, avant que d'arriver à la Ville. On les interrogea tous séparément, & l'Olonois connut par leurs réponses qu'il trouveroit de la résistance : ce qui l'obligea à les massacrer, n'en gardant que deux ou trois, à qui il demanda s'il n'y avoit pas moyen d'éviter ce chemin ? Ils répondirent que non. Il en fit attacher un à un arbre, à qui il ouvrit le ventre, & dit aux autres qu'il leur en

Cruauté de l'Olonois.

feroit

feroit autant, s'ils ne lui enſeignoient un autre chemin. Mais quand il vit qu'il n'y en avoit point, il réſolut avec ſa troupe de le ſuivre, & de ſe donner de garde de ces embuſcades, autant qu'il ſeroit poſſible.

Ces miſerables priſonniers cherchant à ſauver leur vie, voulurent néanmoins lui enſeigner un autre chemin; mais il étoit ſi mauvais, qu'il trouva plus a propos de ſuivre la grande route, où ſur le ſoir il rencontra une ſeconde embuſcade, qui ne put non-plus tenir que la premiere. Les Eſpagnols voyant cela, jugerent qu'il valoit bien mieux joindre le gros que de ſe faire tuer par des gens déterminez comme ces Avanturiers; ils lâcherent pied, & allerent ſe retrancher dans la derniere embuſcade, environ à deux lieuës de la Ville.

Fuite & retranchement des Eſpagnols.

Les Flibuſtiers fatiguez du chemin, de la faim & de la ſoif, avoient peine à marcher, & furent obligez de coucher dans le bois, où ils firent bonne garde tout la nuit. Le lendemain ils pourſuivirent leur chemin ſans rencontrer la derniere embuſcade.

Enfin y étant arrivez, ils firent alte, puis marcherent généreuſement dans le

dessein de l'emporter, ou d'y périr. Ils chercherent néanmoins les moyens de passer par un autre lieu, que celui où les Espagnols bien retranchez les attendoient. Mais il n'y en avoit aucun; car toute la Ville étoit environnée de raquettes & de torches épineuses, ensorte qu'il étoit impossible d'y passer, surtout à des gens qui étoient nuds pieds, & qui n'avoient qu'une chemise & un caleçon. Ces épines sont plus dangereuses que les chausse-trapes dont on se sert à l'armée pour gâter les pieds des chevaux, ou pour empêcher les Soldats de monter à l'assaut.

L'Olonois défait les Espagnols dans leurs derniers retranchemens.

Toutes ces difficultez ne firent qu'augmenter le courage de l'Olonois; comme il se vit réduit à forcer les Espagnols, s'il vouloit être maître de la Ville, ou à s'en retourner sans rien entreprendre (ce qu'il étoit bien résolu de ne pas faire) il anima ses gens, & leur dit: *Mes freres, point de quartier, plus nous en tuerons ici, moins nous en trouverons à la Ville.* Ensuite il les mena au combat dans le dessein de vaincre ou de périr. Dès que les Espagnols les apperçurent, ils tirerent leur canon chargé à cartouches; & après les avoir ainsi saluez, ils rechargerent à la faveur

de leurs mousquets qu'ils tirerent aussi. L'Olonois & ses gens à cet abord se coucherent tous sur le ventre, si-bien qu'ils virent faire cette décharge sur eux sans en recevoir la moindre incommodité ; & dès qu'elle fut faite, ils commencerent la leur sur les Espagnols qu'ils ne pouvoient presque découvrir. Mais comme ils n'avoient pas beaucoup de poudre, ils ne tiroient point qu'ils ne vissent quelqu'un.

Ce combat dura environ quatre heures, & fut fort opiniâtre de part & d'autre : à la fin les Avanturiers se lasserent, & résolus de tout risquer, ils donnerent sur les Espagnols, qui voyant cette grande fermeté prirent l'épouvante. L'Olonois y perdit environ trente hommes, & en eut bien vingt de blessez. Sa victoire ne ralentit point son ardeur. Après avoir séjourné environ quinze jours dans cette petite Ville, il proposa à ses gens d'aller querir du renfort au bord de la mer, & d'attaquer la Ville de *Guatimale*. Mais tous regarderent ce dessein comme une témérité ; car sans compter la longueur & la difficulté du chemin, ils n'étoient en tout que 500. hommes, & cette Ville avoit plus de quatre mille combattans.

L'Olonois

L'Olonois prend la Ville de St. Pedro.

L'Olonois voyant donc que perſonne n'étoit de ſon avis, ſe contenta de piller la petite Ville de *St. Pedro*, où il ne fit pas grand butin; car les Habitans, tous gens pauvres, ne font que de l'Indigo, qui eſt le commerce de ce païs. Cependant ſi l'Olonois avoit voulu ſe charger de cet Indigo, il en auroit eu pour plus de 40000 écus; mais il ne cherchoit que de l'argent. J'ai vû les Flibuſtiers laiſſer quantité de marchandiſes qui leur auroient valu beaucoup. Leur pareſſe, & la répugnance qu'ils ont à rien faire les uns pour les autres, en eſt cauſe. D'ailleurs, quand ils ont apporté de la marchandiſe dans leur pays, on ne veut pas leur en donner ce qu'elle vaut. Ils négligent donc d'en apporter, & il arrive, comme je l'ai vû pluſieurs fois, que quand ils prennent un Bâtiment où il y en a, & dont ils ne peuvent pas ſe ſervir, ils la jettent & la gâtent, plûtôt que de la porter où ils pourroient le faire commodément.

Principal ſoin des Eſpagnols quand on les attaque.

Ce n'eſt pas que la priſe de la Ville de *St. Pedro* ne pût être avantageuſe aux Flibuſtiers; mais les Eſpagnols ont toûjours la prévoyance de cacher ce qu'ils poſſedent de plus précieux, avant que de ſonger à ſe défendre, comme s'ils

s'ils étoient ſurs de ſuccomber & d'être vaincus. Quand l'Olonois fut prêt à partir, il demanda aux priſonniers qui étoient entre ſes mains, s'ils vouloient payer la rançon pour leur Ville, ſans quoi il leur ſignifia qu'il y mettroit le feu. Ils répondirent réſolument qu'on leur avoit tout ôté, qu'ainſi ils n'avoient plus rien à donner, qu'il pouvoit faire tout ce qu'il lui plairoit; mais que pour eux ils n'étoient capables de rien. A cette réponſe il fit mettre le feu à la Ville, la laiſſa bruler, & ſe retira avec ſes gens au bord de la mer; où ceux qu'il y avoit laiſſez lui dirent ſur le rapport de quelques Indiens qu'ils avoient pris, qu'on attendoit dans la grande riviere de *Guatimale* une Hourque; c'eſt-à-dire, un Navire de 7. à 800 tonneaux, qui va ordinairement tous les ans d'Eſpagne aux *Honduras*, pour y apporter tout ce dont la Province de *Guatimale* a beſoin. Cette Province n'ayant que très-peu de communication avec les Gallions du Roi Catholique, quelques Marchands d'Eſpagne ont obtenu du Roi & de la Maiſon des Indes, la permiſſion d'y envoyer tous les ans un Bâtiment. Les marchandiſes qui ſe portent-là, ſont, du Fer, de l'Acier, du Papier pour im-

primer

primer ou écrire, du Vin, des Toiles des Draps fins, des Etoffes de ſoye, du Saffran, & de l'Huile. Le retour eſt ordinairement chargé de Cuirs, de Salſepareille, d'Indigo, de Cochenille, de Jalap, & de Mecoachan.

CHAPITRE IX.

L'Olonois prend la Hourque des Honduras; il eſt abandonné d'une partie des ſiens. Son naufrage. Sa mort.

L'Olonois, pour mieux ſurprendre la Hourque, ſe retira dans de petites Iſles qui ſont au fond du Golfe, & laiſſa deux Canots à l'embouchure de la riviere de *Guatimale*, pour épier l'heure à la quelle ce Bâtiment arriveroit. Chaque Equipage de la Flotte prit ſon poſte dans ces Iſles, & un nom tel qu'il voulut, comme ils ont coûtume de faire en pareille occaſion; enſuite ayant déſagréé, c'eſt-à-dire, ôté tout l'appareil de leurs Vaiſſeaux pour les racommoder, une partie s'occupa à faire des filets pour pêcher. Il y a en ce lieu quantité de Tortuës, que ces gens ſçavent prendre avec des filets, qu'ils nomment

ment *folles*. Ils les font avec l'écorce d'un arbre qu'on appelle Mahot. Cette écorce eſt auſſi maniable que le chanvre, & on en feroit des cordages auſſi bons que ceux de chanvre, s'ils étoient travaillez de même.

Les Flibuſtiers paſſoient le temps aſſez doucement, en attendant l'occaſion de ſortir du Golfe, où le courant étoit ſi fort, qu'ils ne pouvoient en aucune façon remonter. Leur emploi étoit de pêcher de la Tortuë qui leur ſervoit de nourriture. J'entens ici la franche; parcequ'on ne mange des autres que par grande néceſſité, à cauſe qu'elles ſont de mauvais goût, que les franches au-contraire ſont excellentes, fort ſaines, pénétrant tout le corps & n'y ſouffrant aucune impureté. Deſorte que ſi quelqu'un étoit infecté du mal Vénérien, cette nourriture le purifieroit mieux que le Mercure. On en voit quantité dans ces petites Iſles, parcequ'il y a de grands fonds d'herbes dont ces animaux vivent, & que le courant les y tranſporte, comme beaucoup d'autres choſes qui n'ont point de vie. On trouve quelquefois ſur le rivage de ces Iſles, des choſes que la mer y apporte de plus de quatre ou cinq cens lieuës, comme

Occupation des Avanturiers en attendant fortune.

Souverain remede au plus grand mal.

comme des Canots de la façon des Sauvages, nommez Aroagues, qui ſont fort éloignez de là.

Nos Avanturiers n'étant pas toûjours occupez, alloient quelquefois ſe promener dans leurs Canots vers les petites Iſles de *Sambales*, qui tiennent preſque à la Peninſule de *Jucatan*, ſur leſquelles on trouve de l'ambre gris auſſi bon que celui qu'on nous apporte d'Orient. Quelques Indes tributaires des Eſpagnols, viennent l'y pêcher pour le leur vendre, & voici la maniere dont ils le pêchent. Quand la mer eſt agitée d'une tempête, les vagues jettent l'ambre gris ſur le rivage, & les Indiens y viennent lorſque la tourmente commence, afin de prévenir les oiſeaux, qui dès que le vent eſt appaiſé ne manquent pas de chercher auſſi l'ambre & de le manger.

Ambre gris; induſtrie de quelques Indiens à le pêcher.

Ces gens vont contre le vent, juſqu'à ce qu'ils ayent l'odeur de l'ambre, qui lorſqu'il eſt encore récent s'exhale en abondance. Quand ils ont l'odeur ils ne courent plus ſi fort, ils vont doucement juſqu'à ce qu'ils l'ayent perduë, & enſuite ils retournent ſur leurs pas. Ayant marqué l'endroit, ils cherchent dans le ſable; quelquefois les oiſeaux en piquant leur enſeignent où il eſt.

Lorſqu'ils l'ont trouvé, ils l'amaſſent, & l'emportent ſur la Peninſule de Jucatan, qui eſt leur pays naturel, & où ils ont leurs habitations.

Le Lecteur ſera peut-être bien-aiſe de voir la deſcription de cette Peninſule, d'autant plus que j'en ai une entiere connoiſſance, & que j'y ai ſéjourné aſſez de temps pour y remarquer ce qu'il y a de plus curieux.

Elle eſt ſituée depuis le ſeiziéme degré de latitude Septentrionale juſqu'au vintg-deuxiéme, depuis le Golfe de *Gonajos* juſqu'au Golfe de *Triſte*. Du côté du Sudoüeſt elle eſt attachée au Continent, & ſon autre pointe nommée *le Cap Catoche*, eſt au Nord-eſt. Les Indiens y ont eu autrefois de beaux édifices, dont on voit encore les ruines ſur une petite Iſle voiſine, nommée *Caya de Muieres.* Du côté de l'Oüeſt ou Ponant, les Eſpagnols y ont une belle Ville nommée *Saint Franciſco de Campêche*, & au milieu une autre nommée *Merida*, où il ſe fait un grand commerce avec les Indiens. Mais *Campêche* étant un Port de mer en a un bien plus conſidérable. Il y a eu beaucoup d'autres Villes & de Bourgs ſur cette Peninſule; mais depuis que les Etrangers ont fait

Deſcription de la Peninſule de Jucatan.

fait la guerre aux Eſpagnols dans ce pays, tout eſt dépeuplé & réduit preſque à rien. Les Eſpagnols occupent la partie Occidentale, & les Indiens l'Orientale qui eſt du côté des *Honduras*.

Quant à l'étymologie de *Jucatan*, voici ce qu'on en débite. La premiere fois que les Eſpagnols aborderent en cette Peninſule, ils demanderent aux Indiens le nom du pays. Ceux-ci qui ne les entendoient pas, leur répondirent, *Jucatan*, qui ſignifie en leur langue, *Que dites-vous?* Ce qui fit que les Eſpagnols l'appellerent *Jucatan*, ſoit que ne ſçachant pas le langage de cette contrée, ils cruſſent que c'étoit ſon véritable nom, ou qu'en effet ils lui ayent laiſſé ce même nom en memoire de ce qui s'étoit paſſé.

Gouvernement des Eſpagnols dans cette Peninſule.

Cette Peninſule eſt très-fertile en tout ce que l'Amerique produit. Autrefois elle a été fort peuplée d'Indiens; mais les Eſpagnols les ont tellement détruits, qu'il n'y en a aujourd'hui que très-peu; & ils ſont leurs tributaires, ou pour mieux dire leurs eſclaves, car ils n'ont aucune liberté. Ceux qui ſont voiſins des Eſpagnols les ſervent preſque pour rien. Ceux de l'autre bord ſont obligez de recevoir en certains temps de l'année un

un Eccléſiaſtique Eſpagnol qu'on leur envoye pour les convertir. Lorſqu'il arrive chez eux, le Caſicq, (c'eſt le nom qu'ils donnent à leurs Chefs qui ſont comme leurs Gouverneurs) eſt obligé de lui donner azile, ou de lui en chercher un parmi ſes gens. Tant que le Prêtre eſt en ce lieu, ils n'oſeroient exercer leur Religion ; car ces peuples ſont idolâtres. A peine eſt-il parti, qu'ils recommencent comme auparavant. Ce que j'en ai appris de ceux de la Nation, qui parloient Eſpagnol, c'eſt que chacun d'eux à ſon Dieu particulier. Ils ont pourtant des lieux où ils s'aſſemblent pour les adorer en commun, & qui leur ſervent d'Egliſe quand les Prêtres Eſpagnols y ſont. Lorſqu'un enfant vient de naître, ils le portent dans cette Egliſe où il doit paſſer la nuit, expoſé tout nud ſur une petite place qu'ils ont parſemée de cendres paſſées dans un tamis fait d'écorce d'arbre. Le lendemain ils y retournent, & remarquent les veſtiges de l'animal qui s'eſt approché de l'enfant. S'il y en a eu deux, ils les prennent tous deux pour patrons. S'il n'y en a eu qu'un, ils ne prennent que celui-là. Enſuite ils élevent l'enfant

Habitans idolâtres ; genre de leur idolâtrie.

Cérémonies de leurs Baptêmes & de leurs mariages.

fant jusques à ce qu'il ait connoissance de leur Religion. Quand il la connoît & qu'il est devenu grand, les parens lui nomment son patron; & soit fourmi, soit rats, souris, chat ou serpent, il doit l'adorer comme son Dieu. Ils ne le reclament jamais que dans l'adversité; c'est-à-dire, lorsqu'ils ont perdu quelque chose, ou qu'on leur a fait quelque déplaisir.

Pour cela ils vont dans une maison destinée à cet usage, & offrent une gomme nommée *Copal*, comme nous offrons l'encens. Après cela, quelque chimere qui leur passe par la tête, soit desir de se venger de quelque affront prétendu, soit toute autre pensée, ils croyent que c'est leur patron qui la leur inspire, & ils ne manquent point de l'exécuter. Quelques Espagnols m'ont dit, que quand c'étoient des femmes, & qu'elles avoient de grands animaux pour patrons, le diable venoit sous cette figure se joindre avec elles. Y a-t-il rien de plus chimérique?

Dans leurs mariages ils observent de certaines cérémonies, & ne prennent qu'une femme. Quand quelqu'un veut se marier, il convient avec le pere & la mere de la fille, ensuite on s'assemble,

on ſe réjoüit, & le lendemain des noces la fille vient ſe préſenter devant ſa mere, ſe jette par terre, & rompt un petit chapeau de verdure que les vierges portent ordinairement; enfin elle fait pluſieurs gémiſſemens, pour témoigner le regret qu'elle a d'avoir perdu ſa virginité.

Habileté de certains Indiens.

Ces Indiens ſont laborieux & fort éloignez de la pareſſe des autres. Leur génie s'exerce à faire mille petits ouvrages jolis; mais peu utiles. Il ſe trouve dans leur pays quantité de bois qui leur fournit de très-belles teintures: celui dont nous nous ſervons pour le noir & pour le violet vient de-là; c'eſt-pourquoi on l'appelle bois de Campêche. Leurs habitations ſont belles, & ils n'y plantent que des choſes néceſſaires à la vie. Les femmes filent du coton, dont ils font des hamacs, qui ſont une maniere de lits très-beaux. On ne les voit jamais en guerre avec les autres Indiens; parcequ'ils en ſont fort éloignez, & qu'ils n'ont que les Eſpagnols pour voiſins. Leur plus grand voyage ſe termine aux Iſles qui ſont dans le Golfe des Honduras, où ils demeurent quelquefois; mais pour l'ordinaire ils retournent en terre ferme.

Après cette digreſſion, je reviens à nos Avanturiers que nous avons laiſſez ſur les petites Iſles. Quand ils y eurent ſéjourné environ trois mois, l'Olonois eut nouvelle que la Hourque dont nous avons parlé approchoit. Il donna ordre qu'on appareillât les Vaiſſeaux, depeur qu'elle n'eût le temps de ſe décharger. Quelques-uns répréſenterent qu'il valoit mieux attendre ſon retour, parcequ'elle auroit de l'argent, que de la prendre ainſi lorſqu'elle n'avoit que des marchandiſes. Cet avis fut ſuivi; les Flibuſtiers ne laiſſerent pas d'envoyer des Canots pour l'obſerver: mais ceux qui le montoient, ayant appris qu'ils étoient à cette côte, ſe contenterent de débarquer les marchandiſes, & ne précipiterent point leur retour.

L'Olonois aprend des nouvelles de la Hourque.

L'Olonois & ſes gens ennuyez d'attendre, eurent quelque ſoupçon que ce Vaiſſeau leur pourroit échapper, ils réſolurent de l'aller attaquer, ne ſçachant pas ſi à meſure qu'on en déchargeoit les marchandiſes on en embarquoit de nouvelles.

Il attaque le Vaiſſeau, ſuccès du combat.

Dans cette incertitude ils allerent à ſon bord; mais les Eſpagnols qui avoient été avertis, s'étoient déja précautionnez, ayant préparé leur canon,

& débâclé

& débâclé leur Navire; c'eſt-à-dire, ôté tout ce qui leur pourroit nuire pendant le combat. Leur canon étoit en batterie au nombre de cinquante-ſix pieces, outre beaucoup de grenades, de pots-à-feu, de torches, de ſauciſſons qu'ils avoient ſur les Châteaux d'Avant & d'Arriere.

Quand nos Avanturiers approcherent, ils s'apperçurent bien qu'ils étoient découverts & qu'on les attendoit; cependant ils ne laiſſerent pas d'attaquer. Les Eſpagnols ſe mirent en défenſe, & quoi qu'inférieurs en nombre, ils leur donnerent bien de l'exercice. Mais après avoir combatu preſque un jour entier, comme ils n'étoient guéres plus de ſoixante hommes, ils ſe laſſerent; & les Avanturiers voyant que leur feu diminuoit, les aborderent & ſe rendirent maîtres de la Hourque.

Sur le champ l'Olonois envoya quelques petits Bâtimens dans la riviere, afin de prendre la Patache, qui venoit, diſoit-on, chargée de cochenille, d'indigo & d'argent. Mais les Eſpagnols ayant ſçu la priſe de la Hourque, ne firent pas deſcendre la Patache, & ſe retrancherent ſi bien ſur la riviere, que les Avanturiers n'oſerent rien entre-

prendre. *Patache* ſignifie un petit Vaiſſeau de guerre qui mouille à l'entrée d'un port pour econnoître les Navires qui viennent ranger la côte.

Imprudence des Avanturiers.

L'Olonois ne fit pas un grand butin en prenant ce Bâtiment, comme il ſe l'étoit imaginé; s'il l'eût pris lorſqu'il arriva, il auroit eu toute ſa charge, qui valoit plus d'un million: Et en cela il manqua de conduite; car il pouvoit bien juger, que découvert comme il l'étoit, ayant demeuré près de ſix mois à cette côte, ce Bâtiment ne chargeroit jamais à ſa vuë.

On ne trouva dans la Hourque qu'environ vingt mille rames de papier, & cent tonneaux de fer en barre qui ſervoit de leſt au Vaiſſeau. On y trouva auſſi quelques ballots de marchandiſes, mais de peu de valeur: ce n'étoit que des Toiles, Serges, Draps & Ruban de fil en grande quantité. Tout cela ne laiſſoit pas de valoir de l'argent, & cependant les Avanturiers n'en profiterent preſque point; car ayant partagé ce qui pouvoit être à leur uſage, ils diſſiperent le reſte, comme le papier qu'ils employerent à faire des Serviettes, & mille autres bagatelles. Quelques huiles d'Olive & d'Amande

mande furent consumées inutilement.

Un assez grand nombre de ces Avanturiers nouveaux venus de France, qui n'avoient entrepris ce voyage avec l'Olonois que parcequ'ils l'avoient vu revenir de Marecaye comblé de biens, ennuyez de cette miserable vie, commencerent à se plaindre, & à dire hautement qu'ils vouloient retourner à la Tortuë. Les vieux Avanturiers accoûtumez aux murmures, se moquerent d'eux, disant qu'ils aimoient mieux périr que de s'en retourner sans argent. Enfin ils se liguerent les uns contre les autres. Les plus expérimentez d'entr'eux voyant que le voyage de Nicarague ne réussissoit point, s'embarquerent la plûpart en secret sur le Bâtiment que montoit Moïse Vauclin, qu'on avoit pris au Port de *Cavallo*, & qui alloit fort bien à la voile.

La plûpart des Avanturiers abandonnent l'Olonois : ce qui leur arrive.

Leur parti étoit pris de quitter l'Olonois, d'aller à la Tortuë raccommoder leur Bâtiment, & ensuite de retourner en course : mais lorsqu'ils voulurent sortir ils échoüerent sur un Recif, & leur dessein échoua avec eux. Si ce Bâtiment n'eût pas péri de la sorte, il auroit fait bien du mal aux Espagnols; car c'étoit le meilleur Voilier qu'on eût

vû depuis cinquante ans dans toute l'Amerique.

Moïse Vauclin se voyant sans Vaisseau, chercha l'occasion d'en recouvrer un autre : il trouva fort à propos le Chevalier du Plessis qui venoit de France, exprès pour croiser sur les Espagnols; & comme Vauclin connoissoit le païs, & les lieux que les Espagnols fréquentent, il fut bien reçu du Chevalier, qui lui promit la premiere prise qu'il feroit, en cas qu'il se retirât en France. Mais il ne put accomplir sa promesse; car en combattant contre un Navire Espagnol de trente-six pieces de canon, il fut tué, & Moïse déclaré Capitaine de son Vaisseau, avec lequel il fit une prise devant la *Havane* chargée de *Cacao*, qui valoit plus de cent cinquante mille livres.

L'Olonois qui étoit dans les *Honduras* conçut tant de dépit contre Moïse qui l'avoit quitté, qu'il jura de s'en venger si jamais il le rencontroit. Un nommé le Picard l'abandonna aussi; mais au-lieu de retourner à la Tortuë, il alla le long de la côte de *Costa-rica*, où il croisa devant la riviere de *Chagre*, afin de prendre le premier Bâtiment qui se présenteroit. Ennuyé d'être là sans rien

rien faire, il résolut avec son Equipage de quatrevingts hommes ou environ, de descendre dans la riviere de *Veragua*, & de piller le Bourg de même nom, qui est sur cette riviere. Il exécuta son entreprise assez facilement, & sans grande résistance ; mais aussi sans trouver beaucoup de choses, parcequ'il ne demeure dans ce Bourg que des Esclaves qui vont foüiller la terre sur les montagnes voisines.

Ils mettent cette terre dans des sacs pour la laver ensuite, & ils y trouvent des paillettes d'or très-pur & très-fin. Ils appartiennent à des Bourgeois & à des Marchands de la Ville de *Nata*, située sur la mer du Sud à vingt lieuës de leur Bourg, qui n'est bâti sur cette riviere que pour y occuper des Esclaves, & quelques Bandits Espagnols qui s'y sont venus refugier.

Le Picard ne demeura pas là longtemps ; les Espagnols, qui s'étoient assemblez de *Nata* & de *Panama*, le contraignirent de décamper au plus vîte : ce qu'il ne pût faire sans se battre en retraite le mieux qu'il put ; mais non sans y laisser plusieurs des siens, tant morts que blessez, outre quelques prisonniers qui étoient demeurez derriere

dans un petit Canot. Ils n'eurent pas même le loiſir de prendre tout leur butin, & n'emporterent qu'environ trois ou quatre livres d'or qu'ils trouverent dans des flacons; ſi-bien que le Picard alla courir le bon bord pour trouver une meilleure fortune.

Courſe & naufrage de l'Olonois.

L'Olonois étoit fort en peine, ayant un grand Vaiſſeau équipé de 300 hommes, ſans vivres; enſorte qu'ils étoient contraints d'aller tous les jours à terre pour pourvoir à leur nourriture. Ils tuoient tout ce qu'ils rencontroient, & le plus ſouvent des oiſeaux & des ſinges. Voilà ce qu'ils faiſoient de jour. La nuit avec vent de terre, ils tâchoient de ſortir & d'avancer chemin. Après beaucoup de peine ils gagnerent le Cap *Gracia à dios*, & allerent juſqu'aux Iſles *de Las Perlas*, & de *Carneland.*

L'Olonois avoit encore quelque eſpérance de deſcendre à *Nicaraga*, d'y laiſſer ſon Navire, & de gagner la riviere de *Saint Jean* avec les Canots qu'il avoit. C'étoit par cette riviere qu'il ſe propoſoit d'entrer dans le Lac de *Nicaraga.* En effet, il y laiſſa ſon Navire; mais non pas comme il le croyoit; car ce Vaiſſeau tirant beaucoup d'eau, il voulut l'approcher de la côte, & le mit

mit ſur un Recif, d'où il ne put jamais le retirer. Il eut beau mettre ſes Canots à terre, & décharger le canon, tout cela fut inutile. Comme il n'y avoit point de remede, ſes gens allerent à terre, où ils firent des *Ajoupas*, qui ſont de petites Loges ſemblables à des Baraques, en attendant qu'il paſsât quelque Bâtiment pour les tirer de là.

Cependant l'Olonois accoutumé aux traverſes, ne prit aucun chagrin de tout ceci, dumoins n'en fit-il point paroître; au-contraire il conjura ſes gens de ne point perdre courage, les aſſurant qu'il avoit trouvé le moyen de ſortir de ce lieu, & de faire fortune avant que de retourner à l'Iſle de la Tortuë. Il en occupa une partie à planter des vivres ſur cette Iſle; c'eſt-à-dire, des pois que l'on recueille, & qui ſont bons à manger au bout de ſix ſemaines: quelques-uns à aller à la chaſſe & à la pêche; d'autres à dépecer le Bâtiment, pour en tirer autant de bois & de cloux qu'ils pourroient, & en faire une Barque longue: enfin avec leurs Canots ils eſpéroient encore entrer dans le Lac de *Nicaragua*. Pendant qu'ils feront leur Barque, je donnerai ici une petite deſcription des Iſles de *Carneland*.

Expédient de l'Olonois après ſon naufrage.

Elles sont voisines de quantité d'autres situées sous le douziéme degré cinquante minutes de latitude Septentrionale, environ à quarante lieuës du Cap de *Gracia à Dios*, & habitées par une sorte d'Indiens de terre ferme, qui y viennent quelquefois passer une partie de l'année. L'une de ces Isles est plus grande que l'autre; la plus grande peut avoir quatre à cinq lieuës de tour; & l'autre, trois. Le terroir en est très-bon & fort fertile; on y voit de grands bois, & on pourroit y demeurer; mais il faut y creuser des puits pour avoir de l'eau, & cette eau est moitié douce & moitié salée.

Mauvais Indiens de terre ferme.

Les Avantiers y viennent souvent; car ils n'osent aller en terre ferme, où les Indiens sont méchans, & ne veulent souffrir aucune Nation, étant eux mêmes sans demeure fixe, & toûjours errans dans les bois. Les Avanturiers n'avoient jamais pu en découvrir aucun; mais lorsque l'Olonois parut sur les Isles, ceux d'entr'eux qui étoient marquez pour la chasse, en trouverent trois qui prirent aussi-tôt la fuite. On les poursuivit si vivement, qu'on les vit entrer dans une taniere sous terre, où sans rien craindre on entra après eux, on

Les Avanturiers en prennent trois à la chasse.

on les prit, & on les amena au quartier de l'Olonois, ſans leur faire aucun mal. Ils étoient trois, ſçavoir deux femmes & un homme.

Nos Avanturiers s'imaginerent que cette capture étoit un coup de fortune pour eux ; ils penſoient faire amitié avec ces Sauvages afin de pouvoir enſuite entrer dans leur pays, mais ils furent bien trompez dans leur attente. Après leur avoir fait toutes les careſſes du monde, ils donnerent aux deux femmes quantité de petits miroirs, & d'autres choſes de cette nature qu'on préſente ordinairement aux femmes ; ils firent auſſi préſent aux hommes de haches, de coûteaux, & d'inſtrumens pour la pêche. Mais au-lieu que les autres Indiens eſtiment toutes ces choſes, ceux ci les mépriſerent & ne daignerent pas ſeulement les regarder. Pendant tout le temps qu'ils furent avec les Avanturiers ils ne ſe parlerent jamais : On leur préſenta à manger des fruits, & des choſes qu'ils connoiſſent bien ; ils en mangerent. Après cela on les mit en liberté, & on leur fit ſigne de s'en aller avec leurs camarades, & de leur porter ces choſes que les Avanturiers leur avoient données ; mais ils n'en voulurent

Préſens que les Indiens mépriſent.

voulurent rien faire. Cependant l'homme prit quelques coûteaux, & sur le champ ils se sauverent, sans que depuis on les ait vû reparoître. Dès le lendemain un des Avanturiers s'étant émancipé d'aller seul à la chasse, tomba entre leurs mains, & fut roti & mangé, à ce qu'on a pû conjecturer ; car trois jours après on trouva un pied & une main de ce miserable, qui étoient brûlez.

Destinée d'un Avanturier pris par les Indiens.

Un jour un Avanturier de la Jamaïque vint moüiller à ces Isles. La nuit ils vinrent sous l'eau, lui emporterent son ancre qui pouvoit peser six cens livres, & attacherent le cable à un rocher. Il y a le long de cette côte de très-méchans Indiens que les Espagnols n'ont jamais pû assujetir. J'en rapporterai encore dans la suite quelques histoires assez curieuses.

L'Olonois vint enfin à bout de son dessein, & dans l'espace de dix mois qu'il demeura sur ces Isles avec son monde, il bâtit une Barque longue, capable de porter la plus grande partie de ses gens qu'il mit dessus, & le reste dans ses Canots. En cet équipage il entra dans la riviere de St. Jean, nommée par les Espagnols *Desaguadera*. Comme il la remontoit, il fut découvert

L'Olonois découvert par les Indiens.

vert par des Indiens qui appartenoient aux Eſpagnols, & qui en avertirent promptement leurs maîtres. Ceux-ci envoyerent au-devant de lui une troupe d'Indiens qui l'empêcherent d'aller plus avant, & l'obligerent à ſe retirer avec perte de beaucoup de ſes gens.

Déſolation des Avanturiers.

Nos Avanturiers étoient déſolez de ne pouvoir ni faire quelque priſe, ni retourner à l'Iſle de la Tortuë; car ils n'avoient point de Vaiſſeaux. Ils ſe ſéparerent donc, de-peur de s'affamer les uns les autres, & chacun alla de ſon bord; une partie ſe rendit au Cap de *Gracia à dios*, où elle demeura avec une Nation d'Indiens qui ſouffrent les Avanturiers chez eux, & même qui les aiment. L'autre partie alla à *Boca del Toro*, où il arrive ſouvent des Avanturiers cherchans de la Tortuë pour ravitailler leurs Vaiſſeaux. Ceux ci avoient en vûë lorſqu'il en arriveroit quelques-uns, de s'embarquer avec eux.

Ils deſcendirent en un lieu nommé *la Pointe à Diegue*, à cauſe qu'il y a là de de l'eau bonne à boire. Ayant tiré leurs Canots à terre, ils dreſſerent un Fort; c'eſt-à-dire, un retranchement de pieux, afin de ſe garantir des Indiens, qui y ſont fort à craindre. L'Olonois avec ſa

Barque

L'Olonois croisant devant Carthagene, sa mort.

Barque avoit dessein de croiser devant Carthagene, en passant les *Bayes Barou*, qui sont près du Golfe *del Darien*, il fut obligé d'aller à terre, & de chercher quelque Bourgade, soit d'Indiens soit d'Espagnols, à piller pour avoir des vivres; mais cette entreprise ne lui réüssit pas mieux que les autres fois; au-contraire il eut le malheur d'être pris par les Sauvages que les Espagnols appellent *Indios bravos*, ils le hacherent par quartiers, le firent rotir & le mangerent.

Telle fut la vie & la fin de l'Olonois; ses camarades qui échaperent, arriverent à la Tortuë avec leur Barque, n'ayant jamais fait de course plus funeste que celle-là. J'obliois à dire qu'une partie du monde de l'Olonois, qui s'étoit retirée sur une Isle le long de la côte de Carthagene, nommée *l'Isle Forte*, y trouverent des Anglois Avanturiers, qui avoient dessein de faire descente en terre ferme, & que cette occasion se présenta fort à propos pour les délivrer. Dans l'espérance de faire quelque butin, ils dirent aux Anglois, qu'ils avoient encore de leurs camarades en beaucoup de lieux le long de la côte. Les Anglois réjoüis d'apprendre

cette

cette nouvelle, les chercherent, & les prirent dans leurs Vaisseaux. Leur dessein étoient de monter la riviere de *Moustique*, qui est au Cap de *Gracia à Dios*, & de trouver quelque Ville Espagnole à piller; parceque personne n'y avoit encore été. Un des leurs les avoit assurez qu'il y avoit communication entre cette riviere & le lac *Nicaragua*. Sur cette espérance les Avanturiers s'embarquerent au nombre de cinq cens dans des Canots pour monter la riviere: mais après avoir tenté la fortune quinze jours durant, sans trouver autre chose que de petits lieux où les Indiens se retiroient, & qui étoient entierement dénuez de vivres, ils chercherent divers moyens pour sortir de cet embarras.

Enfin voyant qu'ils ne gagnoient rien, ils allerent au-travers des bois pour chercher un chemin. Mais après avoir employé quelques-jours à courir de côté & d'autre, ils ne purent découvrir aucune route, ni faire quelque prisonnier qui leur servît de guide. Ils s'en retournerent donc sans avoir rien fait. La faim qui les pressoit extrêmement, précipitoit encore leur retour, & s'ils avoient trouvé des Sauvages, ils

Extrêmitez où sont réduits les gens de l'Olonois.

ils étoient résolus d'en tuer quelqu'un pour se nourrir ; car ils ne mangeoient que de l'herbe & des feuilles d'arbres. Ils regagnerent pourtant peu-à-peu le bord de la mer, où ils trouverent les Indiens du Cap de *Gracia à dios*, qui leur donnerent des vivres ; & ils demeurerent quelque temps dans ce lieu avant que de se rembarquer. Ils auroient même entrepris encore quelque chose ; mais la nécessité fut cause que la dissension se mit entr'eux. Toutefois ils se séparerent sans autre disgrace que la faim qu'ils avoient endurée.

CHAPITRE X.

Avanture d'Alexandre surnommé Bras de fer.

Réfléxion de l'Auteur sur quelques événemens de son Histoire.

LORSQUE je fais réfléxion à ce que j'ai déja dit des Avanturiers, & à ce qui me reste à en dire, je ne doute point que parmi ceux qui liront leur histoire, il ne s'en trouve quelques-uns de difficile croyance, & qui, sur le moindre récit de quelque avanture singuliere, ne soient tentez de prendre l'Historien pour un Romancier.

cier. Je ne conseille pas à ces Messieurs de lire la vie des Flibustiers, où tout est extraordinaire.

En effet, comme ils sont presque toûjours sur mer, & que cet élément est sans cesse agité de furieuses tempêtes, ils font souvent naufrage, & ces naufrages les jettent en des périls aussi surprenans que terribles. Comme ils forment des entreprises hardies & difficiles, l'exécution de ces entreprises les expose à tout moment à des avantures également étonnantes & incroyables.

Ainsi que peut-on penser quand on voit Pierre le Grand avec un petit Vaisseau monté de quatre légeres pieces de canon, & de vingt hommes, se rendre maître presque en un instant du Vice-Amiral des Galions du Roi d'Espagne, & s'en retourner en Europe riche à jamais?

Que peut-on s'imaginer lorsqu'on apprend que Roc, après son naufrage, marche en victorieux dans un Pays ennemi; qu'il défait, en chemin faisant, les Espagnols, s'empare de leurs chevaux, se saisit d'une Barque, & se tire enfin d'un grand péril, sans autre perte que de deux de ses gens blessez, & deux tuez?

Que peut-on croire enfin en liſant que l'Olonois découvert par les ennemis, accompagné d'un petit nombre des ſiens, ait attaqué & pris une Frégate armée de dix pieces de canon, & de quatre-vingt hommes de la plus belle & de la plus vigoureuſe jeuneſſe de *Havana*, & qu'il ait fait enſuite tout ce que nous avons vu ?

Certainement ces choſes ſont extraordinaires; mais auſſi pour peu qu'on ſoit de bon ſens & ſans prévention, il eſt aiſé de voir qu'elles ſont accompagnées de circonſtances ſi originales & ſi naturelles, qu'il eſt malaiſé d'en douter, puiſqu'enfin elles reſpirent partout la vérité. D'ailleurs, tout extraordinaires qu'elles ſoient, je puis bien aſſûrer que je les ai vûës moi-même; & ſi mon témoignage ne ſuffit pas pour en accréditer le récit, je ſuis encore en état de le confirmer par celui de quantité de gens de conſidération, qui ſont encore pleins de vie, & que je nommerois volontiers, ſi ce n'eſt qu'occupant maintenant des poſtes avantageux, ils ſeroient peut-être fâchez qu'on ſçût qu'ils ont été Flibuſtiers, quoiqu'exerçant ce métier ils ayent fait mille belles actions qui méritetoient

Témoignages pour la vérité de cette Hiſtoire.

méritéroient d'être rapportées. Je penſe toutefois qu'ils ne ſe ſoucient guéres qu'on les rapporte, puiſque depuis ce temps-là ils en ont fait d'auſſi belles, mais plus glorieuſes pour eux, & plus utiles pour leur patrie, n'ayant plus tiré l'épée que pour le ſervice de leur Prince.

Pour revenir à ceux qui donnent le nom de Roman à tout ce qui leur cauſe quelque ſurpriſe, que diroient-ils, ſi on leur rapportoit les expéditions d'Alexandre ſurnommé *Bras de fer*, à cauſe de la force de ſon poignet. On peut dire que ce nouvel Alexandre a autant ſignalé ſon nom entre les Avanturiers, que l'ancien Alexandre à diſtingué le ſien entre les Conquérans. On ne doit pas trouver la comparaiſon étrange; car enfin Alexandre le Grand, tout Alexandre qu'il étoit, étoit-il autre choſe qu'un Avanturier; mais un Avanturier de famille Royale? & celui dont je vais parler, étoit de condition.

Alexandre ſurnommé *Bras de fer.*

Il étoit beau de viſage, robuſte de corps; j'en puis parler pour l'avoir vû de près, parceque je l'ai panſé & guéri d'une bleſſure conſidérable. Ma fortune étoit faite après cette cure, s'il avoit été

été aussi libéral qu'Alexandre ; mais par malheur pour moi il ne l'étoit pas. Il avoit beaucoup de tête quand il s'agissoit d'entreprendre, & un grand courage lorsqu'il falloit exécuter.

Bien différent des autres Avanturiers, qui vont en course avec des Flottes entieres, il n'y alloit jamais qu'avec un seul Vaisseau nommé le *Phœnix*, rempli de gens d'élite & de résolution comme lui. Je ne dirai qu'un seul incident de sa vie ; il me l'a récité lui-même en Espagnol, & je le rapporte ici en François.

Un jour qu'il étoit en mer pour l'exécution d'un dessein de conséquence, qu'il est inutile de dire puisqu'il ne réüssit pas, après un long calme il fut tout-à-coup surpris d'un grand orage accompagné de vents & de tonnerres furieux. Les vents lui briserent ses mâts, & le tonnerre mit le feu à la soute aux poudres, qui firent sauter toute la partie du Vaisseau qu'elles occupoient, avec ceux qui étoient dessus, & qui furent tuez avant que de tomber dans l'eau. Ceux de l'autre partie du Vaisseau se trouverent tout-à-coup dans la mer ; mais comme ils étoient fort près de terre, il s'en sauva pour le

Naufrage d'Alexandre Avanturier.

Comme il se sauve avec ses gens.

le moins trente ou quarante à la nage, & notre Alexandre ne fut pas des derniers. Ils aborderent dans quelques Isles aux environs de *Boca del Drago*, habitées par des Indiens qu'on n'a pû encore réduire, & dont je ne dis rien ici, parceque j'en parlerai ailleurs.

Ils parcoururent quelque temps les bords de la mer, pour recueillir ce qu'ils pourroient du débris de leur naufrage. Ils songerent à se garantir des insultes des Indiens, qui sont terribles dans ces contrées; à reconnoître les lieux, de-peur de surprise; enfin à observer quand il passeroit quelque Bâtiment, pour les tirer de cet endroit. Dans ce dessein ils ne quittoient guéres le bord de la mer.

Un jour qu'ils erroient à leur ordinaire une troupe d'Indiens vint les assaillir, ils en tuerent un bon nombre, & en firent quelques-uns prisonniers. Alexandre crut que pour leur ôter l'envie de venir désormais les attaquer, il falloit leur inspirer de la crainte. Avant que de renvoyer les prisonniers, il fit attacher un bouclier de cuir fort épais aux ossemens d'une Baleine qui se trouverent là par hazard. On fit entendre par signe à ces Barbares de

tirer

tirer leurs fléches contre le bouclier. Ce que quelques-uns des plus robuſtes firent avec beaucoup d'adreſſe ; mais les fléches ſe briſerent, & à peine purent-elles effleurer le poil du bouclier. Ce fut une eſpece de merveille qui les ſurprit ; car leurs fléches ſont ſi aiguës & ſi pénétrantes, qu'elles percent d'outre en outre toute ſorte d'animaux. On leur demanda par ſigne s'ils vouloient voir qu'elle étoit la force des armes des Avanturiers ; parcequ'ils s'imaginoient, comme ils le firent entendre, que l'arquebuſe étoit une eſpece d'arc, & la baguette la fléche ; & afin de leur faire connoître quelle étoit la force de l'arquebuſe, Alexandre donna ordre à un Flibuſtier de tirer la ſienne contre le bouclier. Ce Flibuſtier s'étant éloigné de ſix pas plus qu'eux ; déchargea ſon fuſil, & perça non ſeulement le cuir du boublier ; mais encore l'os de la baleine auquel il étoit attaché. Les Barbares étonnez s'approcherent de plus près pour voir le coup, & demanderent une balle, dans l'eſpérance d'en faire autant. On leur en donna une, ils la mirent au bout d'un dard, & ſoufflerent enſuite de toute leur force, croyant que ce ſouffle étoit la

cause du grand bruit qu'ils avoient entendu ; mais dès qu'ils eurent lâché la balle, elle tomba à leurs pieds, & ils en furent si étonnez, qu'Alexandre les ayant renvoyez, non seulement il n'en a eu depuis aucune nouvelle ; mais il n'a même vû qui que ce soit qui ait osé l'attaquer.

Nos Avanturiers commençoient à s'ennuyer d'être si long-temps dans cet endroit, lorsqu'ils apperçurent d'assez loin un Vaisseau en mer, qui tiroit droit où ils étoient. Ils se cacherent, se doutant bien que ce Vaisseau n'approcheroit pas s'ils se montroient. Les uns étoient d'avis qu'on priât les Chefs du Vaisseau de les prendre dans leur bord : les autres au-contraire opinoient à se défendre, craignant qu'on ne leur ôtât la liberté, & qu'on ne leur fît peut-être pis. Alexandre, qui étoit vif à délibérer, & encore plus prompt à se résoudre, décida que bien-loin de se défendre il falloit attaquer. Les Avanturiers déférerent tous à son sentiment, parcequ'il avoit beaucoup d'ascendant sur eux, & qu'ils se fioient entierement à sa conduite & à sa valeur, qu'ils avoient déja éprouvée en mille occasions.

Il découvre un Vaisseau en mer.

Le Vaisseau aborde, attiré, comme on a sçu depuis, par la disette d'eau où il étoit; car dans ces Isles l'eau est très-bonne. C'étoit un Vaisseau Marchand équipé en guerre. Les Capitaines firent descendre leurs meilleurs Soldats à terre, & se mirent à leur tête, parcequ'ils sçavoient les périls que l'on couroit dans ce lieu, à cause des Indiens dont j'ai parlé. Ils ne songeoient guéres à nos gens qui se tenoient cachez, & tout prêts à exécuter ce que nous allons voir.

Il est bon de remarquer que nos Avanturiers avoient demeuré assez long-temps dans ces lieux pour en sçavoir les détours. Ils se glisserent donc fort doucement le long des arbres qui étoient fort touffus alors, défilerent ensuite par des routes secrettes qu'ils connoissoient; ensorte qu'en peu de temps ils environnerent le grand chemin qui coupoit le bois, & que leurs ennemis tenoient, de-peur de surprise. Ils marchoient tous en bon ordre. Cependant nos Avanturiers se tenoient derriere les arbres; parceque s'ils avoient combattu à découvert, les ennemis, qui étoient en plus grand nombre n'auroient pas manqué de les défaire.

Mais

Mais comme ils ne les perdoient pas de vûë, ils firent tout-à-coup sur eux une décharge aussi meurtriere qu'imprévûë. Aussi-tôt les ennemis firent face, sans tirer pourtant, parcequ'ils ne voyoient personne. Mais comme il tomboit sans cesse quelques-uns des leurs, & qu'ils n'appercevoient point de fléches, ils comprirent facilement qu'ils avoient affaire à d'autres gens qu'à des Indiens; & pour rendre inutile le feu de ceux qui les attaquoient, ils s'aviserent de se mettre ventre à terre, & de ne se point relever, ou que ce feu n'eût cessé, ou qu'ils ne vissent quelqu'un paroître.

Les Avanturiers qui regardoient par les ouvertures qu'ils avoient faites dans l'épaisseur du feüillage, furent bien surpris de ne plus rien voir : ils s'imaginerent d'abord que les ennemis pourroient s'être retirez; mais n'ayant point entendu de bruit qui eût marqué leur retraite, ils ne sçavoient ce qu'ils étoient devenus, encore moins ce qu'ils devoient faire eux-mêmes.

Alexandre se trouvoit dans la même peine; mais impatient de vaincre, il se détermina promptement, & sortit accompagné de ceux qui étoient

alors auprès de lui pour chercher les ennemis. Ceux-ci l'ayant apperçu, jetterent un cri, se releverent, & coururent sur le champ à lui. Alexandre les voyant venir avec tant d'impétuosité, se mit à quartier avec les siens, & laissa passer le torrent; ensuite il s'attacha à celui qui marchoit à leur tête, & lui porta un coup de sâbre, qui coula sans aucun effet le long d'un grand bonnet dont sa tête étoit couverte. Il alloit redoubler, lorsqu'une racine d'arbre qui sortoit de terre, & qu'il rencontra malheureusement sous ses pieds, le fit tomber. A l'instant il se releva à-demi soûtenu sur une main, ne pouvant mieux faire, parcequ'il étoit étrangement pressé par son adversaire, & du revers de l'autre main, (car il avoit le poignet rude) il fit sauter le sâbre de son ennemi; ce qui lui donna le loisir de se relever tout-à-fait, & de crier, *à moi Camarades, à moi*, pour avertir ceux qui étoient encore dans le bois. Ses Camarades sortant aussi-tôt, les uns d'un côté, les autres d'un autre, & prenant les ennemis, tantôt à dos, tantôt en flanc, puis en queuë, en firent un grand carnage; enfin se réünissant

tous

tous à un signal que leur fit Alexandre, ils fondirent sur eux le sâbre à la main, & les trouverent tellement affoiblis, qu'ils tuerent sans peine jusqu'au dernier, ayant pris à cœur de n'en pas laisser échaper un seul.

D'un autre côté, ceux qui étoient demeurez dans le Vaisseau entendant le bruit de la mousqueterie, crurent que leurs gens avoient rencontré quelque embuscade, ou quelque parti d'Indiens; mais comme la troupe de Soldats qui avoit fait descente, étoit brave & nombreuse, ils crurent qu'elle avoit taillé en pieces ces Indiens, & que les autres se seroient sauvez dans leurs cavernes. C'estpourquoi ils se contenterent de tirer le canon de leur bord pour les effrayer.

Cependant nos Avanturiers ne perdirent point de temps. Ils dépouillerent les morts, se vêtirent de leurs habits, & ayant le visage presque entierement caché sous de grands bonnets qu'ils avoient ôtez à leurs ennemis, enfin poussant de grands cris pour marque de leur victoire, ils marcherent vers le Vaisseau. Ceux qui étoient dedans les voyant venir, crurent que c'étoit leurs Camarades qui

revenoient vainqueurs, & les reçurent dans leur bord. Auſſi-tôt les Avanturiers firent main-baſſe ſur tous ceux qu'ils rencontrerent, & qui ne s'attendant à rien moins, réſiſterent peu, parcequ'il n'étoit reſté dans le Vaiſſeau que des Marchands, des Matelots & fort peu de Milice. De maniere que les Avanturiers s'en rendirent bien-tôt maîtres, & le trouverent chargé de toute ſorte de marchandiſes & de richeſſes, dont je n'ai point appris le détail.

J'ai ſçu d'Alexandre même pluſieurs autres entrepriſes que je n'écris point; car j'ai remarqué qu'en les récitant, il paſſoit fort légerement ſur ce qui le regardoit, & appuyoit beaucoup ſur ce qui concernoit les autres, leur en donnant preſque toute la gloire. Enſorte que ſi je rapporte quelques circonſtances qui le regardent, je ne les tiens pas de lui; mais de ſes Camarades.

Je n'étois pas à cette expédition, & je ne l'ai rapporté que pour détromper ceux qui ne peuvent rien lire de ſingulier, ſans s'imaginer qu'on leur en impoſe.

Voici un événement bien plus ſurprenant

prenant, arrivé depuis quelques années au Capitaine Montauban, dont toute la Ville de Bourdeaux pourroit rendre un fidéle témoignage.

CHAPITRE XI.

Voyage du Capitaine Montauban en Guinée, avec quelques particularitez de ſa vie.

LE Capitaine Montauban a couru pendant plus de vingt années les côtes de la nouvelle Eſpagne, de Carthagene, du Mexique, de la Floride, de la nouvelle Yorc, les Iſles Canaries, & le Cap Verd.

La campagne qu'il fit en 1691. fut mémorable par le ravage des côtes de Guinée, il entra dans la riviere de Serrelion, & ayant pris la Forteresse avec 24. pieces de canon qui la défendoient, il la fit ſauter, de crainte que les Anglois ne vinſſent s'y établir. En 1694. on le vit ſur la côte de Caraque, & de là monter au vent de Sainte Croix, où ſur l'avis qu'on lui donna qu'un convoi de Vaiſſeaux devoit partir pour les Iſles Barbades &

Niéve pour passer en Angleterre, il alla à la hauteur des Bermudes à dessein de l'enlever. Peu de temps après son arrivée il le vit paroître venant à lui; mais il le prévint en attaquant l'escorte nommée *le Loup*, qu'il enleva avec deux Vaisseaux marchands chargez de sucre, le reste s'étant sauvé pendant le combat.

Comme il emmenoit cette prise en France, il se rendit maître d'un Vaisseau Anglois de 16. pieces de canon qui alloit en Angleterre, & le vendit à la Rochelle, où l'Amirauté le jugea de bonne prise. Ensuite continuant sa route il arriva le 3. Septembre 1694. à Bourdeaux avec les 3. autres Vaisseaux qu'il vendit, après qu'on les eût aussi jugez de bonne prise.

Les Flibustiers de sa compagnie, qui n'avoient pas vû la France depuis longtemps, se trouvant alors dans une Ville abondante en toutes choses, firent de terribles dépenses, & sur le bruit qui s'étoit répandu dans la Ville des grosses prises où ils avoient part, on ne faisoit aucune difficulté de leur prêter. Leur extravagance alla si loin, que non contens de courir la Ville en masque jour & nuit, ils s'y faisoient porter

en chaiſe, précédez de flambeaux allumez en plein midi. La débauche en fit mourir quelques-uns, d'autres déſerterent ; & le Capitaine Montauban voyant que ſon monde diminuoit, ſe détermina à partir au plûtôt.

Son premier ſoin fut d'amaſſer aſſez de jeunes gens du Païs pour remplir le nombre des Flibuſtiers qu'il avoit perdu, & ayant ravitaillé ſon Vaiſſeau qui n'avoit que 34. pieces de canon, il partit au mois de Février 1695. pour aller croiſer ſur la côte de Guinée.

Sa traverſée ne ſe fit pas ſans incidens. Il donna la chaſſe à deux Vaiſſeaux Anglois vers les Iſles du Cap Verd, & à deux Armateurs de cette Nation à l'Iſle de *Fogo* ou l'Iſle de Feu. Enſuite pourſuivant ſa route, il alla aterrer au Cap des Trois Pointes, où il rencontra la Garde-Côte. C'étoit une Fregate Hollandoiſe de 34. pieces de canon, qui croiſoit au large. Lorſqu'elle avança pour le reconnoître il arbora Pavillon Hollandois ; mais quand il ſe trouva à portée il fit mettre Pavillon François. Le combat dura toute la journée, ſans que Montauban pût joindre d'aſſez près ſon ennemi pour ſe ſervir avantageuſe-

ment de ses fusils Boucaniers, ou pour l'empêcher de se mettre à couvert sous la forteresse des 3. Pointes, où il y avoit deux autres Vaisseaux Hollandois armez en guerre.

Il attendit donc au lendemain, dans l'espérance que ces trois Vaisseaux joints ensemble viendroient l'attaquer; mais la Fregate se trouva trop maltraitée pour tenter un second combat. Enfin voyant que ses ennemis ne vouloient point se battre, il fit route pour les Isles de Saint Tomé, & allant reconnoître le Cap de Saint Jean, qui est dans la terre ferme de Guïnée, il prit un Vaisseau Anglois de 20 pieces de canon, chargé de dents d'Eléphant, de cire, & de 350 Negres, dont quelques-uns avoient été tuez par ordre du Capitaine, parcequ'ils s'étoient révoltez contre l'Equipage, & que d'autres s'étoient sauvez à terre dans sa Chaloupe qu'ils avoient enlevée.

De là se trouvant à la vûë de l'Isle du Prince, il prit un Capre de Brandebourg, qui croisoit dans cette hauteur, & qui enlevoit les petites barques sans distinction de Nation ni de Pavillon. Avant que de s'engager plus loin il envoya sa prise Angloise à St.

Domingue,

Domingue ; mais elle lui fut enlevée au petit Goave.

Montauban revint à la rade des Iſles du Prince & de Saint Tomé, où il échangea ſon Capre de Brandebourg contre des vivres ; deſorte que ſe trouvant en état de partir, il leva l'ancre pour aller vers les côtes d'Angola, qui ſont par-delà la ligne à plus de 250 lieues. Il y arriva le 22 Septembre, & découvrit quelques temps après un Vaiſſeau portant Pavillon Anglois de 52 pieces de canon. Comme il faiſoit toutes les Manœuvres néceſſaires pour le faire approcher, ſon ennemi en faiſoit de même, croyant que c'étoit un Vaiſſeau Marchand. Enfin ces deux Vaiſſeaux étant à portée l'un de l'autre, l'Anglois tira un coup de canon à balle ; ce qui obligea le Capitaine Montauban de mettre Pavillon François. A cette vûë l'Anglois envoya dans ſon travers deux bordées de canon qui tuerent ſept Flibuſtiers, ſans que de leur part on tirât aucunement ; & cela, pour donner la hardieſſe à leur ennemi de les aborder, car ils ne le pouvoient pas eux-mêmes étant ſous le vent.

En effet l'Anglois approcha de ma-

niere que le Capitaine Montauban voyant l'occasion favorable, donna le signal à tous les Flibustiers qui s'étoient tenus couchez sur le ventre au-dessus du Pont. Ces gens qui n'attendoient que ce moment se leverent au plus vîte, & firent un si grand feu qu'ils ralentirent bien-tôt celui des ennemis, dont l'Equipage étoit de plus de 300 hommes.

Ce grand nombre selon toutes les apparences devoit les assurer du succès s'ils en venoient aux mains. Aussi les vit-on bien-tôt venir à l'abordage avec de grands cris, menaçant de ne faire aucun quartier si l'on ne se rendoit pas. Leurs grapins n'ayant pû prendre derriere le Navire avanturier, l'Anglois courut si promptement qu'il vint abattre le derriere de son Bâtiment sur le beaupré de son ennemi.

Ce fut pourlors que les Flibustiers profitant de l'embarras où étoit la manœuvre, ne perdirent aucun de leurs coups, & firent un feu si terrible pendant une heure & demie, que les Anglois n'y pouvant résister, & ayant perdu beaucoup de monde, abandonnerent leur gaillard & se retirerent au-dessous entre les Ponts.

Montauban

Montauban s'appercevant qu'ils faiſoient ſigne & demandoient quartier, ordonna aux Flibuſtiers de ceſſer le feu, & fit dire aux Ennemis de ſe mettre dans leurs Chaloupes pour ſe rendre à ſon bord. Cependant il faiſoit ſauter ſes gens dans le Vaiſſeau afin de s'en ſaiſir, ſe croyant déjà en état de tout entreprendre avec une priſe ſi conſidérable; car c'étoit la Garde-côte d'Angola, & le plus grand Navire que les Anglois euſſent dans ces mers. On voyoit les Flibuſtiers à l'envi l'un de l'autre déſaborder ou filer les boſſes, lorſque le feu prit aux poudres de la Ste. Barbe du Vaiſſeau Anglois, par le moyen d'une méche que le Capitaine y avoit poſée dans l'eſpérance de ſe ſauver avec ſes Chaloupes. Les deux Vaiſſeaux étant accrochez, ſauterent tous deux en l'air, & firent le plus terrible bruit qu'on ait jamais oüi.

Il eſt impoſſible de faire une peinture de cet affreux ſpectacle, les Acteurs d'une ſi ſanglante ſcene ne ſe trouvant en état d'en juger eux-mêmes que par les maux qu'ils ont reſſentis. On laiſſe au Lecteur à s'imaginer l'horreur que peut donner la vuë de deux

Vaiſſeaux que la poudre enleve à plus de deux cens toiſes avec un fracas épouvantable, faiſant comme une montagne d'eau, de feu, de débris de toute eſpece; où parmi les coups de canons qui tirent en l'air, & le bruit des vagues qui s'élevent, on entend des mâts qui ſe briſent, des voiles & des cordages qui ſe déchirent, des hommes qui crient, des os qui ſe fracaſſent. On laiſſe, dis-je, au Lecteur à ſe répréſenter tout cela, & l'on va dire par quel bonheur le Capitaine Montauban fut ſauvé.

Montauban étoit ſur ſon Vaiſſeau où il donnoit ſes ordres lorſque le feu y prit, & l'enleva ſi haut de deſſus le pont, qu'il a crû lui-même que c'eſt ce qui empêcha qu'il ne fût mêlé parmi les débris qui l'auroient haché en mille pieces; enſorte qu'il tomba tout étourdi dans la mer, où il demeura quelque temps ſans pouvoir ſe remettre. Enfin ſe débatant comme un homme qui craint de ſe noyer, il s'accrocha à une piece de mâts. Sa ſurpriſe fut grande lorſqu'il vit autour de lui un nombre infini de membres & de parties ſéparées de leurs corps, la plûpart embrochées dans les éclats de bois.

Et ce qui le toucha le plus, ce fut de voir deux demi-corps, qui ayant encore quelques restes de vie s'élevoient de temps en temps sur l'eau, & laissoient la place où ils se renfonçoient toute teinte de leur sang.

Cela n'empêcha pas que Montauban ne réveillât le courage de quelques-uns des siens qui nageoient auprès de lui, leur donnant espérance de pouvoir se sauver au moyen d'une Chaloupe qu'il avoit apperçu au milieu de quelques débris qui flottoient sur l'eau. Ils allerent aussi-tôt au nombre de 15 ou 16 chacun sur une piece de bois dégager cette Chaloupe, où étoit un canot enchassé, dans lequel ils se mirent tous, & ils sauverent encore le Canonnier qui avoit eu une jambe emportée dans le combat. Ils se servirent de quelques morceaux de planche pour avirons, & ayant trouvé dequoi faire une voile & un petit mâts, ils se confierent à la Providence, qui seule pouvoit leur donner le salut & la vie.

Dès que le Capitaine Montauban eût repris ses sens, il s'apperçut que le sang couloit d'une blessure qu'il avoit reçuë à la tête, on lava sa playe avec de

de l'urine, on y mit de la charpie faite de ſon mouchoir, & on banda ſa tête d'un morceau de ſa chemiſe. On en fit autant à ceux qui ſe trouverent pareillement bleſſez, & cependant la Chaloupe alloit ſans découvrir terre, ſans vivres, & ſans ſçavoir où en prendre.

Trois jours s'étoient écoulez de la ſorte, lorſqu'un des Flibuſtiers preſſé de la faim & de la ſoif, but tant d'eau de la mer, qu'il en mourut; les autres ſuporterent leur mal avec plus de patience: mais ils avoient tant bû en tombant dans la mer, qu'on les voyoit comme demi-morts, & le Capitaine Montauban eut une hydropiſie dont il ne fut guéri que par une fievre quarte qu'il garda long-temps. Il étoit méconnoiſſable, le feu de la poudre lui avoit brûlé le côté, les cheveux & le viſage, & le grand bruit de ce feu avoit cauſé un tel étonnement dans tous ſes organes, qu'on lui avoit vû rendre le ſang par le nez, par les oreilles & par la bouche, comme il arrive ordinairement aux Bombardiers qui ſervent ſur mer.

Ces malheureux ne pouvoient guéres s'entr'aider, parcequ'ils étoient

tous fort maltraitez. Cependant malgré l'abbattement que leur cauſoit la faim qu'ils ſouffroient, il fallut gagner le cap de Corſe, & ſurmonter les obſtacles que la nature leur oppoſoit par le moyen de la Barre qui en rend la côte inacceſſible. Ils y arriverent néanmoins après bien des peines; un de la troupe alla chercher dequoi vivre, & par bonheur il trouva dans un étang que la mer a formé près de là, des Huîtres attachées à des branchages. Ils y allerent tous en remontant le canal, & ſe prêtant de bon cœur quelques coûteaux qui ſe trouverent dans leurs poches, chacun mangea de grand appétit.

Les Flibuſtiers ayant paſſé deux jours dans cet endroit, le Capitaine Montauban les diſtribua en trois petites bandes, pour aller chercher des vivres & des habitations. Il y alla de ſon côté, & donna ordre de retourner le ſoir à la Chaloupe; mais ils ne rencontrerent que quelques troupes de Buffles qui fuyoient à meſure qu'on avançoit vers eux; ainſi ils revinrent à la Chaloupe ſans avoir trouvé ni habitation, ni veſtiges d'hommes. Cette dure extrémité les obligea de partir le lendemain

lendemain pour ſe rendre au Port de Lopez ſous le vent du cap de Corſe, où les Negres avertis par des coups de canon que les Vaiſſeaux tirent à leur arrivée, viennent leur apporter des vivres & tout ce qui leur eſt néceſſaire, pour de l'eau de vie, des coûteaux & des haches.

Le Capitaine Montauban ne doutoit pas que parmi ces Negres, dont la plûpart lui avoient apporté des rafraîchiſſemens dans les voyages précédens qu'il avoit faits ſur ces côtes, il ne s'en trouvât pluſieurs qui le reconnuſſent. En effet, il dit à quelques-uns de ceux-là en leur langue, qu'il étoit le Capitaine Montauban, & qu'il les prioit de lui donner des vivres: mais ces Negres le voyant tout défiguré ne le reconnurent point, & crurent qu'il leur impoſoit. Il les pria de le mener chez le Prince Thomas, fils du Roi de ce païs, eſpérant qu'il ſe ſouviendroit des plaiſirs qu'il lui avoit faits. Les Negres l'y conduiſirent avec ſon monde, & commençant à s'apprivoiſer avec nos Avanturiers, ils leur donnerent des Bananes, qui ſont des figues plus longues que la main.

Le mauvais état où étoit Montau-

ban

ban fit que le Prince Thomas ne put le reconnoître. Toutefois ce Prince se ressouvenant de lui avoir vû, en se baignant un jour avec lui, la cicatrice d'un coup de mousquet qu'il avoit reçu à la cuisse, il lui dit : *Je vais bien-tôt sçavoir si tu es le Capitaine Montauban, & si cela n'est pas, je te ferai couper la tête.* Dans ce moment il lui commanda de montrer sa cuisse, & ayant vû la cicatrice il embrassa le Capitaine, le retint chez lui, & fit placer son monde chez des Negres, avec ordre d'en avoir soin.

Au bout de quelque temps le Prince Thomas leur donna des pieces d'étoffe pour se mettre en état de paroître devant le Roi son pere. C'est un grand Negre assez bien fait, d'environ 50 ans, à qui il vouloit les présenter. Le Roi les reçut avec toute sorte d'amitié ; & ayant appris du Capitaine, que le Roi de France son Maître soûtenoit la guerre contre les Anglois & les Hollandois qu'il connoissoit lui-même, & encore contre les Allemans & les Espagnols qui sont des Nations plus puissantes que les deux premieres, il témoigna que ce récit lui faisoit plaisir, & se fit apporter

ter du vin de Palme, qui n'eſt pas déſagréable à boire, afin de ſaluer la ſanté du Roi de France. Le Prince Thomas en fit autant, & tous les Flibuſtiers par ordre du Roi ſuivirent leur exemple. Ce Monarque rempli du récit qu'on venoit de lui faire, demanda comment on appelloit le Roi de France, & ſur la réponſe que Montauban lui fit, qu'on le nommott *LOUIS LE GRAND*, il dit qu'il vouloit que ſon petit-fils, que l'on devoit bien-tôt baptiſer, portât le nom de *LOUIS LE GRAND.*

En effet Montauban le tint ſur les Fonts, & fut obligé de le nommer ainſi.

A peine cette cérémonie fut-elle achevée, que le Prince Thomas mena promener Montauban & ſes gens dans les Villages les plus agréables du Païs, éloignez les uns des autres de 5 à 6 lieuës. La plûpart des Negres qui n'avoient jamais vû le bord de la mer, & qui par conſéquent n'avoient jamais vû de Blancs, venoient en foule pour les voir; tantôt ils leur paſſoient la main ſur le viſage, ne croyant pas que leur blancheur fût naturelle, tantôt ils leur ratiſſoient les

doigts

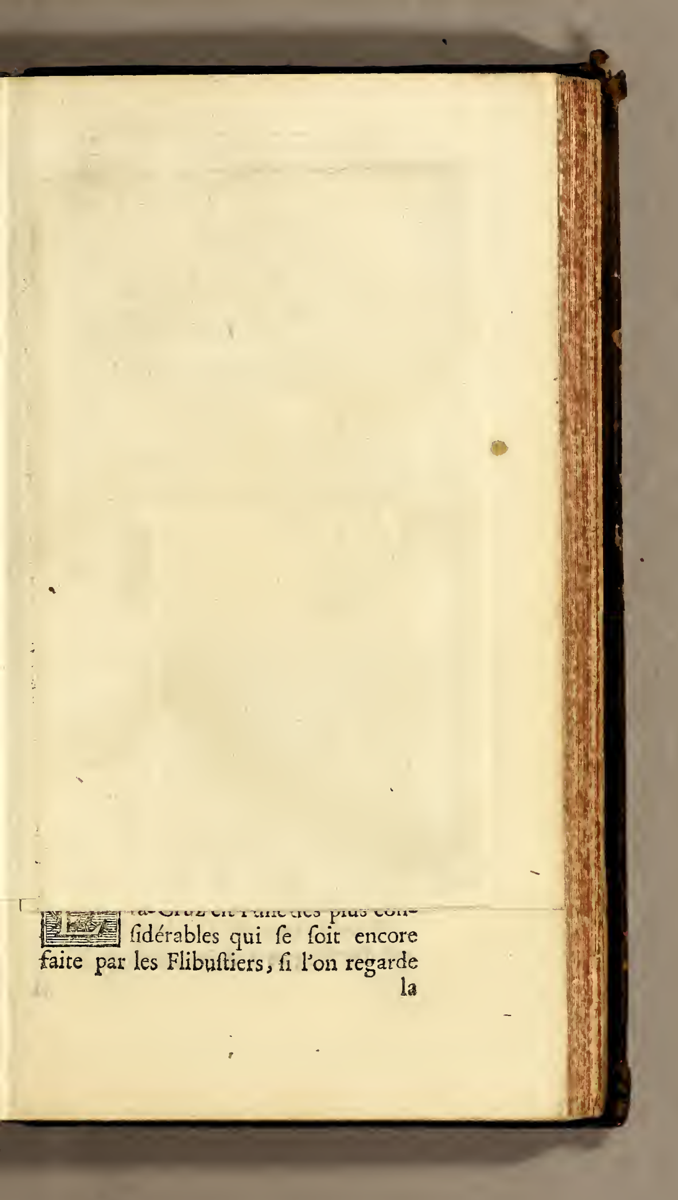
doigts avec un coûteau ; enſorte que le Prince Thomas s'appercevant de leur ſimplicité, ſe mit à rire, & les fit retirer.

Sur ces entrefaites quelques Gardes du Prince Thomas vinrent lui dire qu'il étoit arrivé des Vaiſſeaux au Cap de Lopèz ; on prépara auſſi-tôt par ſon ordre des Canots, & Montauban après avoir pris congé du Prince, & l'avoir remercié de toutes les marques de bonté & d'amitié qu'il en avoit reçuës, s'embarqua pour ſe rendre avec ſon monde au Cap de Lopèz, où il trouva un Navire Portugais dont le Commandant étoit de ſes amis. Trois jours après ils arriverent à Saint Thomé, d'où ils paſſerent aux Barbades ſur un Vaiſſeau Anglois, dont le Capitaine parut ſi ſincere, que Montauban crut qu'il étoit de ſon honneur d'accepter les offres qu'il lui faiſoit. En effet, cet Anglois en uſa bien ; mais le Général Ruſſel retint tous les Flibuſtiers priſonniers de guerre, & lui ſçut mauvais gré de s'être chargé dans un temps de guerre ouverte, d'un ennemi qui avoit fait tant de mal à la Nation. Toutefois il permit que les Médecins le viſitaſſent ; il le viſita

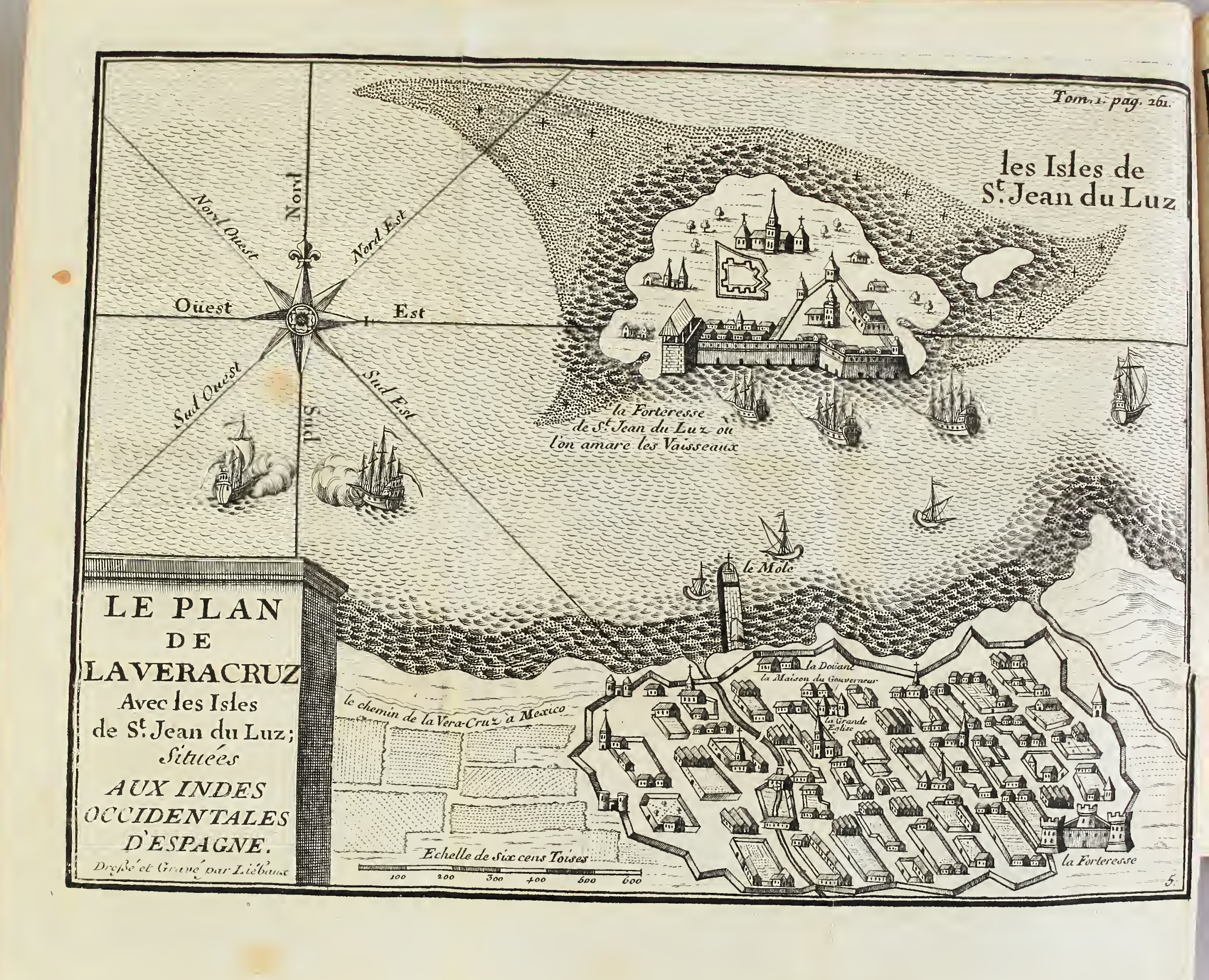
sita lui-même, & dans la suite il lui donna la liberté aussi-bien qu'à deux Flibustiers, avec de l'argent pour leur retour en Europe.



HISTOIRE



a-Cruz eſt l'une des plus con-
ſidérables qui ſe ſoit encore
faite par les Flibuſtiers, ſi l'on regarde
la



Tom. 1. pag. 261.
les Isles de
S.t Jean du Luz
Nord
Nord Ouest
Nord Est
Ouest
Est
Sud Ouest
Sud
Sud Est
la Forteresse
de S.t Jean du Luz où
l'on amare les Vaisseaux
le Mole
la Douane
la Maison du Gouverneur
la Grande
Eglise
le chemin de la Vera-Cruz à Mexico
Echelle de Six cens Toises
100 200 300 400 500 600
la Forteresse
LE PLAN
DE
LA VERACRUZ
Avec les Isles
de S.t Jean du Luz;
Situées
AUX INDES
OCCIDENTALES
D'ESPAGNE.
Dressé et Gravé par Liébaux
5.



HISTOIRE
DES
AVANTURIERS
FLIBUSTIERS
Qui ſe ſont ſignalez dans les Indes.

TROISIEME PARTIE,

Contenant la priſe de la Ville de la Vera-Cruz, la Vie des Capitaines Vand-Horn, Laurent & Grammond, avec ce qui leur eſt arrivé depuis la priſe de cette Ville.

CHAPITRE PREMIER.

Relation de la Priſe de la Ville de la Vera-Cruz.



L'ENTREPRISE de la Vera-Cruz eſt l'une des plus conſidérables qui ſe ſoit encore faite par les Flibuſtiers, ſi l'on regarde

la

la prudence avec laquelle elle a été conduite, la valeur & l'expérience des Capitaines qui l'ont executée, les divers événemens qui l'ont accompagnée; enfin les grands avantages que l'on en a tirez. On n'y voit rien qui ne ſoit ſurprenant, rien par conſéquent qui ne mérite d'être ſçu. Le ſimple récit qui va ſuivre ſuffit pour juſtifier la vérité de ce que j'avance.

Comme le ſuccès de ce deſſein demandoit beaucoup de ſoins & de précautions, en attendant que toutes choſes fuſſent diſpoſées, pluſieurs des principaux d'entre les Flibuſtiers prirent chacun leur parti, (car les Flibuſtiers ne ſont jamais oiſifs, ni ſans quelque deſſein en tête) les Capitaines Laurent & Michel réſolurent enſemble de prendre la Hourque & ſa Patache qui faiſoient alors leur charge, conſiſtant en indigo, en cochenille & en argent, qui tente plus les Flibuſtiers que tout le reſte. Ils étoient à l'Iſle de Rotan, ſituée dans le Golfe des Honduras, & la Hourque étoit ſur la riviere de Mouſtic dans le fond de ce Golfe.

Vand-Horn de ſon côté alla traiter des Negres à Saint Domingue, où il

il reçut quelque chagrin des Espagnols qui lui retinrent ses Negres, par droit, disoient-ils, de représailles, prétendant que Vand-Horn les avoit pillé. Cependant il n'est pas vraisemblable qu'il eût été négocier chez eux s'ils avoient eu lieu de se plaindre de lui; mais on a toûjours tort avec ces Messieurs dès qu'on ne se trouve pas en état de leur résister. Ils ne font point scrupule de tout entreprendre, sans examiner s'ils ont droit de le faire; & lorsqu'ils n'ont point de raisons légitimes, ils ne manquent point de prétextes pour usurper ce qui les accommode.

Vand-Horn outré de leur injustice les quitta en les menaçant; mais ils firent peu de cas de ses menaces, dont néanmoins peu de temps après ils ressentirent de terribles effets. Il se rendit au petit Goave, où ayant obtenu de Monsieur de Poincy Gouverneur du Pays, une commission contre les Espagnols, il munit son Vaisseau de tout ce qui étoit nécessaire pour une grande entreprise; il assembla le plus de monde qu'il lui fut possible, & fit une recruë de près de trois cens hommes des plus braves, parmi lesquels

quels le Capitaine Grammont étoit ſur le pied des autres Flibuſtiers. Cet Officer avoit été démonté à la côte de St. Domingue par un ouragan ; ſon Vaiſſeau portoit cinquante-deux pieces de canon, & tout ce qu'il pouvoit poſſéder alors. Ainſi il avoit tout perdu hors le courage qui ne l'abandonnoit jamais.

Vand-Horn ſçavoit que les Capitaines Laurent & Michel étoient aux Honduras pour guetter la Hourque qu'ils vouloient prendre. Comme il méditoit une ſurpriſe plus conſidérable, il réſolut de rompre leur deſſein en les prévenant, & en la prenant lui-même ; parcequ'il avoit beſoin d'eux pour le ſuccès de ſon entrepriſe, dont il n'avoit encore dit le ſecret à perſonne. Il fit voile où elle étoit, & s'en rendit le maître ſans que Laurènt & Michel puſſent s'en appercevoir. Il ne s'y trouva rien, & Vand-Horn n'en fut point fâché, contre le naturel des Flibuſtiers qui aiment toûjours à trouver quelque choſe ; mais il étoit tellement préoccupé de l'idée avantageuſe qu'il ſe formoit des richeſſes de la Vera-Cruz, que tout le reſte ne lui paroiſſoit plus rien. D'ailleurs, il crut faire plaiſir au

Capitaine Laurent en lui procurant quelque chose de plus considérable. Il partit donc sur le champ pour le joindre ; dès que Laurent l'apperçut, il se prépara au combat croyant que c'étoit la Hourque ; mais il fut étrangement surpris de voir pavillon blanc, & d'apprendre que le Vaisseau qui accompagnoit la Hourque venoit du petit Goave, & que Vand-Horn qui le montoit, s'étoit rendu maître de cette prise.

Laurent irrité de ce coup quitta Vand-Horn sans vouloir l'entendre ; mais Vand-Horn qui vouloit à quelque prix que ce fût se venger de l'outrage que les Espagnols lui avoient fait, ne se mit guéres en peine de son indignation. Il le suivit à Rotan, où il lui expliqua ses raisons, & lui fit si bien connoître que ses intentions étoient droites, que Laurent persuadé de sa sincérité entra avec lui dans le dessein de la Vera-Cruz. Dès ce moment on le proposa au Capitaine Grammont, à Junqué & à plusieurs autres. On tint Conseil sur ce sujet ; mais tous convinrent qu'il falloit beaucoup plus de monde que l'on n'en avoit alors, & qu'il étoit absolument nécessaire d'a-

masser le plus de munitions qu'il seroit possible, afin de n'avoir besoin de rien sur la route, la nécessité donnant toûjours lieu à des mouvemens qui font découvrir & avorter les desseins les mieux concertez.

Le Capitaine Grammont qui étoit du Conseil appuya cet avis. » Ce n'est pas » là, *dit-il*, une de ces entreprises com» munes & journalieres; je croirois celle» ci presqu'impossible, sans l'expérience » & la valeur de ceux qui m'écoutent; » chacun de nous sçait que les Espagnols » ont toûjours de bonnes Troupes dans » des Places aussi considérables que la » Vera Cruz, & pour le commerce qui » y est immense, & pour les Marchands » qui y sont tous fort riches. Cette Ville, » *continua-t-il*, entretient aumoins trois » mille hommes de guerre pour sa défense, » & dans 24 heures elle peut en faire » venir des environs quinze à seize mille, » sans compter 800 hommes de Garni» son & 60 pieces de canon qui sont » dans la Forteresse de Saint Jean du Luz, » dont une partie commande sur la mer, » & l'autre partie sur la Vera Cruz: Que » cela n'est pas capable de faire manquer » l'entreprise, dumoins les Espagnols la » pourront tirer en longueur, & auront

» le

le temps de porter à leur ordinaire leurs «
richesses ailleurs, de les enfoüir en «
terre, & de se cacher eux-mêmes dans «
les bois. C'est-là, & vous ne l'avez «
que trop souvent éprouvé; c'est-là, dis- «
je, qu'ils attendent tranquillement l'effet «
de la descente des Flibustiers, & le temps «
de leur départ pour rentrer dans leur «
Ville. Ainsi leurs Milices, leurs Forte- «
resses & le reste, ne doivent point vous «
arrêter. Pour réüssir infailliblement dans «
nôtre dessein, il ne faut que du coura- «
ge, de la diligence, & du secret. »

C'est ce que les Flibustiers observent plus que toutes choses; & comme ils sçavent que quelques précautions qu'ils puissent prendre à cet égard, il leur est toûjours bien difficile d'aller en mer sans que les Espagnols n'en soient avertis, & qu'ils ne s'en défient, ils font tout leur possible pour n'être pas trahis. Bien convaincus que ce ne sont pas tant les barques d'avis que les Espagnols envoyent à la découverte, qui leur en donnent des nouvelles, que les fugitifs qui s'échappent d'entr'eux, ils s'appliquent alors uniquement à être affables à tous ceux qui ont affaire à eux, & à contenter leur monde; mais cette douceur & cette affabilité même, qui ne leur

eſt pas naturelle, fait ſoupçonner à ceux qui les connoiſſent particulierement pour être toûjours avec eux, qu'il y a quelque choſe à entreprendre, d'autant plus qu'ils n'affectent tant de bonté en certains temps que parcequ'ils ont beſoin de leur ſecours; tant il eſt vrai que l'induſtrie & la prudence humaine ont beau s'épuiſer en expédiens pour faire réüſſir les plus grandes entrepriſes, il faut encore que le hazard & la fortune s'en mêlent pour leur donner un plein ſuccès.

Le diſcours du Capitaine Grammont paroiſſoit devoir déterminer tout le monde à la priſe de la Vera-Cruz; cependant le ſilence qui régnoit dans l'aſſemblée marquoit encore un reſte d'irréſolution. Les Capitaines Laurent & Vand-Horn s'en appercevant, acheverent bien-tôt de perſuader & de réſoudre l'aſſemblée, en faiſant paroître quelques priſonniers Eſpagnols qu'ils avoient, & qui dépoſerent que ceux de la Vara-Cruz attendoient inceſſamment deux Vaiſſeaux richement chargez de la Ville de Caraque, ſituée ſur la côte du même nom, quatorze lieuës avant dans les Terres; que cette Ville étoit la Capitale de la côte, & Goave,

celle

celle où l'on embarquoit les marchandiſes qui ſortoient de Caraque pour être portées ailleurs.

Après cela chacun parut n'avoir plus rien à déſirer, & on réſolut à l'inſtant de mettre à la voile le plus promptement qu'il ſeroit poſſible. Ce fut en l'année 1683. après avoir fait une revûë générale de la Flotte, qui ſe trouva montée de douze cens Flibuſtiers, tous gens d'élite. On jugea à propos d'en mettre la plus grande partie ſur deux Vaiſſeaux ſeulement, lorſqu'on ſeroit à une diſtance aſſez éloignée de terre, afin que les Habitans de la Vera-Cruz ne puſſent s'appercevoir du ſtratagême, & qu'ils ſe perſuadaſſent que ces deux Vaiſſeaux étoient ceux qu'ils attendoient avec tant d'impatience; que cependant les autres reſteroient en pleine mer, & ne paroîtroient qu'après la réuſſite de l'entrepriſe.

Ayant ainſi pourvu à tout ce qui pouvoit la faciliter, les Flibuſtiers continuoient leur route. Lorſqu'ils furent arrivez à la côte de la Nouvelle Eſpagne, ils deſcendirent à l'ancienne Ville de la Vera-Cruz, qui eſt abandonnée & éloignée de la Nouvelle d'environ deux lieuës. Ce fut entre onze heures & mi-

nuit ; après avoir ſurpris la Vigie qui étoit ſur le bord de la mer, & paſſé par pluſieurs chemins détournez ſous la conduite de quelques eſclaves qu'ils avoient trouvez ſur leur route, & à qui ils avoient promis la liberté, ils marcherent promptement, & ſe rendirent une heure avant le jour, à la Vera-Cruz. Ils y entrerent à l'ouverture des portes, & l'ayant ainſi ſurpriſe, la violence & le maſſacre ne durerent qu'autant que l'on fit de réſiſtance.

Les Enfans perdus commandez par le Capitaine Laurent, & qui avoient pour Enſeigne Charles Roinet natif de Saint Chriſtophe, s'emparerent de la Fortereſſe munie de douze pieces de canon, qu'ils tirerent ſur la Ville ſans que perſonne s'y opposât. Cette Fortereſſe n'eſt pàs comme celle de Saint Jean du Luz, étant ſeulement bâtie pour défendre la Ville du côté de terre.

Les Eſpagnols éveillez au bruit des coups que tiroient les Flibuſtiers, & des cris que jettoient les Habitans, ne pouvant diſtinguer de leurs lits ce que c'étoit, prirent d'abord ce bruit pour une décharge de mouſqueterie, & s'imaginerent qu'on donnoit une aubade à quelque notable Bourgeois de la Ville

qui portoit le nom du Saint dont la Fête ſe célébroit ce jour là. Les cris qu'ils entendoient, ils les prirent pour les cris de joye de ceux qui donnoient l'aubade ; ainſi ils demeurerent tranquillement dans leurs lits, juſqu'à ce que l'heure de ſe lever fût venuë : mais alors ils furent bien ſurpris d'aprendre que les Flibuſtiers étoient maîtres de leur Ville.

A l'inſtant chacun courut aux Armes, criant ce que l'on ne ſçavoit déja que trop, que *Los Ladrones* étoient dans la Ville, & ce fut en ce moment que l'horreur du carnage, les clameurs, le trouble, le déſordre recommencerent & redoublerent même plus que jamais. Cependant le calme ſucceda bientôt à ce tumulte ; car les Flibuſtiers ne trouvant plus rien qui leur fît tête, ceſſerent leurs hoſtilitez. En effet ils avoient tout réduit, la plûpart s'étoient ſauvez, les autres étoient bleſſez, tuez ou deſarmez, & les plus conſidérables de la Ville s'étoient rendus. Comme le nombre des priſonniers ſurpaſſoit celui des vainqueurs, on les enferma tous dans la Grande Egliſe, & on mit à chaque porte autant de poudre qu'il en falloit pour faire ſauter l'Edifice en cas d'allarme.

d'allarme. Dans ce dessein les Flibustiers firent une traînée qui communiquoit à ces poudres, & posterent à chaque porte un Avanturier ayant la mêche allumée, avec ordre d'y mettre le feu au moindre signal de rebellion que feroient ceux qui étoient enfermez dans l'Eglise.

Les Flibustiers se voyant par ce moyen maîtres de la plus belle & de la plus riche Ville de l'Amerique, ne perdirent point de temps, ils employerent vingt-quatre heures à chercher, à piller, à prendre & à emporter sur leurs Vaisseaux tout ce qui se trouva de plus commode pour le transport, & de plus à leur goût. Ce fut l'argent monnoyé, les bijoux, la cochenille, & autres choses précieuses jusqu'à la valeur de six millions de France; je dis de France, parceque parlant d'Espagne cette prise vaudroit six millions d'écus.

Si les Flibustiers avoient pû demeurer un mois seulement dans cette Ville, ils se seroient vû riches à jamais. Comme ils aiment à l'être, il faut qu'ils ayent eu de puissantes raisons pour quitter si-tôt la partie.

Ils pouvoient craindre, par exemple, que toutes les milices voisines assem-

blées ſous un Chef, & qui étoient en grand nombre, comme on l'a dit, ne vinſſent les inveſtir. Peut-être ne vouloient-ils pas déſoler entierement la Ville, ni ruiner ſes Habitans de fond en comble, afin d'y trouver encore dequoi piller, lorſque l'envie leur prendroit d'y revenir; car ils hypotequent tellement ce qui appartient aux Eſpagnols, que quand leur dépenſe exceſſive les a réduits à retourner en courſe, on les voit au bout de quelques années venir demander l'intérêt de ce qu'ils ont laiſſé; prétendant que ce reſte doit leur profiter comme s'ils en étoient Proprietaires, & que l'Eſpagnol eſt obligé de leur rendre compte du maniement qu'il en a eu.

La Ville étant pillée, les Flibuſtiers ne ſongerent plus qu'à faire payer la rançon à ceux qu'ils avoient enfermez dans l'Egliſe. On leur fit parler par un Prêtre Eſpagnol qui monta en Chaire. Connoiſſant l'impatience des Flibuſtiers, il ne leur tint pas un long diſcours; il leur fit entendre en peu de mots, que les Flibuſtiers n'en vouloient ni à leur liberté, ni à leur vie; qu'ils leur demandoient ſeulement de l'argent; & comme la liberté & la vie leur

devoient être plus cheres que l'argent, il les exhortoit de leur en donner au plûtôt, s'ils avoient envie de conserver l'un & l'autre.

Ce discours fini, on parcourut toute l'Assemblée, où se fit une quête générale, & on tira de cette charité forcée deux cens mille écus, qui furent mis sur le champ entre les mains des Flibustiers. Cependant ils ne donnerent la liberté à leurs prisonniers qu'au moment de leur départ, qui fut assez prompt, comme il a déja été remarqué. La meilleure raison qu'on en puisse rendre, outre celles qui viennent d'être alleguées, c'est qu'ils sçavoient l'arrivée de la Flotte de la nouvelle Espagne, composée de dix-sept Vaisseaux. Elle passa au-travers de celle des Flibustiers sans oser l'attaquer. Mais si elle avoit été chargée d'argent, & que celle des Flibustiers n'en eût point été remplie, ç'eût été pour ceux-ci une grande tentation, & on ne sçait pas trop ce qui en seroit arrivé; par bonheur pour eux il n'y avoit que des Marchandisses, & les Flibustiers n'en font pas grand cas.

La valeur du pillage de la Vera-Cruz paroîtroit presque incroyable, si cette Ville n'étoit la Capitale de la nouvelle Espagne,

Eſpagne, la plus belle, la plus riche, & la plus marchande de toute la côte, ayant un Port ſi vaſte, qu'il eſt capable de contenir un très grands nombre de Vaiſſeaux à l'abri & à couvert.

On peut dire qu'il ne s'eſt guéres rencontré enſemble tant de braves Capitaines Flibuſtiers, ni d'occaſion où ils ayent mieux fait leur compte qu'en celle-ci. Le Capitaine Grammont n'avoit plus rien, il a dû s'enrichir; les Capitaines Laurent, Vand-Horn, Michel, & d'autres qui témoignoient tant d'avidité & d'empreſſement pour le butin, en ont trouvé au-delà de leurs eſpérances. Mais ni les uns ni les autres n'en ont ſçu profiter, & l'on verra à la fin de cette troiſiéme Partie, l'uſage que les Flibuſtiers ont fait de tant de tréſors. Je paſſe à l'Hiſtoire des Capitaines Laurent, Vand-Horn, Grammont & de quelques autres.

CHAPITRE II.

Histoire du Capitaine Laurent. Particularitez curieuses qui regardent ses Associez.

ON a connu le caractere du Capitaine Grammont par le discours qu'il fit aux Flibustiers, on ne sera pas fâché d'aprendre dans ce qui suit les qualitez des Capitaines Laurent & Vand-Horn.

Le Capitaine Laurent a la taille haute sans être voûté, le visage beau sans paroître efféminé, les cheveux d'un blond doré sans être roux, & une moustache à l'Espagnolle qui lui sied le mieux du monde : on n'a guéres vû de meilleur Canonier, il juge aussi certainement de l'endroit où doit donner un boulet de canon, lorsqu'il l'a fait placer, que du lieu où doit porter la balle du fusil qu'il tire. Il est prompt, hardi & déterminé. Résoudre, entreprendre, exécuter, c'est pour lui la même chose. Il est intrépide dans le danger ; mais il s'impatiente, il s'emporte & jure trop. Au-reste il est parfaitement instruit de

la maniere de combattre les Eſpagnols ; il les connoît à fonds, parcequ'il a été long-temps parmi eux.

Il a toûjours dans ſon bord des violons & des trompettes dont il aime à ſe divertir, & à divertir les autres qui y prennent plaiſir. Ainſi il ſe diſtingue parmi les Flibuſtiers par la politeſſe & par le bon goût. Enfin il s'eſt fait un ſi grand nom, que dès qu'on ſçait qu'il arrête en quelque lieu, on vient de tous côtez voir de ſes propres yeux s'il eſt fait comme un autre homme.

Il a cela de particulier, que tout Flibuſtier qu'il eſt il a fort long-temps ſervi les Eſpagnols ſur mer contre les Flibuſtiers mêmes. S'il avoit continué de les ſervir, il leur auroit épargné bien des chagrins & bien des pertes, & dans la ſuite on ne pourroit guéres répondre de ce qu'il en ſeroit arrivé. En effet il eſt venu pluſieurs fois aux mains avec les Flibuſtiers des Iſles de Saint Domingue, de la Tortuë & de la Jamaïque, & après beaucoup de combats où il avoit fait quantité de priſonniers, il fut enfin pris lui-même. Se voyant parmi des gens dont il eſtimoit la valeur, pour l'avoir pluſieurs fois éprouvée, il réſolut de s'arrêter parmi eux, & de repren-

dre ſur la Nation Eſpagnole, autant & plus de gens qu'il n'en avoit pris de la Nation Françoiſe pendant qu'il étoit à leur ſervice. Il avoit eu tout le temps de reconnoître leurs perfidies & leurs cruautez ; il déſiroit ardemment de trouver l'occaſion de les en punir. Il la trouva enfin ; & s'étant joint avec Van-Horn, Michel & d'autres Capitaines, il fit pluſieurs courſes où ſes premiers maîtres reſſentirent de terribles effets de ſon animoſité. Les Eſpagnols qui le regardoient comme le fléau des Indes, ayant apris que les Flibuſtiers s'étoient ſéparez, que les uns alloient à la Tortuë, les autres à la Jamaïque, & que Laurent ſe trouvoit le ſeul Capitaine qui commandât alors en mer, envoyerent pluſieurs Bâtimens pour lui donner la chaſſe. Son Vaiſſeau étoit aſſez bien équipé d'hommes & de munitions tant de guerre que de bouche. Faiſant voile, il apperçut 2. Bâtimens qu'il crut d'abord appartenir ou au Capitaine Grammont, ou à quelqu'autre Commandant François. Mais enfin en approchant il reconnut que la manœuvre étoit Eſpagnole, & que ces deux Vaiſſeaux étoient l'Amiral & le Vice-Amiral des Galions du Roi d'Eſpagne, chacun

chacun de 60 pieces de canon & de 1500 hommes.

Comme il joignoit la prudence à la valeur, il comprit aussi-tôt que la partie n'étoit pas égale, & qu'il y auroit plus de témérité que de valeur à attendre ces deux Vaisseaux. Il fit tout son possible pour les éviter; mais voyant qu'il étoit trop avancé, & qu'il n'y avoit plus moyen d'y réüssir, le parti qu'il prit dans cette rencontre, & le seul qu'il pouvoit prendre, ce fut d'inspirer aux siens de se défendre jusqu'à l'extrémité. Dans cette vûë, parcourant des yeux tous ceux de son Vaisseau pour découvrir leurs sentimens, & s'adressant préférablement aux François. *Vous êtes trop expérimentez*, dit-il, *pour ne pas connoître le péril que nous courons, & trop braves pour le craincre. Il faut ici tout ménager & tout hazarder, se défendre, & attaquer en même temps: La valeur, la ruse, la témérité & le desespoir même, tout doit être mis en usage en cette occasion; où si nous tombons entre les mains de nos ennemis, nous ne devons nous attendre à rien moins qu'à toute sorte d'infamies, aux plus cruels tourmens; enfin à perdre la vie. Tâchons donc d'échaper à leur*

barbarie

barbarie & pour échaper ; combattons.

Ce discours fit une grande impression sur l'esprit des Flibustiers, & le Capitaine Laurent voulant profiter de la bonne disposition où il les voyoit, s'avisa, pour les mettre à la derniere épreuve, d'appeller le plus intrépide d'entr'eux ; il lui donna ordre en leur présence de mettre le feu à sa soute aux poudres au premier signal qu'il lui en feroit, & lui commanda dans ce dessein de se tenir à deux pas de là, toûjours attentif, & la méche allumée ; leur faisant connoître par cette résolution, qu'il n'y avoit de salut pour eux que dans la mort même ou dans leur courage. Dans le même moment il passa au milieu de son Vaisseau, & ordonna de faire une bordée de Fusiliers de côté & d'autre, ce qui fut exécuté ; puis haussant la voix pour être entendu de tout son monde, & leur montrant de la main les ennemis : *C'est entre leurs Bâtimens*, dit-il, *qu'il nous faut passer, & tirer vigoureusement sur eux.* Peut-être en usoit-il de cette maniere pour tenir toûjours ces deux Vaisseaux en échec, les occuper tous deux également en tirant ainsi à droite & à gauche, & les empêcher par ce moyen de venir

fondre

fondre ſur lui, & de l'accabler par le grand nombre. Quoiqu'il en ſoit, les Flibuſtiers paſſerent au milieu des deux Galions, & eſſuyerent en paſſant tout le feu de leur canon. Ils leur répondirent par le feu de tous leurs fuſils, qui firent une décharge ſi meurtriere, qu'à la premiere fois les Eſpagnols virent tomber, de l'un & de l'autre de leurs Galions, aumoins quarante-huit de leurs hommes.

Ce feu continuoit de la ſorte, lorſqu'un coup de canon vint donner dans le Vaiſſeau du Capitaine Laurent; il en eut la cuiſſe froiſſée & il tomba par terre. Mais s'étant relevé auſſi-tôt, & voyant ſes gens étonnez: *Ce n'eſt rien, s'écria-t'il d'un ton ferme;* & pour les raſſûrer davantage il courut ſur le devant du Vaiſſeau, où il parut à leurs yeux & à ceux des Ennemis, plus vigoureux & plus redoutable que jamais, tenant ſon ſâbre d'une main & ſon piſtolet de l'autre. Ce fut là que pour l'exécution & la valeur, il fit des choſes que l'on a vûes, & qu'on auroit peine à décrire.

Cependant voyant que le combat tiroit en longueur, impatient de délivrer les ſiens ou de périr, il lui vint en

pensée d'aller au canon, & d'en pointer lui-même une piece, dont le coup porta si heureusement qu'il brisa le grand mâts de l'Amiral Espagnol. N'ayant plus rien à craindre de celui-ci, il s'attacha uniquement à l'autre, dont le Commandant n'osa jamais venir à l'abordage, trop convaincu que les Flibustiers sont gens à se faire périr eux-mêmes, & tous les autres avec eux, plûtôt que de se rendre. Le Vice-Amiral demeura donc quelque temps sans rien faire, & le Capitaine Laurent profitant de cet intervale, échapa glorieusement à la vûë de ses Ennemis.

Le Commandant Espagnol se trouva dans un grand embarras, parcequ'il avoit ordre exprès de combattre & de prendre le Capitaine Laurent: ce qu'il n'auroit pas osé entreprendre de son chef, connoissant la valeur de ce Capitaine.

Le bruit de son action se répandit par toute la côte, & produisit des effets bien différens à la Cour de France & à celle d'Espagne. Celle de France envoya au Capitaine Laurent des Lettres de naturalité, parcequ'il étoit Etranger, & des Lettres de grace à cause de la mort de Van-Horn.

La Cour d'Espagne manda le Commandant Espagnol pour lui faire rendre compte de sa conduite. Il s'en acquitta le mieux qu'il lui fut possible ; mais on le pressa vivement, sur ce qu'ayant trois mille hommes dans ses deux Galions équipez à l'avantage, il n'avoit pas abordé & pris un Vaisseau de Flibustiers commandez par un homme qu'il falloit absolument détruire, parcequ'il étoit la ruine des Sujets du Roi leur Maître sur les côtes des Indes d'Espagne; qu'on n'alloit plus entendre parler que de pertes, de ravages, & de désolation sur ces mêmes côtes, dont il répondroit. Il en répondit de sa tête, on lui coupa le col.

Le Capitaine Laurent ayant évité ce péril, en courut quelque temps après un autre dont il se tira encore avec avantage. Comme il ne pouvoit demeurer oisif, il alla à la côte de Carthagene à dessein d'y faire quelque prise, & pour ce sujet il se joignit avec les Capitaines Michel, Junqué, le Sage, & Braha.

Cependant les Espagnols qui le regardoient comme leur ennemi capital, & qui s'imaginoient détruire en sa seule personne tous les Flibustiers ensemble, ne le perdoient point de vûë. Ceux de

Carthagene

Carthagene ayant apris ſon deſſein, armerent à leurs frais deux Vaiſſeaux de trente-ſix à trente-huit pieces de canon, & de trois à quatre cens hommes qu'ils mirent dans chaque Vaiſſeau, auſquels ils joignirent encore un Bâtiment de ſix pieces de canon, & de quatrevingt-dix hommes.

Toutes ces meſures priſes, ils crurent que pour cette fois le Capitaine Laurent ne leur échaperoit pas; mais ils furent trompez dans leur attente.

Les Eſpagnols au ſortir du Port de Carthagene, firent voile vers la Baye de Seine, qui eſt ſous le vent de Carthagene, où ils avoient vû paroître les Avanturiers. Ils les y trouverent encore, & furent ſurpris de leur voir plus de Bâtimens qu'ils ne ſe l'étoient imaginé: ils voulurent ſe retirer; mais le Capitaine Laurent ne leur en donna pas le temps; il les prévint, & après un combat de huit heures il prit l'Amiral, & manqua l'abordage du Vice-Amiral. Il ne perdit dans ce combat que vingt hommes tant morts que bleſſez, & on a ſçu que la perte des Eſpagnols avoit été bien plus conſidérable, ſans néanmoins pouvoir dire préciſément en quoi elle conſiſtoit; car les Eſpagnols ne manquent jamais

d'expédiens ni de précautions pour déguiser toutes les pertes qu'ils peuvent faire.

Alors le Capitaine Laurent fit voile sur l'Amiral, & abandonna l'autre Vaisseau Espagnol au Capitaine Junquié qui le prit. Par ce moyen l'Amiral tomba en partage au Capitaine Laurent ; mais ce Vaisseau échoüa peu de temps après, & les ennemis se sauverent à terre. On eut toutes les peines imaginables à le rétablir, & à le remettre à flot.

Après cette expédition ils se séparerent, les Capitaines Laurent & Michel firent societé ensemble de toutes les prises qu'ils pourroient faire, & se donnerent rendez-vous en cas de séparation, soit par tempête ou autrement, à l'Isle de Rotan dans les Honduras. Le Capitaine Michel y arriva avant le Capitaine Laurent, qui pendant sa route avoit pris un Vaisseau de quatorze pieces de canon, chargé de Quinquina & de 47. livres d'Or. Cette prise se fit de nuit sans avoir tiré plus de deux coups de fusil. Outre cela il se trouva à la rencontre des Espagnols, qui s'étant emparé d'un Vaisseau Anglois le conduisoient à la Havane, & l'ayant repris sur

eux,

eux, il le rendit aux Anglois, qui lui témoignerent leur reconnoissance de les avoir ainsi délivrez. Le Capitaine Michel, qui ne l'avoit quitté que la veille au soir, fut bien étonné de le voir arriver avec la prise qu'il venoit de faire.

Avant que de rien entreprendre, il s'en alla accompagné de cent hommes seulement, à la côte de Saint Domingue, se la faire adjuger de bonne prise par le Gouverneur, & y renouveller sa Commission, car elle étoit expirée, & il laissa le commandement de son Vaisseau au Capitaine Broüage pendant son absence.

Il est à propos de remarquer ici, que quoique les Flibustiers aillent faire adjuger leur butin de bonne prise, ce n'est que par forme; car bien souvent ils en disposent aussi-tôt qu'ils s'en sont rendus les maîtres. Ils examinent à quoi le tout peut monter; ils laissent de bonne foi, & selon l'estimation qui en est faite, la part qui en doit revenir au Gouverneur, comme s'il étoit présent, & ils partagent ensuite le reste entr'eux. S'il arrive que les Flibustiers ne l'ayent point partagé avant que de venir trouver le Gouverneur, leur Commandant descend à terre, lui fait une relation

de ce qui s'eſt paſſé, & un état de la priſe. Il lui repréſente qu'elle a été faite pendant le temps de ſa Commiſſion. Cette civilité renduë, le Gouverneur examine la choſe, & prend le dixiéme ou environ de la valeur de la priſe; le reſte ſe partage comme je viens de l'expliquer.

CHAPITRE III.

Incidens qui ſont arrivez aux Capitaines Michel & Broüage.

PENDANT que les Flibuſtiers alloient à Saint Domingue ſe faire adjuger leur priſe, le Capitaine Michel & le Capitaine Broüage à qui Laurent, comme on a dit, avoit laiſſé le commandement de ſon Vaiſſeau, allerent croiſer enſemble devant la Havane. Ils n'y furent pas huit jours qu'ils apperçurent deux Vaiſſeaux à qui ils donnerent la chaſſe, & qu'ils joignirent en peu de temps : c'étoit des Hollandois qui venoient de Carthagene; ce qui fut découvert par un petit eſclave qu'un Avanturier ſurprit dans le fond de cale, & qui le voyant le ſâbre à la main, le pria de

ne

ne le point tuer, ajoutant qu'il alloit lui lui réveler des choses d'importance, & lui dire *la Verdad.* A ce mot de *Verdad* l'Avanturier s'arrêta, & le Negre lui déclara que la charge étoit Espagnole, que ces Vaisseaux venoient de Carthagene chargez de deux cens mille écus d'or & d'argent, & que les Espagnols se servoient de la voye de Hollande, pour passer par ce moyen leur argent en Espagne. L'Esclave révéla encore qu'il y avoit un Evêque sur ce Bâtiment. Les Avanturiers prirent les deux cens mille écus, & l'Evêque pour sa rançon en promit cinquante mille.

Les deux Capitaines Hollandois, outrez de se voir ainsi vaincus, dirent en face au Capitaine Michel, que s'il avoit été seul il n'auroit pas enlevé l'argent des Espagnols. *Recommençons à combattre*, repartit fierement le Capitaine Michel, *& le Capitaine Broüage demeurera spectateur du combat. Si je suis Vainqueur, je vous réponds*, continua-t'il, *que je me rendrai non seulement maître de tout l'argent des Espagnols; mais encore de vos deux Vaisseaux.* Les Hollandois n'oserent accepter le défi, & se retirerent de crainte qu'il ne leur arrivât pis.

Le bonheur des Hollandois voulut que les Capitaines Michel & Broüage ayant reçu tout fraîchement des nouvelles du Général Grammont, ne songeoient qu'à le joindre, & à débouquer par Bahama pour se rendre au plûtôt à la Tortille, où étoit le rendez-vous général des Flibustiers qui devoient l'accompagner dans une entreprise considérable qu'il avoit concertée avec eux. Le Capitaine Michel se contenta donc de faire connoître aux Hollandois qu'il ne les craignoit point, & il alla au plus vîte à la nouvelle Angleterre, radouber son Vaisseau qui avoit grand besoin de l'être. Le Capitaine Broüage qui n'étoit pas moins empressé de partir, fit route vers la Tortille; mais à la hauteur de la Bermude il reçut un coup de vent qui le démâta généralement de tous ses mâts. Ce malheur l'obligea de s'arrêter à l'Isle de Saint Thomas, habitée par les Sujets du Roi de Dannemark, qui depuis peu a cédé les droits qu'il y avoit, à l'Electeur de Brandebourg.

Cette Isle n'est éloignée de Ste Croix que de sept lieuës, il y a une bonne Forteresse & un bon Port, le Capitaine Broüage & les siens furent bien reçus

du Gouverneur, qui ſçavoit que les Flibuſtiers apportoient toûjours beaucoup d'or & d'argent. Néanmoins il les priva de la rançon de l'Evêque dont nous avons parlé, & il renvoya ce Prélat à Porto-Rico, éloigné de cette Iſle de quatre à cinq lieuës. Outre cela il leur vendit bien chérement des mâts, parcequ'ils en avoient un extrême beſoin, & qu'ils n'en pouvoient point prendre ailleurs. Ce procédé du Gouverneur ne plut point aux Avanturiers; mais ils n'étoient pas en état de s'en plaindre trop hautement.

Nous venons de voir la vie du Capitaine Laurent, avec quelques incidens qui ſont arrivez à ſes Aſſociez. Voyons maintenant celle du Capitaine Van-Horn, avec quelques particularitez qui concernent le Capitaine Grammont, & le retour des Flibuſtiers chargez du butin de la Vera-Cruz.

CHAPITRE IV.

Vie du Capitaine Van-Horn.

VAN-HORN étoit bazané de viſage, de petite taille, & ne paroiſſoit ni bien ni mal fait. Tout cela eſt peu de choſe;

choſe, car on ne juge pas des hommes par le corps, mais par l'eſprit; auſſi s'eſt-il montré capable de commander également bien & ſur mer & ſur terre, étant bon Pilote, grand Capitaine, & délibérant mûrement ſur toutes les circonſtances qui doivent précéder ou ſuivre une entrepriſe, & ſur les moyens d'en venir à bout; auſſi n'en propoſoit-il point qu'il ne fût ſûr du ſuccès, témoin celle de la Vera-Cruz, à laquelle il s'eſt fortement attaché, & qui a ſi bien réuſſi. Il fut bleſſé dans un combat qu'il eut à ſoûtenir contre le Capitaine Laurent au ſujet d'un différend dont on n'a rien ſçu de particulier, ſinon qu'un Anglois fut rapporter à Laurent, que Van-Horn avoit dit quelque choſe d'offenſant contre lui. *Le lui ſoutiendras-tu*, dit d'abord Laurent à l'Anglois? *Oüi*, répliqua-t-il d'un ton ferme, étant aſſûré de ſon fait. *Allons donc*, pourſuivit Laurent, & partant de la main il alla trouver Van-Horn, accompagné de l'Anglois, pour faire en préſence de l'un & de l'autre le récit de ce qu'il venoit d'entendre. Van-Horn le dénia, l'Anglois le lui ſoûtint. Sans rien entendre davantage, *Voila*, dit Laurent mettant l'épée à la main, *voi-*

voilà ce qui va me venger de l'injure que tu m'as faite. Van-Horn tira aussi-tôt la sienne, Laurent lui porta un coup dans le bras, dont il fut blessé, & dont il mourut quinze jours après.

On dit pourtant que sa blessure n'étoit pas mortelle; mais qu'elle fut négligée. Le mauvais air qui régnoit alors sur la Flotte, put beaucoup envenimer sa playe, & contribuer à sa mort; car le trop grand nombre d'Esclaves que les Avanturiers avoient mis sur leurs Vaisseaux, & l'extrême disette où l'on étoit de vivres, causa un mal contagieux qui emporta la plus grande partie de ces Esclaves & des Avanturiers mêmes.

Pour revenir à Van-Horn, il fut quelque temps Matelot, & par son œconomie il amassa deux cens écus. Un autre Matelot qui en avoit fait autant, s'étant joint avec lui d'amitié & d'intérêt, ils vinrent de compagnie en France, prendre une Commission pour croiser. Van-Horn, plus vif & plus intrigant que l'autre, acheta un petit Bâtiment qu'il équipa de 25. ou 30. hommes bien armez: il accommoda ce Bâtiment à la maniere des Pêcheurs, pour mieux couvrir ses desseins. Avec cet

équipage

équipage il attaqua les Hollandois, fit sur eux diverses prises qu'il vendit de côté & d'autre. Il alla ensuite à Ostende, où il acheta un Vaisseau de guerre, & recommença ses courses & ses prises avec tant de succez, qu'au bout de quelques années il se vit Chef d'une petite Flotte.

Fortifié de la sorte, il entreprit plus qu'il n'avoit jamais fait, sans garder de mesures avec personne, ami ou ennemi suivant son caprice, & selon le lieu où il étoit, l'occasion qui se présentoit, & le profit qu'il trouvoit à faire. Aveuglé de sa bonne fortune, il attaquoit indifféremment tout ce qui se trouvoit à sa rencontre. Fier jusqu'à l'excès, il faisoit insolemment baisser le Pavillon à la plûpart des Vaisseaux qu'il rencontroit, excepté ceux du Roi de France: Encore s'oublia-t'il à tel point, que sa Commission étant finie il insulta les François mêmes. La chose alla si loin, que Monsieur d'Estrées reçut ordre de la Cour de l'arrêter, & qu'il détacha sur lui un Vaisseau. Dès que Van-Horn l'apperçut il fit son possible pour échapper, parceque son Bâtiment étoit bon voilier; mais celui qui le poursuivoit étant meilleur voilier encore, l'eut bien-tôt atteint.

Van-Horn voyant qu'il n'y avoit pas moyen d'éviter le combat, & sçachant à qui il avoit affaire, voulut tenter un accommodement. Dans cette vûë il descendit dans sa Chaloupe avec quelques-uns des siens, & alla trouver le Commandant du Vaisseau qui lui avoit donné la chasse, croyant qu'il seroit touché de l'honneur qu'il lui rendoit. Cet Officier lui apprit qu'il avoit ordre du Roi de l'amener en France. Van-Horn répondit qu'il étoit surpris de cet ordre, puisqu'il n'avoit jamais rien fait contre la volonté du Roi, ni contre son devoir, lorsqu'il avoit vû un Capitaine chargé de la Commission de France. Que s'il avoit usé de son droit, c'étoit contre ceux qui sous prétexte d'être alliez de la France & sous son Pavillon, tâchoient de lui échaper. Mais malgré toutes les raisons qu'il put alleguer, le Capitaine persista toûjours à dire que ses ordres étoient précis, & qu'il ne pouvoit se dispenser de le mener à Monsieur d'Estrées, qui sans doute lui rendroit justice, si comme il le disoit, il n'avoit rien fait contre la France.

Van-Horn voyant en effet qu'on alloit lever l'ancre pour l'emmener : *Hé-quoi*, s'écria-t'il, transporté de colere, & regardant

& regardant le Commandant en face, *Que prétendez-vous faire? Croyez-vous que les miens me laissent ainsi enlever à leurs yeux sans combattre? Sçachez que ce sont tous gens de tête & d'exécution, principalement mon Lieutenant; qu'ils affrontent les plus grands dangers, & qu'ils ne craignent point la mort.*

Le Capitaine reconnut bien-tôt à la contenance déterminée des Flibustiers, la vérité de ce que lui disoit Van-Horn, & comme il n'avoit pas ordre exprès de risquer ni de commettre les Armes du Roi contre de tels Armateurs, il prit le parti plus par politique que par tout autre motif, de le relâcher. Van-Horn, échapé de ce danger, ayant apris qu'une partie des Galions du Roi d'Espagne attendoit à Porto Ricco l'occasion favorable d'une escorte pour partir, fit voile de ce côté-là, & y étant entré au son des Trompettes, il fit sçavoir au Gouverneur qu'il venoit lui offrir son service & sa Flotte pour escorter les Galions pendant leur passage.

Le Gouverneur, qui sçavoit très-bien de quelle maniere il en avoit usé, tant à l'égard des Hollandois, qu'à l'égard des François qu'il attaquoit à toute heure, accepta volontiers ses offres, & con-

sentit qu'il partît avec les Galions. Van-Horn les accompagna quelque temps depeur qu'ils ne se méfiassent de lui ; mais il n'eut pas plûtôt trouvé l'occasion & son avantage, qu'aidé de quelques-uns des Vaisseaux qui l'avoient joint, il coula à fonds quelques Galions, se saisit de ceux qui étoient le plus richement chargez, & donna la chasse au reste. Enfin se voyant également hai des François, des Espagnols, & des Hollandois qu'il avoit tous insultez, il se joignit aux Avanturiers, & fit plusieurs expéditions avec eux. Ayant eu quelque différend avec le Capitaine Laurent, ils se battirent, comme nous l'avons vû, & il mourut du coup que son ennemi lui porta. Leur combat se fit sur la Caye du Sacrifice, à deux lieuës de la Vera-Cruz, & Van-Horn fut enterré à la Caye Logrette, qui n'est qu'à trois lieuës du *Cap de Catoche* dans la Province de Jucatan, éloignée de la Vera-Cruz de deux cens lieuës ou environ.

S'il a eu de grands défauts, il avoit aussi beaucoup de mérite. Il étoit si brave qu'il ne pouvoit souffrir aucune marque de foiblesse parmi les siens. Dans l'ardeur du combat, il parcouroit son Vaisseau, observoit tout son

monde

monde l'un après l'autre, & s'il remarquoit la moindre ſurpriſe de leur part aux coups imprevûs de fuſil, de canon, ou de piſtolet, ſoit en baiſſant la tête, ou en s'ébranlant tant ſoit peu, il les tuoit ſur le champ; enſorte que les véritables braves ſe faiſoient plaiſir de l'être à ſes yeux, & les lâches, s'il y en avoit, n'oſoient le paroître. Mais s'il puniſſoit ainſi ceux qui manquoient de cœur, il récompenſoit bien ceux qui en avoient, car ſes richeſſes étoient immenſes, & ſa générosité à leur égard n'avoit point de bornes.

Sa magnificence égaloit ſes richeſſes, il portoit ordinairement un fil de perles d'une groſſeur extraordinaire, & d'un prix ineſtimable, avec un Rubis d'une beauté ſurprenante. Il a laiſſé une veuve fort riche, qui s'eſt retirée à Oſtende où elle vit heureuſement.

CHAPITRE V.

Particularitez qui regardent le Capitaine Grammond ; & le retour des Flibustiers chargez du butin de la Vera-Cruz.

VAN-HORN n'auroit pas été le seul qui seroit péri après l'expédition de la Vera-Cruz, sans un coup du Ciel. En effet les Flibustiers étoient dans une extrême disette, lorsqu'ils apperçurent un Vaisseau chargé de farine sortant de la Vera Cruz, qui tomba entre leurs mains, sans quoi ils n'auroient pû aller à lui, car il faisoit calme ; ce bonheur inesperé leur donna le moyen de subsister, & de suivre leur route.

Le Capitaine Grammont les commandoit alors, parceque Van-Horn à sa mort lui avoit laissé le commandement de son Vaisseau, en attendant que son fils fût en âge. Grammont, outré de la perte de Van-Horn qu'il aimoit & qu'il estimoit, laissa échaper dans le premier mouvement de sa douleur quelque parole contre Laurent. Elle lui fut aussi-tôt rapportée par un

Avanturier

Avanturier de ses amis, qui se jetta pour cet effet à la nage. Il ne s'en étonna point ; mais prévoyant que les Avanturiers dans cette occasion ne manqueroient pas de prendre parti les uns contre les autres, & de se détruire eux-mêmes, il appareilla pour éviter ce malheur, disant qu'il étoit plus à propos de réserver tant de braves gens pour défaire leurs ennemis communs ; & sans se mettre en peine de le suivre, il ne songea plus qu'à partir avec tous ses gens, chargez du butin qu'ils avoient fait à l'expédition de la Vera-Cruz.

S'étant muni de quelques rafraîchissemens à la Caye Mohere, ou Caye à Femme, ainsi nommée à cause que les Espagnols au commencement de la conquête des Indes, y laissoient leurs femmes pour suivre leurs Ennemis, il mit à la voile, & traita fort honnêtement le Capitaine Espagnol qui commandoit le Vaisseau chargé de farine, dont le hazard l'avoit rendu maître ; & après en avoir enlevé les vivres & tout ce qui l'accommodoit le plus, il en ôta encore les deux Hunieres, & ne lui laissa que ses deux basses voiles, pour aller au premier Port sous le vent où

ils étoient. Il en usa ainsi dans la crainte que ce Vaisseau ne gagnât au vent, & n'allât avertir les Espagnols de l'endroit ou étoient les Avanturiers.

Après cette expédition Grammont & sa Patache se disposerent pour aller au petit Goave ; il s'y rendit heureusement : mais la Patache s'étant séparée, n'eut pas le même bonheur, elle rencontra les Armadilles qui lui donnerent la chasse, & forcerent les Avanturiers qui la montoient, de descendre dans un petit bateau, & de se sauver à la faveur de la nuit au nombre de quatrevingt-dix hommes, emportant à la vérité tout leur argent; mais abandonnant les Esclaves & les marchandises. Avec ce petit bateau ils arriverent au Cap de Saint Antoine, & de là à la Jamaïque sur des Vaisseaux Anglois.

Il est bon de remarquer que les Flibustiers qui ont fait ce qu'ils appellent bon butin; c'est-à-dire, qui rapportent beaucoup d'argent de leurs courses, vont plûtôt à la Jamaïque ou à l'Isle de St. Domingue qu'ailleurs; parcequ'ils trouvent dans ces lieux une pleine liberté, & tout ce qui peut satisfaire leur débauche. Lorsqu'ils arriverent

riverent à la Jamaïque, leurs habits étoient délâbrez, leurs visages pâles, maigres, défigurez. Mais on s'arrêta moins à regarder le désordre de leur extérieur, que les richesses qu'ils apportoient.

On étoit ravi d'étonnement de voir les uns chargez de gros sacs d'argent sur leurs épaules ou sur leurs têtes, les autres tenant sur le dos & entre leurs bras tout ce qu'un homme peut porter. Chacun se réjoüit à leur arrivée, & y prit part selon son talent & sa profession, s'attendant tous de profiter de leur butin, & de le partager avec eux; surtout les Marchands & les Cabaretiers, les femmes & les Joüeurs.

Ils firent leur premiere descente chez les Cabaretiers, où tout étoit en joye; on leur servit d'abord ce qui pouvoit servir à leur nourriture & à leur rétablissement, & ils ne furent pas plûtôt rétablis qu'ils passerent du nécessaire au superflu. Ce ne fut plus que tables couvertes de toute sorte de mets exquis & de vins délicieux. L'ardeur de la débauche joüant alors son jeu dans chaque tête, ils faisoient sauter les verres en l'air à coups de canne, & ren-

& renversant les pots & les plats mê-lez confusément avec le vin & les débris des verres, le festin dégénéroit en une crapule dégoutante, où la profusion & le dégât avoient plus de part que le plaisir.

Quelques-uns lassez de cette vie allerent chez les Marchands lever des étoffes, & s'habillerent magnifiquement, ce ne furent qu'ajustement sur leurs habits, & que dorures. En cet état ils passerent chez les Dames, de là chez les Joüeurs, & en fort peu de temps ils se virent réduits à rien. Ils sortirent de la Jamaïque comme ils y étoient entrez, à leur argent près qu'ils n'avoient plus, paroissant aussi défaits & abbattus de leur débauche & de l'abondance, qu'ils l'avoient été de la disette & des fatigues de leur course.

Quand on leur demande quel plaisir ils prennent à dépenser en si peu de temps & avec tant de prodigalité les richesses qu'ils amassent avec tant d'efforts & de peine, ils vous répondent ingénument. *Exposez comme nous le sommes, à une infinité de dangers, notre destinée est bien différente de celle des autres hommes. Aujourd'hui*

vivans,

vivans, demain morts, que nous importe d'amaſſer & de ménager. Nous ne comptons que ſur le jour que nous avons vêcu, & jamais ſur celui que nous avons à vivre. Tout notre ſoin eſt plûtôt de paſſer la vie, que d'épargner dequoi la conſerver.

On peut leur répondre, qu'au moment qu'ils ſont devenus riches, ils n'auroient qu'à conſerver ce qu'ils ont, à ne plus faire de courſes, & à changer de vie. Ils vous répliqueront qu'en changeant de vie, il faudroit qu'ils changeaſſent auſſi de mœurs & d'inclination. Enfin tout ce qu'ils vous diroient ſur ce ſujet feroit naître une diſſertation dans les formes, & l'on n'entreprend qu'une hiſtoire.

CHAPITRE VI.

Suite de ce qui eſt arrivé aux Flibuſtiers pendant les années 1685. 1686. 1688. *&* 1690.

EN l'année 1685. les Flibuſtiers entrerent dans la mer du Sud, & firent deſcente ſur la côte; mais leurs Guides les ayant trahis, ils tomberent dans

dans une embuscade d'Indiens, qui s'étant mis en armes en plusieurs endroits, en tuerent un bon nombre, & suivirent les autres de si près, qu'ils les obligerent de regagner leurs Vaisseaux, sans avoir eu le temps de faire de l'eau, ni de se pourvoir de vivres. Enfin l'Escadre que le Vice-Roi du Perou avoit envoyée en mer pour leur donner la chasse, s'étant mise à croiser entre Lima & Panama, ils avoient été obligez de s'éloigner de la côte, & de laisser le commerce libre entre ces deux Villes.

Ceux qui s'étoient avancez jusques à Campêche ne furent pas plus heureux; car y ayant débarqué au nombre de mille, pour aller surprendre la Ville de Merida dans la Province de Jucatan, les Espagnols y firent entrer promptement sept cens hommes, & prirent si bien leurs mesures qu'ils mirent cette Place en état de ne rien craindre. Quelque temps après le Gouverneur de Panama ayant envoyé deux Vaisseaux de guerre pour leur donner la chasse, ils se saisirent de quatre Bâtimens qui attendoient les Flibustiers à la côte d'une Isle voisine, où ils avoient mis pied à terre pour

pour faire de l'eau. Les Eſpagnols eſpéroient de les faire périr dans cet endroit faute de vivres. Cependant les Flibuſtiers, auſſi ingénieux que braves, ne laiſſerent pas d'échaper à la vigilance de leurs Ennemis.

En l'année 1686. ils furent plus heureux. Ayant fait deſcente aux environs de Carthagene, ils prirent une voiture de marchandiſes précieuſes qu'on y conduiſoit; & s'étant enſuite avancez ſans bruit dans le Païs, ils pillerent le Fauxbourg de cette Ville, dont les Habitans furent encore obligez de leur donner une ſomme fort conſidérable, dans la crainte de voir mettre le feu à leurs maiſons. Ils furent tellement enflez d'orgueil de ſe voir maîtres d'nn ſi riche butin, qu'ils ne purent le partager ſans ſe broüiller enſemble contre leur ordinaire; ils en ſeroient même venus aux mains, ſi quelqu'un d'entr'eux n'eût propoſé de s'en rapporter à ce qu'en diroit le Gouverneur de la Tortuë, où ils allerent vuider leur différend.

En l'année 1688. un Particulier revenant de ces Païs, où depuis peu il avoit fait une fortune conſidérable, reçut dans ſon Vaiſſeau treize Boucaniers

niers pour les passer chemin faisant dans une Isle où ils vouloient aller, & qui se trouvoit sur sa route. Quelques jours après il apperçut un Vaisseau de guerre Ostendois qui venoit à lui. La terreur le prit, & dans cette extrémité il ne put faire autre chose que de déplorer son malheur, se voyant prêt à perdre dans un moment ce qui lui avoit coûté tant de peine à acquérir.

Les treize Boucaniers qui étoient occupez à joüer, entendant cet homme se lamenter ainsi, voulurent sçavoir quel étoit le sujet de cette désolation si inopinée; & voyant un Bâtiment qui venoit à eux, ils dirent à leur Hôte de ne point s'effrayer, qu'il songeât seulement à leur préparer un bon repas, & qu'ils auroient soin de le défendre si bien, que d'autres qu'eux ne viendroient pas le manger.

En effet, s'étant mis en état de défense, & ayant fait descendre en-bas tous ceux qui auroient pû les embarrasser, ils commencerent par une décharge de treize coups qui tuerent treize des ennemis, & continuant ainsi deux fois sans manquer un seul homme, ils abattirent en trois déchar-

ges trente-neuf Eſpagnols. Ils ſe ſeroient rendus maîtres du Vaiſſeau, ſi l'Eſpagnol qui le commandoit voyant qu'il avoit affaire à des Flibuſtiers, ne ſe fût retiré.

Une victoire remportée ſi à propos, cauſa bien de la joye à ce Particulier qui auroit abandonné de bon cœur la meilleure partie de ce qu'il avoit gagné pour ſauver le reſte. Auſſi régala-t-il fort bien ſes Boucaniers, non ſeulement d'un repas comme ils l'avoient demandé; mais encore les défrayant pendant tout le temps de leur paſſage, qui ne fut que joye & profuſion d'eau de vie, & de tout ce qui pouvoit le mieux convenir à ces braves libérateurs.

Il ſe paſſa plus d'un an ſans qu'on aprît rien de mémorable de la part des Avanturiers ou Flibuſtiers; mais en l'année 1690. Monſieur de Cuſſi Tarin, Gouverneur pour le Roi ſur la côte de Saint Domingue, ayant aſſemblé environ mille hommes, partie Flibuſtiers, & partie Habitans du quartier du Cap & du Port de Para, fit une entrepriſe ſur la Ville de *San-Jago de los Cavalleros*, ſituée au Nord, preſque au milieu de cette Iſle; & s'étant campé dans un endroit,

endroit, nommé *la Sovana di d'ogni Igressa*, il rangea sa petite armée en bataille, & présenta le combat au Gouverneur Espagnol, qui se retira au-lieu de l'accepter.

Les Flibustiers ayant par ce moyen le passage libre, avancerent sans se mettre en peine d'autre chose, & furent attaquez par trois mille Espagnols dans un défilé à demi-lieuë de la Ville, où ils s'étoient mis en embuscade. Le sieur Cussi que ses guides avoient averti, loin de s'étonner, alla aux ennemis dans un si bel ordre & avec une telle résolution, qu'il les obligea de se retirer fuyant çà & là dans les bois, après avoir laissé plus de mille des leurs sur la place.

Cette victoire ne lui coûta qu'environ quarante hommes & deux Officiers subalternes ; & comme il ne trouva plus d'obstacle, il marcha droit à la Ville de *San-Jago*, que les Flibustiers pillerent, & brûlerent à l'exception des Eglises que Monsieur de Cussi leur avoit expréssement recommandées.

Après cette expédition, ils retournerent à la côte avec leur butin, où arriverent dans le même moment quelques, Caraïbes, qui sont les anciens Habitans naturels de ces contrées.

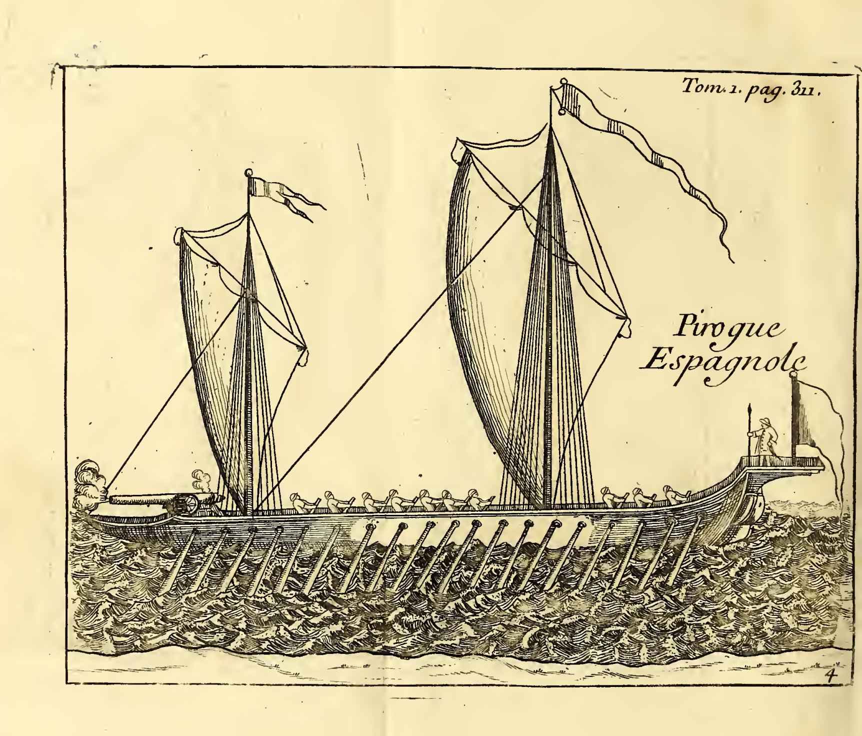
Ces

Ces Caraïbes venoient de l'Isle Saint Vincent à 30. lieuës au vent de la Martinique, pour troquer des Perroquets, des Poules, des fruits, des paniers de jonc résistant à l'eau, & quantité d'autres choses de leur façon, dont nos Habitans s'accommodent fort bien. Quelques François arrivez en ce Pays furent surpris de les voir nuds, tant les hommes que les femmes, & frotez d'un rouge sale qu'on appelle *Rocou*, n'ayant qu'un petit morceau de toile attachée à leur ceinture, qui les couvroit pardevant. Leurs cheveux étoient partagez d'une oreille à l'autre, ceux de devant coupez à une certaine longueur, descendant jusqu'au milieu du front, & ceux de derriere cordonnez & retroussez; ce qui faisoit un toupet sur le derriere de la tête. Plusieurs d'entr'eux avoient des coliers de cristal & de verre de différentes couleurs. Deux des plus distinguez portoient chacun un petit cercle de bois sur la tête, en forme de couronne large d'un pouce ou environ. L'un étoit garni tout autour, de plumes de Perroquet de différentes couleurs mises toutes droites. L'autre avoit une seule plume rouge, droite & longue de 8. ou 9. pouces. On les prenoit pour deux

deux de leurs Capitaines. Le premier avoit l'entre-deux des narines percé, d'où pendoit un anneau qui battoit sur sa bouche; outre cela il avoit à son col un *Caracoli*, qui est une espece de Croissant du diametre d'un écu blanc, qui lui tomboit sur l'estomac, & deux sifflets de grandeur différente, dont il régala ceux qui lui avoient présenté de l'eau de vie. Après quelques autres honnêtetez qu'on lui fit, il prit le plus grand de ces deux sifflets, & commença une aubade Caraïbe plus forte que la premiere; mais que personne ne put suporter.

Un Aumônier qui se trouva pour lors à la côte, nous dit qu'il avoit fait trois voyages chez ces Indiens, & qu'ayant une fois fait descente sur leurs côtes avec quelques Officiers, ils allerent à un *Carbet* ou village éloigné de la mer d'une bonne lieuë, où leur Chef faisoit ordinairement son sejour. Les Officiers lui présenterent chacun une bouteille d'eau de vie dont ils s'étoient munis. Après avoir bû une gorgée de l'une & de l'autre, il leur en témoigna sa reconnoissance par un présent qu'il fit d'une jeune fille à chaque Officier. Monsieur l'Abbé qui étoit du nombre,

eut


Tom. 1. pag. 311.
Pirogue
Espagnole
4

eut aussi la sienne. Il étoit assez éveillé pour s'accommoder d'un pareil présent, s'il eût été à la bienséance des gens de son caractere; mais ni les uns ni les autres n'accepterent les offres du Caraïbe, ils le remercierent seulement de son honnêteté.

Ces Indiens n'avoient pas encore échangé toutes leurs denrées, qu'on vit arriver encore une Pirogue avec sept ou huit de leurs Compatriotes. Il ne faut pas s'imaginer que ces Pirogues Indiennes soient semblables à celles dont les Espagnols se servent pour piller les côtes de l'Isle Saint Domingue que les François habitent, & pour défendre les leurs de l'insulte des Avanturiers qui viennent enlever leur bétail.

Celle des Caraïbes va à rames seulement, au-lieu que la Pirogue des Espagnols va à voiles & à rames. C'est une demie-Galere qui porte ordinairement 120. hommes, & nage à 36. 40 & 44. avirons. Sa longueur est de 90. pieds de Roi, & sa largeur au milieu est de 16 à 18. pieds, toûjours en retrécissant sur le devant; mais un peu moins sur le derriere, où l'on met quatre pierriers qui servent pour l'abordage d'un Vaisseau, & sur le devant

vant une piece de canon de 8. à 9. pieds de long & de 4. à 6. livres de bales. Sa profondeur est de 4. à 5. pieds, & elle ne tire ordinairement qu'un pied & demi d'eau.

Elle peut être démâtée si on le veut. Pour cela on couche les 2. mâts sur des chandeliers, qui sont deux fourches de fer plantées au milieu du Vaisseau. Les Espagnols ne font cette manœuvre que quand le vent est contraire, ou quand ils apréhendent d'être découverts par l'ennemi. S'ils sont alors le long de la côte, ils tirent la Pirogue à sec, la couvrent de feüillages & se mettent à terre. Desorte que bien souvent de grands Vaisseaux amarrent tout auprès sans l'apercevoir, & les Espagnols qui sont à terre y rentrent la nuit, & vont à la découverte du Vaisseau. S'il est ennemi, ils le surprennent facilement, & s'en rendent maîtres avant qu'on ait eu le temps de les appercevoir.

Ils ne font ces sortes d'expéditions, qu'après avoir bien examiné pendant le jour avec des lunettes d'aproche, s'ils ont affaire à un Vaisseau Marchand, ou à un Vaisseau armé en guerre; car pour

ceux où ils croyent qu'il y a des Avanturiers, ils n'oſent en approcher.

Ces ſortes de Pirogues vont fort vîte; parceque outre qu'elles ſont bâties de bois d'Acajou qui eſt fort leger, elles peuvent aller en même temps à voile & à rame, & faire ſans peine 6. à 7. lieuës par heure. Nos Avanturiers n'en ont guéres, à moins que ce ne ſoit par ſurpriſe; car pour en conſtruire ils ne ſçavent ce que c'eſt, & ils ne s'attendent qu'à celles qu'ils prennent en mer. Cependant il ſeroit néceſſaire qu'il y en eût à la côte de Saint Domingue pour conſerver la Colonie Françoiſe, que ces Pirogues incommodent extrêmement.

Les Eſpagnols ſont ſi adroits à les conſtruire, qu'en 8. ou 10. jours on les void achevées, & cela avec peu de monde. Bien ſouvent ils les tiennent toutes prêtes à monter; enſorte qu'en moins de deux jours ils ont aſſemblé toutes les parties qui la compoſent, & ils la mettent en mer ſans que leurs ennemis puiſſent en être avertis: ce qui eſt d'une conſéquence infinie.

C'eſt avec ces ſortes de Bâtimens

qu'ils ont pillé trois quartiers de la côte de Saint Domaingue appartenant aux François. Ces quartiers ſont l'*Iſle à Vache* préſentement abandonnée, *la grande Anſe* auſſi abandonnée, & le quartier *des Nipes.*





HISTOIRE DES ANIMAUX ET DES PLANTES

Qui sont sur les Isles de la Tortuë & de Saint Domingue.

CHAPITRE I.

De l'Isle de la Tortuë & de ce qui s'y rencontre.



DANS la premiere Edition de cette Histoire, on avoit inséré parmi le Texte une description particuliere des animaux, des arbres fruitiers, & de ce qui se trouve de singulier dans les Isles de la Tortuë & de Saint Domingue, où ces gens-là ont pris leur origine. Mais quelques

personnes de bon goût ayant reconnu que ce mélange interrompoit trop le fil de l'Histoire, on a, suivant leur avis, placé à la fin de l'Ouvrage tout ce qui regardoit les animaux & les plantes ; afin que le Lecteur eût la satisfaction de le voir augmenté de quantité d'événemens singuliers arrivez aux Flibustiers depuis quelques années, sans qu'on ait rien retranché de ce qui pouvoit faire connoître l'état naturel des Isles de la Tortuë & de Saint Domingue.

L'Isle de la Tortuë est ainsi nommée, parcequ'elle en a la figure. Sa situation proche de l'Isle Saint Domingue est à 20. degrez 30. à 40. minutes au Nord de la Ligne Equinoxiale. Elle est fertile en tous les genres de fruits que l'on trouve dans les Antilles, & surtout en Tabac. Les seules Bêtes à quatre pieds qui s'y rencontrent, sont des Sangliers que l'on y a portez de la grande Isle, & l'on n'y trouve que des Ramiers, des Tourterelles & quelques autres petits oiseaux, pour tout Gibier.

Les Ramiers y viennent si abondamment pendant une saison de l'année, que les Habitans en pourroient vivre sans manger d'autre viande. J'en ai

tué en trois ou quatre heures quatre-vingt-quinze, ſans avoir fait cinquante pas. Ils viennent par bandes s'abbatre ſur les arbres, dont ils mangent la graine; & quand elle manque, ils vont ſur d'autres arbres qui portent auſſi de la graine: mais après cela ils deviennent ſi amers qu'on n'en peut plus manger.

Un Gentilhomme Gaſcon, nouvellement arrivé de France en ce Pays, & à qui on avoit fait préſent de ces Ramiers ſur la fin de la ſaiſon, ſe plaignit dans le repas qu'ils étoient amers. Un de ceux du Pays qui étoit à table, lui dit en riant qu'on avoit oublié à leur ôter le fiel, *Cap de dis bons abez raiſon*, & voulut battre ſes valets, diſant que de long-temps il n'avoit mangé un morceau qui valût, & qu'ils avoient gâté ce qu'on lui avoit préſenté. Celui qui avoit cauſé cette émotion l'appaiſa bientôt, en lui demandant ſi les Ramiers de ſon Pays avoient du fiel, & lui expliqua en même temps la cauſe pourquoi ces Ramiers étoient ainſi amers.

Le Poiſſon eſt en abondance le long de la côte de cette Iſle, dans le canal, car au Nord il n'y en a pas tant. J'en nommerai les différentes eſpeces, lorſ-

que je ferai la description de l'Isle de Saint Domingue Espagnole. Entre autres sortes de poissons on y void beaucoup de Hommars ou Ecrevisses de mer, qui sont semblables aux nôtres, excepté qu'ils n'ont point de pinces. Il n'y a pas de temps plus propre pour prendre ce poisson, que la nuit à la clarté du feu, & cela sans autre instrument que la main. Les Habitans font des flambeaux de bois de Santal jaune, qu'ils fendent par éclats. Ce bois rend une flamme fort claire, quoiqu'il soit verd; c'estpourquoi ils le nomment bois de chandelle. Il y a diverses sortes de poissons en coquillage, comme Moules, Huitres, Bourgaux, ou Escargots de mer, Lambics, Casques, Porcelaines, & plusieurs autres especes que je n'ai jamais entendu nommer.

Bois de chandelle.

Quant aux Reptiles il y en a de plusieurs sortes; les Tortuës que l'on y voit se nomment *Carets;* il y a aussi quelques Lézards, qui ne sont pas en si grande quantité que les *Crabes* ou *Cancres.* On en voit de deux sortes fort communs; les Habitans nomment ceux de la premiere espece *Crabes Blanches*, & les Espagnols *Cangreios;* & ceux de la seconde, *Crabes rouches*, ou *Tour-*

lourous.

lourons. Ces deux ſortes de Cancres ſont des trous en terre, & coupent les racines de ce que l'on plante, ſoit tabac, cannes de ſucre, ou autres. Il n'y a point de ſerpens venimeux; mais ſeulement quelques couleuvres, qui ne ſont point d'autre mal que de manger les poules & les pigeons. J'en ai vû une qui paroiſſoit longue de cinq quarts d'aune, qui venoit d'avaler ſept pigeons & une groſſe poule. Nous mangeâmes ces pigeons fricaſſez, après les avoir tirez de ſon corps, où ils n'avoient pas été trois heures, j'ai auſſi mangé de ces couleuvres. Dans le beſoin on s'accomode de tout.

On voit certains petits Reptiles qui ont une coquille comme un Vignot ou Eſcargot, ayant le devant de même qu'une Ecreviſſe, & le reſte du corps ſemblable à l'Eſcargot. Ces Reptiles nommez *Soldats*, ſont bons à manger, & très-nourriſſans; ils ont encore une vertu médicinale que j'ai éprouvée: mais ils faut uſer d'induſtrie pour les avoir; car leurs coquilles ſont ſi dures, que ſi on veut les caſſer, on gâte cet animal. Il faut ſeulement les approcher du feu, & ils ſortent d'eux-mêmes, puis les mettre en telle quantité que l'on

veut dans un ſac expoſé au Soleil. Il en dégoute une huile rouge qui eſt extrêmêment bonne pour toutes les douleurs froides, & racourciſſemens de nerfs. On trouve encore dans ce païs des Cameleons, & un grand nombre de petits Lézards, qu'on nomme *Anolis* ou *Gobe-mouches*. Ces différentes eſpeces d'animaux ne ſont aucun dommage, ils vivent des inſectes que l'on trouve dans cette Iſle, comme fourmis & autres de différentes eſpeces, dont nous aurons à parler. Ils y ſont aſſez importuns; car ſi on laiſſe une heure de temps quelque morceau de viande ſur une table, ce n'eſt plus qu'une fourmiliere. Il y a des guêpes, des frelons, des mouches de diverſes façons, & des ſcorpions, des araignées, des chenilles & des vers. De toutes ces ſortes d'animaux on n'en voit aucun qui ſoit venimeux, ni importun comme les *Monſquites* & *Maringoüins*, dont je traiterai dans la ſuite.

A la vérité, ſi les Scorpions & les Scolopendres, qu'on nomme *Bêtes à mille pieds*, n'y ſont point venimeuſes, les arbres & les plantes ne leur reſſemblent pas. J'en décrirai ici trois ſeulement; ſçavoir, un arbre, un arbriſſeau,

briſſeau, & une Plante, dont j'ai vu des expériences. L'Arbre venimeux dont je veux parler croît haut comme un Poirier, il a ſes feuilles ſemblables à celles du Laurier ſauvage, & porte un fruit qui a la reſſemblance, le goût & l'odeur des pommes de reinette; d'où vient que les Eſpagnols le nomment *Arbos de Mançanillas*, qui ſignifie arbre portant de petites pommes. Ce fruit renferme un venin ſi contagieux, que quand il tombe dans la mer, il le communique aux poiſſons qui en mangent. Le *Tézar* & la *Becune* ſont deux poiſſons fort friands de ces pommes. On connoît quand ils en ont mangé à leurs dents, qui deviennent de couleur livide ou noirâtre. Cet indice n'empêcha pourtant pas qu'en 1667. la plus grande partie du Bourg de la Baſſe-terre de cette Iſle, ne penſât être empoiſonnée pour avoir mangé du Tézar qu'un Pêcheur Indien étoit venu vendre. On prend ordinairement pour contrepoiſon l'arête de ce poiſſon, rôtie & miſe dans du vin; mais dans cette occaſion je ne trouvai point de remede plus ſûr que de boire de l'huile d'olive. Pluſieurs en furent malades plus de trois mois.

Deſcription de la Mançanilla.

Les Indiens adroits connoissent quand ce poisson a mangé de la Maçanilla, en goûtant du cœur; s'ils le trouvent piquant sur la langue, ils n'en mangent point: mais au-contraire s'il est doux, ils usent de ce poisson avec toute assurance. Les nouveaux-venus de l'Europe s'empoisonnent fort souvent; car ce fruit est si agréable à la vûë & à l'odorat, qu'on ne peut se dispenser d'en gouter; & lorsque quelqu'un en a mangé, tout le remede qu'on lui fait, c'est de le lier, & de l'empêcher de boire l'espace de deux ou trois jours: mais c'est un grand tourment; car il crie sans cesse qu'il brûle. Tout son corps devient rouge comme du feu, & sa langue noire comme du charbon. Si par malheur il en a trop mangé, il n'y a guéres moyen de le sauver.

Remede contre le venin de la Mançanilla.

L'arbre qui porte la Mançanilla n'est pas moins venimeux dans sa verdure, que son fruit & ses feuilles. Il jette un suc laicteux comme le figuier, qui est tout-à-fait caustique. Si quelqu'un s'endort sous cet arbre, & qu'il en tombe quelque goute d'eau sur sa chair, il y vient aussi tôt de grosses loupes rouges. J'y ai été pris moi-mê-

me ; car en ayant pris une branche pour chaſſer des moucherons qui m'incommodoient, il me ſurvint au viſage une Ereſipelle , dont je fus trois jours ſi incommodé que j'en penſai perdre la vûë.

Pour l'Arbriſſeau venimeux, il eſt ſemblable au Piment, qu'on appelle en Europe Poivre d'Inde; mais il croît plus haut : il porte un fruit gros comme un pois, que les Habitans appellent *Piment à l'œil*, à cauſe que les Indiens le pilent & s'en frottent les yeux ; afin de voir, diſent-ils, plus clair au fond de l'eau, quand ils vont tirer du poiſſon avec des fléches ou des harpons. Un Eſpagnol m'a dit que la racine de cet Arbriſſeau étoit un grand poiſon dont il avoit vu l'expérience, & qu'il n'avoit point d'autre contrepoiſon que ſa graine pilée & buë dans du vin.

Il ne ſera pas ici hors de propos de rapporter ici une petite Hiſtoire arrivée au ſujet de la plante venimeuſe qui croît dans ce lieu. Une Dame de l'Iſle de la Tortuë avoit une jeune Eſclave noire aſſez jolie, elle fut long-temps pourſuivie par un garçon du païs auſſi Eſclave ; mais com- (Hiſtoire au ſujet de la Mancanilla.)

me elle n'avoit point d'amitié pour lui, elle le maltraita de paroles, & lui dit qu'elle s'en plaindroit. Il la quitta en la menaçant, & aussi-tôt elle en avertit sa Maîtresse. Trois jours après ce garçon surprit la jeune Esclave qui reposoit sur son lit pendant la chaleur du jour, (car il n'y a rien de fermé en ce païs-là) & il lui mit des feüilles d'une certaine herbe entre les deux gros orteils des pieds. Quelque temps après sa Maîtresse l'appella, & voyant qu'elle ne venoit pas, elle fut obligée de la chercher. L'ayant trouvée endormie, elle la poussa fortement pour l'éveiller; mais cette pauvre Esclave dormoit d'un sommeil dont on ne réveille jamais. Sa Maîtresse voyant un accident si funeste m'envoya querir, & me conta la chose telle que je viens de la réciter, & qu'un petit enfant qui avoit vu ce Noir mettre l'herbe, lui avoit rapportée. Je fis l'ouverture du corps pour voir s'il n'étoit point empoisonné, je n'en trouvai aucune marque; je pris les feuilles qu'on lui avoit trouvées entre les orteils pour en faire l'expérience sur un chien qui dormoit, il en mourut de même. J'en fis autant sur un chien

chien éveillé, & il ne lui arriva aucun accident. Les aſſiſtans & moi nous fûmes étonnez de voir la force du poiſon de cetre plante.

CHAPITRE II.

Des Arbres fruitiers les plus rares de l'Iſle St. Domingue.

J'AI déja remarqué que le fonds de terre de l'Iſle de Saint Dumingue étoit très-bon, & qu'il produiſoit plus lui ſeul, que tous les autres de l'Amerique enſemble; car les arbres y croiſſent avec plus de force qu'en pas aucun autre lieu, & les fruits en ſont beaucoup meilleurs.

Parmi le grand nombre d'arbres & de fruits qui viennent en Amerique, je ne veux parler que de quelques-uns des plus rares: car ſi je parlois de tous, je ne finirois pas.

On trouve dans cette Iſle quantité d'Orangers & de Citronniers que la nature y produit d'elle-même. Les fruits n'en ſont pas agréables, comme ceux que l'on cultive en Europe; au-contraire ils ſont aigres, petits, & toutefois

toutefois pleins de suc, n'ayant pas l'écorce épaisse. Ces Citronniers & ces Orangers sont semblables à ceux que l'on voit ordinairement. Les Espagnols & les Portugais ont eu soin venant dans cette Isle, d'y planter des arbres fruitiers, & de la peupler de diverses especes d'animaux qu'on n'y voyoit point.

Quand un Espagnol se trouve dans une forêt, & qu'il y rencontre quelque arbre fruitier, il a soin de planter la semence du fruit qu'il mange. C'est pour ce sujet que les terres qu'ils ont habitées sont plus remplies de toutes sortes d'arbres fruitiers, que celles que les autres Nations habitent. Aussi voit-on dans l'Isle de St. Domingue de grandes plaines qui ne sont couvertes que d'Orangers, produisant des oranges aussi douces que celles qui viennent de Portugal, dont les Portugais ont apporté l'espece de la Chine en Europe.

Remarque d'un Espagnol.

Un vieux Espagnol, qui avoit une parfaite connoissance des proprietez de l'Amerique, m'a dit que dans une orange aigre il avoit remarqué un grain parmi les autres, qui planté en terre produisoit un arbre portant des oranges douces.

Les

Les Bananiers ſont certains arbriſſeaux qu'on pourroit plûtôt nommer plantes, parcequ'ils n'ont aucun bois ſolide ; mais ſeulement un tronc mol, plein de ſuc, & que l'on peut couper avec un coûteau. Il croît juſqu'à douze à quinze pieds de hauteur. Du milieu de ſa tige ſort une fleur de couleur de pourpre, de la groſſeur d'un artichaut. Le fruit qui en provient peut nourrir l'homme en diverſes manieres ; tantôt il lui ſert de pain, préparé d'une façon ; tantôt de vin, préparé d'une autre, parceque l'on en tire un ſuc qui eſt auſſi fort que cette liqueur. On le fait ſécher comme les figues ; lorſqu'il eſt bien mûr, en l'expoſant au Soleil, après en avoir ôté l'écorce, il ſe candit comme ſi on l'avoit parſemé de ſucre. Bananiers.

Les feuilles de cet arbre ſont douces étant ſéchées ; deſorte que les Habitans de ces lieux en font des lits auſſi bons que nos lits de plume. Quelques Auteurs on dit que c'étoit ſur ces feuilles que la Sainte Vierge mit repoſer le Sauveur du monde, après qu'il fût né. Cela pourroit bien être ; car j'ai vu de ces arbres dans la Terre Sainte. Surquoi le Sauveur repoſa quand il fut né.

D'autres

D'autres veulent encore que ce soit des feuilles de ce même arbre qu'Adam se couvrit après qu'il eût péché. Effectivement elles sont si larges, que je me souviens d'avoir vû ensevelir le corps mort d'un puissant homme avec deux de ses feuilles. Mais si beaucoup de gens prétendent qu'Adam se couvrit des feuilles de cet arbre, il n'y en a pas moins qui croyent qu'il mangea de son fruit dans le Paradis Terrestre. Ce qui est certain & qui peut sembler merveilleux, c'est qu'au moment que l'on coupe son fruit, on apperçoit une croix fort bien marquée, sur chaque tronçon coupé. Ainsi, supposé que tout ce que l'on dit à cet égard, soit comme on le dit, lorsqu'Adam eût trouvé dans ce fruit la cause de son mal, il put y voir aussi la figure du remede.

Quoiqu'il en soit, je croi être obligé d'avertir le Public que cet arbre est fort utile en Medecine : Car si on prend un noyau qui sort du fruit avant qu'il soit mûr, il est souverain pour absorber les chairs corrompuës des ulceres, & il les guérit même entierement. Il n'y a pas long-temps que j'en ai vû un dans le Jardin de Medecine

de l'Université de Leyden en Hollande ; mais il étoit fort jeune. Ce que je remarque, pour faire connoître qu'on en peut élever dans ce païs & ailleurs ; & comme il est d'une très-grande utilité, il feroit bon d'en planter partout, afin d'éprouver où il peut venir le mieux.

L'abricotier est un arbre plus haut que les plus grands Chênes de l'Europe, il a les feuilles semblables au laurier sauvage, l'écorce comme celle du poirier. La chair de son fruit ressemble à celle de nos abricots ; quoique la figure en soit fort différente, en ce qu'ils sont fort gros, couverts d'une peau dure & épaisse, ils ont le goût meilleur & l'odeur plus agréable que nos abricots : le noyau n'est point dur : les Espagnols cultivent ces arbres & font des confitures de leur fruit. Il n'y a qu'un lieu dans ces Isles où il s'en rencontre, les Sangliers s'en nourrissent dans la saison ; c'est ce qui fait que leur viande est plus excellente qu'en tout autre pays. Abricotier.

Cet abricot est parfaitement bon lorsqu'il est cuit avec la chair du même Sanglier ; mais étant mangé crû, il est très-dur à digerer : il y a autant

à man-

à manger dans un ſeul de ces fruits, que dans le plus gros de nos melons.

Papayer. Le Papayer eſt un arbre qui croît à la hauteur de vingt à vingt-cinq pieds; il n'a qu'un tronc ſans branches, au ſommet duquel il y a quinze ou vingt feuilles extraordinairement larges, & dont la queuë eſt longue comme la moitié du bras. Sur ces feuilles ſont les fruits que l'on voit attachez au tronc de l'arbre; il porte fruit continuellement, & il y en a toûjours en fleur, d'autres qui ne font qne noüer, d'autres à demi-mûrs, & d'autres mûrs. Il y a de ces fruits qui ſont gros comme des grenades, & environ de cette figure, & d'autres beaucoup plus gros.

Cacaoyer. Le Cacaoyer eſt l'arbre qui produit la ſemence que les Eſpagnols nomment Cacao, dont on fait le chocolat. Cet arbre reſſemble au ceriſier, & ne vient pas plus haut. Son fruit eſt une gouſſe qui croît en ſon tronc de la groſſeur d'un concombre, & de la même façon, excepté qu'il commence & finit en pointe. Le dedans de cette gouſſe eſt épais d'un demi-doigt, forme un tiſſu de fibres blanches & fort ſucculentes, un peu acide, fort bon à étancher

Arbre qui produit la ſemence du chocolat.

cher la ſoif. Les fibres contiennent dans leur milieu dix à douze, & juſques à quatorze grains de couleur violette, qui ſont gros comme le pouce, & ſecs comme un gland de chêne. Ce grain eſt couvert d'une petite écorce; étant ouvert, il ne ſe ſépare pas ſeulement en deux comme les amandes ou les noix; mais en cinq ou ſix petites pieces qui ſont inégalement jointes enſemble, & au milieu deſquelles eſt un petit pignon qui a le germe fort tendre & difficile à conſerver. C'eſt de cette ſemence que les Eſpagnols font la célébre boiſſon du chocolat. Lorſqu'ils eurent conquis ce païs, les Indiens leur firent boire de cette liqueur, qu'ils trouverent ſi bonne & ſi utile pour la ſanté, qu'ils l'ont miſe en uſage entr'eux, non ſeulement en Amerique; mais auſſi en Europe, où elle eſt aſſez commune, quoique les Eſpagnols ſe ſoient toûjours réſervé le ſecret de la préparer; parcequ'en quelque part que ce ſoit, on ne ſçauroit boire de bon chocolat s'il ne vient d'Eſpagne. Cette boiſſon ſurpaſſe en bonté le Thé des Chinois, & le Caffé des Perſes & des Turcs. Enfin elle nourrit tellement le corps & le tient

Dequoi les Eſpagnols font le chocolat.

dans

dans un si grand embonpoint, qu'on pourroit en vivre sans avoir besoin de prendre d'autre nourriture.

Si les Espagnols ont le secret de préparer le chocolat, ils ont pareillement celui de cultiver les arbres qui produisent la semence dont il se fait; car de toutes les Nations qui habitent l'Amerique, il n'y a qu'eux qui sçavent cultiver cet arbre, & qui fassent commerce de sa semence. Quelques-uns d'entr'eux s'y sont tellement enrichis, qu'ils tirent ordinairement plus de vingt mille écus de rente par an, tous frais faits, d'un seul jardin planté de ces arbres.

M'étant trouvé parmi les Espagnols j'ai eu la curiosité d'apprendre la maniere de cultiver ces arbres, & comment ils préparent la semence pour en faire la boisson dont on a parlé. Je vais en donner la description; car jusqu'aprésent le Public l'a ignorée.



CHAPITRE

CHAPITRE III.

Maniere de faire le Chocolat, & de cultiver l'arbre qui produit la graine dont on le fait.

LORSQUE les Eſpagnols veulent avoir de la ſemence pour produire ces arbres, ils laiſſent parfaitement mûrir & ſécher les gouſſes qui la contiennent, enſuite ils ôtent la ſemence de ces gouſſes, qu'ils font ſoigneuſement ſécher à l'ombre; après quoi ils préparent un carreau de terre, qu'ils entourent & couvrent de feuïlles de Palmiſtes, ils y plantent les grains de Cacao à quelque diſtance l'un de l'autre, ils couvrent ces carreaux de terre durant le jour à cauſe de l'ardeur du Soleil, & les découvrent pendant la nuit, afin que la roſée humecte la terre. Ils en uſent ainſi juſqu'à ce que cette ſemence [illegible]duit de petits arbres de la haut[illegible]ux pieds. Pendant que la pepiniere croît, on prépare un autre lieu pour y tranſplanter les arbres, & ce lieu doit être au bord d'une riviere dans un païs plat

& aſſez

& assez humide. Il faut surtout que la terre en soit bonne & un peu mêlée de sable. Cette place ainsi préparée, on y plante des rangées de Bananiers, dont nous avons déja parlé, aussi près l'un de l'autre que l'on veut que les arbres de Cacao le soient. Lorsque ces Bananiers ont pris racine, on plante au pied de chacun d'eux un Cacaoyer, & cela afin que la violence du Soleil ne nuise point à ces petits arbres, qui sont trop délicats pour pouvoir en souffrir l'ardeur, & qui en sont préservez par l'ombre que forme les Bananiers. On les entretient de cette sorte, jusqu'à ce qu'ils soient gros comme le bras; ce qui arrive en un an & demi ou deux ans de temps. Alors on arrache tous les Bananiers, & on laisse le Cacaoyer seul, lesquels rapportent du fruit ordinairement deux fois l'année; la premiere aux mois de Mars, la seconde au mois de Septembre.

Il ne faut pas oublier qu'on est toûjours obligé de les tenir humides, & d'empêcher qu'il ne croisse des herbes tout autour. Mais ce travail n'empêche pas que deux ou trois Esclaves ne soient capables d'entretenir un jardin planté de cinq à six mille pieds de ces arbres.

La récolte du fruit qui en provient, ſe fait ainſi. Lorſque les gouſſes qui ſont vertes en croiſſant deviennent jaûnes en mûriſſant, on les coupe & on les ouvre. On en tire les grains, qu'il faut prendre ſoin de nettoyer des fibres qui les envelopent, on les met enſuite ſécher au Soleil ſur de grandes tables, pour en tirer cette ſemence dont les Eſpagnols font un très-grand commerce, tant chez eux que chez les Etrangers ; mais particulierement chez eux. Je puis aſſurer comme une choſe vraye, qu'il s'en négocie tous les ans pour plus de dix millions ; & elle eſt ſi précieuſe, qu'il y a beaucoup d'endroits dans l'Amerique où l'on s'en ſert au lieu de monnoye ; on en donne 12. à 14. grains pour une réale d'Eſpagne.

Chocolat monnoye ordinaire des Indes.

Le Païs où l'on en fait le plus de commerce, ſont les Iſles de la Trinité, du Perou, & autres lieux. De là les Juifs la tranſportent en France, en Angleterre, en Hollande, en Suede, en Dannemark & en Italie, où il s'en conſomme beaucoup. Cependant il arrive que la plus grande partie des Nations de l'Europe l'achetent plûtôt pour ſa grande réputation, que pour

l'utilité qu'ils en tirent, parcequ'ils y sont ordinairement trompez.

Tromperie de ceux qui vendent le chocolat.

En effet, l'avarice & l'avidité de ceux qui vendent le chocolat, est telle, que pour gagner beaucoup ils vous donnent à boire du lait, dans lequel ils mêlent des ingrédiens qui ne sont rien moins que le chocolat; & l'on peut dire avec vérité, comme je l'ai déja remarqué, qu'il n'y a que les Espagnols qui le sçachent bien préparer. Or voici comme je le leur ai vû faire à eux-mêmes dans les Isles de l'Amerique.

Composition du chocolat.

Les Espagnols prennent les grains du Cacao, les font rôtir dans une poële percée, comme on fait les marons en Europe; ensuite ils en ôtent la petite peau qui les enveloppe, les mettent sur une pierre & les broyent jusques à ce qu'ils soient réduits en pâte, à laquelle ils ajoûtent deux fois autant de sucre, avec du poivre & de la vanille, du musc & de l'ambre-gris. Quand tout cela est bien mêlé avec la pâte, ils en font des rouleaux, ou des petits pains qu'ils gardent; & lorsqu'ils s'en veulent servir, ils rapent ces rouleaux comme on fait la muscade; ensuite ils mettent de l'eau chauffer dans des pots de cuivre ou d'argent

gent qu'ils ont exprès, & lorſqu'elle bout, ils la verſent dans des taſſes de fayence, de porcelaine, ou de coco, qui ne ſervent qu'à cet uſage. Enfin ils ont un petit morceau de biſcuit tout prêt qu'ils trempent dans la liqueur. C'eſt ainſi qu'ils la préparent, & qu'ils en uſent.

Maniere d'en uſer.

Mais afin que le Lecteur n'ait rien à déſirer pour la parfaite préparation du Chocolat, je dirai encore ce que c'eſt que la Vanille qui entre dans ſa compoſition, & qui eſt la principale choſe qui ſert à lui donner du goût & de la force.

Proprietez de la Vanille.

La Vanille eſt une petite gouſſe qui croît ſur une plante aſſez haute; mais qui a de petites feuilles. Ces gouſſes ſont longues, étroites, & remplies d'un ſuc mielleux & de très-bonne odeur; elles ſont pleines d'une petite ſemence preſque imperceptible, & qui ne ſert qu'au chocolat. Sa proprieté naturelle eſt d'échauffer & de fortifier l'eſtomac, ce qui augmente la vertu du chocolat même, qui eſt plus froid que chaud.

A proprement dire, le chocolat eſt anodin, parcequ'il tempere toutes les grandes douleurs d'entrailles. Je me

Remedes contre les douleurs d'entrailles.

ſuis une fois guéri d'une diſſenterie aſſez véhémente avec les ſeuls grains de Cacao mangez cruds : ce fut un Indien qui m'enſeigna ce remede. On en tire encore une huile qui eſt auſſi fort douce, & qui ſe fait de même que celle d'amende. Cette huile eſt merveilleuſe pour la brûlure. Les Eſpagnols s'en ſervent pour cela, & fort efficacement.

CHAPITRE IV.

Autres Arbres de l'Iſle de St. Domingue.

Effets de la ſemence de l'Orme.

L'Orme de ce pays-là n'eſt différent des nôtres, qu'en ce qu'il eſt plus petit, qu'il a les feuilles beaucoup plus grandes, & qu'il rapporte une ſemence bien différente ; elle tombe de l'arbre quand elle eſt ſeche, & eſt faite comme un petit morceau de liége arondi. Étant mâchée, elle laiſſe un goût admirable dans la bouche. Quantité d'Oyes ſauvages viennent dans cette Iſle ; lorſque la graine tombe de l'orme, elles la mangent, & en deviennent ſi groſſes, qu'elles ſont obligées d'y demeurer plus d'un mois après

que

que cette graine leur a manqué ; à cause qu'elles ne peuvent voler, tant elles sont grasses & pesantes.

Le *Palmiste franc* est un arbre de 130 pieds de haut ou environ ; les queuës de ses feuilles sont d'une substance maniable, couverte d'une peau blanche comme neige, mince comme du papier, & douce comme de la soye, sur laquelle on peut aussi-bien & mieux écrire que sur l'écorce du Tilleul, dont les Anciens se servoient, dit-on, avant l'invention du papier & du parchemin. Les Boucaniers autrefois n'ayant ni papier, ni encre, ni plume, se faisoient des plumes de certains petits roseaux, comme font les Turcs encore aujourd'hui ; ils se servoient du suc de Genipas aulieu d'encre, & écrivoient sur cette petite peau qui leur servoit de papier.

Palmiste franc.

Invention des anciens Boucaniers.

Le *Palmiste épiné* est ainsi nommé, à cause que depuis le pied jusqu'au sommet il est garni d'épines, qui sont longues de quatre doigts, de figure platte, extrêmement subtiles, dures & pénétrantes. On les voit autour de cet arbre par cordons, à quelque distance les uns des autres. Il y a de certains Indiens de la terre ferme de l'Amerique Méridionale, nommez *Aroargues*, qui

Palmiste épiné.

Hist. à ce sujet.

qui se servent de ces épines pour tourmenter leurs Ennemis quand ils les ont fait prisonniers de guerre. Voici la maniere dont ils s'y prennent. Ils attachent le prisonnier à un arbre, & le lardent de ces épines si dru, qu'on ne peut mettre un pouce entre-deux. Ces épines ont un grand bout audehors, qu'ils environnent de cotton trempé dans de l'huile de Palme; ils y mettent le feu, & malgré ce tourment, le misérable qui le souffre ne laisse pas de chanter. Un Espagnol m'a raconté cette petite histoire, que j'ai bien voulu mettre ici; & sur ce que je lui demandois pourquoi ceux qui souffroient ce tourment chantoient, il ne put m'en donner aucune raison: *Peut-être*, ajoutoit-il, *ces Barbares croyent que ces malheureux chantent, lorsqu'en effet ils se plaignent fortement.* Mais il se trompoit; car j'ai sçu depuis, & c'est une verité constante, que la coûtume de ces sortes d'Indiens, lorsqu'ils ont fait quelques prisonniers de guerre, & qu'ils les font mourir par les plus cruels tourmens, est de les contraindre de chanter, & voilà sans doute pourquoi le misérable dont je parle chantoit. J'ai nommé ces arbres, *Palmistes*,

mistes, à cause que les Habitans les nomment ainsi, quoique l'on doive dire Palmiers.

L'Acajou est un arbre qui croît extrêmement haut & gros; les François l'appellent ainsi, du nom que les Sauvages lui donnent, & les Espagnols *Cedro*. J'en ai vu deux tables chez les RR. PP. Chartreux de Xeres en Andalousie Province d'Espagne, qui étoient chacune d'une seule piece, & avoient quatrevingt-dix pouces de long, & soixante & dix de large. Ces deux tables leur avoient été apportées de la Ville de Saint Domingue. Ce bois est beaucoup en usage en Amerique. On en fait de fort belles sculptures, c'est à quoi il est le plus propre; car outre qu'il est très-beau de couleur, & de très-agréable odeur, il n'est nullement cassant, & c'est ce qui le fait estimer le plus de ceux qui le travaillent. Acajou.

Le *Mangle* est de trois especes différentes; mais je ne parle que d'une seule, qui est celle qui croît dans les lieux que la mer inonde. Ces arbres ont leur racine hors de terre, fort élevée, & quelquefois plus forte & plus touffuë que les branches mêmes; si-bien que le tronc de l'arbre tient le Mangle. Effet de ses racines.

 milieu

milieu hors de terre entre les branches & les racines. Ils ſont tellement entrelaſſez par leurs racines les uns dans les autres, que l'on pourroit faire quelquefois plus de dix lieuës ſur ces arbres ſans mettre pied à terre. Il y a des Indiens dans certains endroits de l'Amerique, qui bâtiſſent des maiſons deſſus. On voit ſouvent les branches de ces arbres ſi avancées dans la mer, qu'il s'y amaſſe des rochers d'huitres; tellement que cela donneroit lieu à certains Voyageurs de dire qu'ils ont vu croître des huitres ſur les arbres, comme d'autres ont aſſuré avoir vu des Oyes provenir de quelques arbres dans l'Ecoſſe & dans l'Irlande.

Il y a une ſorte d'arbre que les Boucaniers François nomment *Gommier*, & la gomme, qu'il jette, *Gomme de cochon*, à cauſe que les Sangliers s'étant mordus les uns les autres, vont avec leurs crocs donner des chocs à cet arbre, & le dépoüillent entierement de ſon écorce; auſſi-tôt il jette une gomme, de même que la vigne au printemps rend de l'eau lorſqu'on la coupe. Les Sangliers ſe frottent contre cet arbre, aux endroits où il jette ſa

gomme, afin d'en faire entrer dans leurs playes, & ils ſe guériſſent parfaitement. Elle eſt auſſi admirable pour guérir toute ſorte de playes, & les Sauvages s'en ſervent communément dans leurs plus grandes bleſſures.

Le bois *à enyvrer*, eſt ainſi nommé à cauſe de l'effet qu'il produit. En effet ſon écorce étant battuë dans un ſac, & miſe dans de l'eau dormante, enyvre les poiſſons; enſorte qu'on les prend à la main. Cet arbre croît à-peu-près comme le poirier, & à les feuilles ſemblables à un trêfle.

Le *Quinquina* qu'on nous apporte de l'Amerique & dont la vertu eſt de chaſſer la fievre, dumoins pour quelque temps, n'eſt autre choſe que l'écorce de cet arbre. Les Eſpagnols l'apportent de St. Franciſco de Quito, Province du Perou, & diſent qu'elle ne croît que là. Quinquina.

Le *Copal* eſt un grand arbre, ſemblable au Gommier dont nous avons parlé. Quelques Indiens idolâtres ſe ſervent de cette gomme pour brûler ſur leurs Autels, comme nous nous ſervons de l'encens. Copal.

Le *Manioc* croît de la hauteur d'un homme, ſes feüilles ſont partagées en Manioc.

cinq branches ſur une même queuë, comme les cinq doigts de la main, & pas plus larges. Elles s'écartent dès le pied de l'arbre, qui produit deux ou trois racines groſſes comme la cuiſſe, & ſouvent du poids de ſoixante ou ſoixante-dix livres. C'eſt de ces racines que les Chrétiens & les Indiens font du pain de la maniere qui ſuit.

Adreſſe des Indiens à préparer le Manioc.

Après qu'ils ont arraché ces racines, ils les grattent avec des rapes de cuivre ou de fer blanc, ſemblables à celles dont on ſe ſert pour le ſucre; mais qui ont deux pieds de long & un pied de large. Quand il eſt ainſi rapé, ils le mettent dans des ſacs de toile forte & claire, & enſuite ſous une preſſe, afin d'en tirer le ſuc, qui eſt un dangereux poiſon; car ſi un animal en boit, ou qu'il mange les racines encore vertes, il meurt auſſitôt. Ce ſuc eſt fort corroſif, je l'ai reconnu en lavant de certains ulceres, qui ſont devenus fort beaux & de facile guériſon. Le plus grand remede contre ce venin, c'eſt de faire avaler de l'huile aux perſonnes, ou aux animaux qui en ont pris. Quoique ce ſoit un grand poiſon, il ne laiſſe pas d'être

Remede contre le ſuc venimeux du Manioc.

d'être fort utile; car si on l'expose au Soleil dans des vaisseaux avec du piment, il aigrit, & est aussi bon pour les sauces que le vinaigre. Je n'en ai vu que chez les Espagnols. Ce suc ainsi pressé, il reste dans le sac une matiere qui ressemble à de la farine, & on la laisse sécher au Soleil, on la garde pour s'en servir quand on veut, & pour la transporter sans qu'elle se gâte. Quelques-uns la mettent d'abord sur de grandes platines de fer qui viennent de Suede, & qui servent aux Chapeliers à faire leurs chapeaux. On y fait un feu assez modéré, & la pâte se cuit comme une tourte. Les Habitans en vivent.

Invention des Sauvages.

Les Sauvages le font de la même maniere, avec cette différence qu'au-lieu de rape ils se servent d'une piece de bois, dans laquelle ils enchassent de petites pierres dures & pointuës. Au-lieu de sac de toile ils usent d'écorce d'arbre, dont ils font un tissu fort propre, & pour des platines de fer, ils en ont de terre qu'ils font eux-mêmes.

Boisson des Ameriquains.

Cette racine est aussi utile en Amerique, que le bled en Europe. On en fait une boisson qui vaut bien notre

biere. Cet arbriſſeau ne vient point de ſemence comme les autres; on coupe de ſes branches par pieces, environ d'un pied de long : on fait des trous de demi-pied avant dans la terre, on y enfoüit ces branches coupées; mais on a ſoin de mettre certains nœuds en haut, ſans quoi elles ne produiroient rien.

Subtilité de l'Ananas.

L'*Ananas* eſt une plante qui produit un des meilleurs fruits & des plus délicats qui croiſſent dans toute l'étenduë de l'Amerique. Ce fruit eſt ſemblable à un artichaut, ſa ſubſtance reſſemble à celle d'une poire fort ſucculente, ſon ſuc eſt extrêmement agréable, & ſi ſubtil, que quand on en mange un peu trop, il ouvre toutes les petites veines & les alteres de la bouche; enſorte que l'on ſaigne beaucoup, ſans pourtant en reſſentir aucune incommodité.

Il n'eſt pas beſoin que je donne ici la deſcription du *Tabac;* car il eſt ſi connu dans toute l'Europe, qu'il n'y a aucune nation qui ne s'en ſerve, n'en connoiſſe les proprietez, & ne l'aime avec paſſion; juſques-là que les Turcs, à qui l'Alcoran défend expreſſément d'en uſer ſous peine de péché, ne laiſſent pas d'en prendre abondamment;

car

car dans le temps de leur Carême appellé *Ramazan*, pendant lequel ils ne mangent point de tout le jour, ils ne cessent point de prendre du tabac en fumée; avec cette précaution qu'ils ont grand soin d'avaler cette fumée, depeur que l'on ne s'apperçoive à l'odeur, ou autrement, qu'ils en usent. Voici la maniere dont se cultive cette fameuse plante dans l'Amerique.

Maniere de cultiver le Tabac, & de l'aprêter.

On prépare un quarré de terre, comme j'ai dit qu'on faisoit pour le cacao, & on y plante de la semence. On arrose tous les jours ce quarré, & on le couvre pendant l'ardeur du Soleil. Quand il ne fait point Soleil & qu'il ne pleut pas, il ne faut pas moins l'arroser. Cette semence étant levée de terre, forme une petite tige comme la laituë; on la change de place, de même que cette plante, & on met les tiges à trois pieds de distance l'une de l'autre; on n'y souffre point d'herbes étrangeres. Lorsque les feüilles sont devenuës grandes, & qu'elles se cassent quand on y touche, c'est une marque que le tabac est mûr. Alors il faut le couper, & le laisser deux ou trois heures au Soleil, puis amasser toutes les plantes deux à deux, pour les pendreà des per-

ches, jusqu'à cinq étages les unes sur les autres, dans des loges qui sont seulement couvertes, de-peur que la pluye ne les mouille; mais ouvertes de toutes parts, afin que l'air puisse mieux y entrer, & que le tabac en s'échauffant ne pourrisse pas.

Avant le lever du Soleil on dépend ces perches, afin de tenir les feüilles du tabac souples, de crainte qu'elles ne se cassent & ne se réduisent en poudre; & on en tire toutes les jambes.

Quand il est sec on met toutes les feüilles ensemble en paquet, & avant que de les tordre on les laisse tremper dans l'eau de la mer. Enfin on les tord après qu'elles y ont trempé. Il faut remarquer que le tabac de Verine est le meilleur de tous, que les femmes le fument aussi-bien que les hommes, & que c'est une chose aussi surprenante en ce pays-là de voir des femmes ne fumer point, que d'en voir fumer en France.

Qualité du tabac de Verine.

Quoique le Tabac soit d'un si grand usage par toute la terre, je n'en ai jamais bien compris la raison; & toutefois je puis dire que la Medecine que j'exerce depuis si long-temps, m'a donné quelque connoissance de ce qui peut être utile ou contraire à la santé.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Des Animaux à quatre pieds qui ſont dans l'Iſle St. Domingue.

LORSQUE les Eſpagnols découvrirent l'Iſle dont je parle, ils n'y trouverent aucuns animaux à quatre pieds; les Indiens qui l'habitoient ne vivant que de volaille & de poiſſon, des fruits & des légumes que la terre leur produiſoit. Mais dès qu'ils s'en furent rendus les maîtres, ils peuplerent cette Iſle de Taureaux, de Vaches, de Chevaux & de Porcs; leſquels en cent ans ſe ſont tellement multipliez, que lorſque les François y aborderent, ils ne ſe donnoient pas la peine de les aller chercher dans les bois, ils les attendoient au bord de la mer pour les tuer, & ils en tuoient autant qu'ils en vouloient.

Nourriture de anciens Indiens.

Les Taureaux y ſont fort puiſſans, ils ont les jambes courtes & menuës, & courent fort vîte. La nuit ils paiſſent dans les prairies, & le jour ils ſe retirent dans les bois à cauſe de l'ardeur du Soleil. Lorſqu'ils ſont bleſſez ſans être eſtropiez, le Chaſſeur eſt obligé de ſe ſauver

ſauver au-plûtôt ſur un arbre ; car le Taureau vient le chercher, & le tient quelquefois trois ou quatre heures aſſiegé. Ces animaux bleſſent ſouvent les Chaſſeurs, & les tuent auſſi-bien que leurs chiens.

Il y a encore un grand nombre de Chevaux, on en voit quelquefois courir des troupes de plus de cinq cens enſemble ; mais lorſqu'ils voyent un homme ils s'arrêtent tous. Un d'entr'eux ſe détache, approche de la perſonne qu'il a vûe ; lorſqu'il en eſt à une portée de piſtolet, il ſe met à ſouffler des nazeaux & à courir de toute ſa force, & à l'inſtant tous les autres le ſuivent. Je ne ſçai ſi ces Chevaux ont dégeneré, étant devenus ſauvages ; car ils ne ſont pas ſi beaux que ceux d'Eſpagne, quoiqu'ils ſoient de cette race : ils ont la tête fort groſſe, auſſi-bien que les jambes, qui ſont même raboteuſes, les oreilles & le col long. Ils ſont très-bons pour travailler & faciles à aprivoiſer. Les Habitans & les Chaſſeurs s'en ſervent pour porter leurs cuirs. Voici comme ils les prennent. Ils tendent des lacs de corde aſſez forte, ſur certaines routes que ces animaux ont coûtume de fréquenter ; ils ne manquent point de

Chevaux ſauvages à quoi utiles.

Maniere de les prendre & de les aprivoiſer.

s'y

s'y prendre ; quelquefois même ils s'étranglent lorſqu'ils ſe prennent par le col. Dès qu'ils ſont pris on les attache à un arbre, on les y laiſſe deux jours ſans manger ni boire, enſuite on leur donne à boire & à manger, & ils deviennent auſſi doux que s'ils n'avoient jamais été ſauvages. Il s'eſt trouvé même des Boucaniers qui s'en étant long-temps ſervis, & qui n'ayant plus la commodité de les garder ni de les nourrir, les ont lâchez. Deux mois après ces chevaux rencontrant leurs maîtres, venoient les flatter & ſe laiſſoient reprendre. On en tuë ſouvent pour en avoir la graiſſe, qu'on leve de la criniere & du ventre. On la fait fondre, pour s'en ſervir au lieu d'huile à brûler.

Induſtrie des Sangliers à ſe défendre contre les Chaſſeurs.

Les Sangliers y ſont auſſi en grand nombre, & ſe défendent très-bien contre les Chaſſeurs & leurs chiens. Ils ne vont que par bandes au nombre de vingt-cinq ou trente, & lorſqu'une meute vient les attaquer, tous les mâles ſe mettent devant, & toutes les femelles avec leurs petits derriere ; & comme il y a des arbres qui contiennent quelques vingt-cinq à trente pas de circuit, ils ſe mettent contre un arbre pour les garantir. Quand ils ſont dans quelque

lieu où il n'y a point d'arbre, les mâles forment un cercle, au milieu duquel ils placent les femelles avec leurs petits. Lorſqu'ils voyent approcher les chiens, ils font ſonner leurs dents l'une contre l'autre, comme pour donner de la terreur à leurs ennemis. En effet leurs crocs ſont ſi tranchans, qu'ils ont bientôt déchiré un chien quand ils l'attrapent. Il ſemble auſſi que les chiens connoiſſent les mâles, & qu'ils ne s'attaquent qu'aux femelles qui n'ont point de défenſes. Il y a des Sangliers qui vont ſeuls, & qui toutefois ne laiſſent pas de ſe défendre contre une meute de vingt-cinq à trente chiens, quand ils peuvent attraper un arbre & garantir leurs tiſticules; car quand un chien les prend par-là, ils ſont à bas & n'ont plus de force. S'il y a quelque chien aſſez hardi pour les prendre à la gorge, il eſt bien-tôt en pieces.

On y voit des chiens ſauvages qui ont beaucoup multiplié dans l'Iſle, par la négligence des Chaſſeurs Eſpagnols & François, qui les ont laiſſez en chaſſant dans le bois. Leur multitude eſt incroyable, & ils reſſemblent à nos levriers. Ils ſont fort carnaſſiers; cependant ils n'ont ni la hardieſſe, ni la for-

ce d'attaquer les chevaux ; mais ils mangent les poulains & les veaux. Les Sangliers ne leur font pas peur ; car quelquefois ils se trouvent ensemble plus de quatre ou cinq cens.

Combat singulier.

Un Boucanier François me fit remarquer une troupe d'environ vingt-cinq ou trente chiens qui pourfuivoient un gros fanglier ; enfin ils l'atteignirent, & le mirent à bas dans une petite prairie où il n'y avoit aucun bois : cependant nous nous étions postez sur un arbre d'où nous vîmes le combat, qui dura près de deux heures. Ces chiens déchirerent la gorge au sanglier. Lorsqu'ils l'eurent tué ils se retirerent tous à quartier ; cependant un d'entr'eux se détacha & alla manger seul. Après qu'il eût mangé, les autres de compagnie allerent faire la même chose ; mais nous tirâmes chacun un coup de fusil, qui les fit fuïr, excepté deux qui demeurerent sur la place, & nous eûmes le sanglier, qui n'avoit que la gorge & les testicules mangées.

Ordre que les chiens sauvages gardent en chassant.

Le Boucanier m'expliqua pourquoi ce chien avoit ainsi mangé seul ; c'est que dans toutes les troupes de chiens il y a un Braque qui trouve le Sanglier, ensorte que quand il est pris, les autres

chiens

chiens ont coûtume comme par honneur, de le laisser manger le premier. Il me jura qu'il avoit toûjours observé la même chose, & je l'ai depuis remarqué aussi plus de vingt fois.

Il est vrai que dans les meutes des Boucaniers il y a un Braque qui va toûjours devant. Dès qu'il a trouvé le sanglier il ne donne que deux ou trois coups d'aboi; à l'instant les autres chiens partent, & poursuivent le sanglier, tandis qu'il les regarde faire. Lorsque le sanglier est mort, le Chasseur donne à son Braque un morceau, qu'il mange seul, & il ne donne rien aux autres que quand ils sont revenus de la chasse.

Il y a de l'apparence que comme les chiens sauvages sont venus de meutes entieres oubliées dans les bois par les Chasseurs, ils ont pû retenir le même ordre de chasser.

Sangliers apprivoisez.

Une chose assez particuliere, c'est qu'on peut apprivoiser des Sangliers, & les dresser à la chasse comme des chiens. Je l'ai même expérimenté. Un jour nous trouvâmes une femelle qui avoit des petits fort jeunes, nous les apportâmes à notre demeure, nous leur hachions de la viande bien menuë qu'ils mangeoient. Il en mourut quelques-

uns;

uns ; mais nous en ſauvâmes quatre, qui nous ſuivoient, & joüoient avec nous comme des chiens. Quand ils trouvoient une bande de ſangliers, ils ſe mêloient avec eux, & les amenoient vers nous. Un jour il s'en écarta un, & nous le croyons perdu ; mais trois jours après il revint avec une bande de ſangliers, & nous en tuâmes quatre.

Il ſe trouve encore dans cette Iſle beaucoup d'oiſeaux. Je ne parlerai que de quelques-uns qui ne reſſemblent pas à ceux que nous avons en Europe.

Les Perroquets y ſont en grande quantité. Quoique ces oiſeaux portent le même nom, ils different néanmoins beaucoup entr'eux. On ne rencontre jamais ces oiſeaux ſeuls, ils volent toûjours par bande, & vivent de ſemence comme les Ramiers ; ils font leurs nids dans de certains trous d'arbres, où l'année précédente l'oiſeau nommé Charpentier avoit fait le ſien, & il ſemble que la nature ait commis ces petits oiſeaux pour rendre ce ſervice aux Perroquets. Leurs petits dans ces trous ne ſont jamais moüillez ; ils les font en nombre impair, ſçavoir trois, cinq & ſept. Le premier nombre eſt plus ordinaire, & le dernier plus rare. Quand on

L'oiſeau Charpentier à quoi utile au Perroquets.

on veut les élever & les apprivoiſer, il faut les dénicher pendant qu'ils ſont jeunes : car quand ils ſont grands, & qu'on les prend avec des apas, ils demeurent toûjours ſauvages, & ne parlent jamais. Pour avoir les jeunes, il faut couper par le pied l'arbre où ils ont fait leur nid ; car on n'y ſçauroit monter, & il arrive ſouvent que l'arbre en tombant les tuë ; ſi-bien que de deux ou trois nichées on ne ſauve que deux ou trois oiſeaux.

Charpentier, pourquoi ainſi nommé.

Le Charpentier eſt un oiſeau qui n'eſt pas plus gros qu'une aloüette. Il a le bec long d'un bon pouce, pointu & ſi dur, qu'en un jour de temps il perce un Palmiſte juſqu'au cœur, qui eſt plein de moëlle. Il eſt à remarquer que le bois de cet arbre eſt ſi dur, que les meilleurs inſtrumens de fer rebrouſſent deſſus.

Singularité des oiſeaux appellez Foux.

Les Foux ſont certains oiſeaux ainſi appellez parcequ'ils ſe laiſſent prendre à la main. Le jour ils ſont ſur les rochers, d'où ils ne ſortent que pour aller pêcher. Le ſoir ils viennent ſe retirer ſur les arbres: lorſqu'ils y ſont une fois perchez, quand on y mettroit le feu, je croi qu'ils ne s'en iroient point, à moins qu'ils ne le ſentiſſent ; c'eſt-pourquoi

pourquoi on peut les prendre tous jusqu'au dernier sans qu'ils branlent. Ils se défendent pourtant le mieux qu'ils peuvent avec leur bec; mais il ne sçauroient faire de mal. Pour moi j'ai toûjours conjecturé qu'ils ne voyent point la nuit, autrement un oiseau sauvage ne se laisseroit jamais prendre; car ceux-là ne se laissent point approcher durant le jour. Ces oiseaux sont de la grosseur des Canards, & leur ressemblent assez, leur bec est comme celui d'une Gruë, très-piquant par le bout, & fait en forme de scie par les côtez; ce qui empêche que le poisson ne leur échape quand ils l'ont pris.

Il y a une autre sorte d'oiseaux qu'on nomme Fregates, à cause de leur vol qui est extrêmement subtil. Ils volent en l'air sans qu'on leur voye remuer aucune chose, & ne laissent pas d'avancer plus vîte qu'aucun autre oiseau. D'autres croyent que c'est d'eux que les Fregates ont pris leur nom, à cause qu'elles vont mieux à la voile qu'aucun autre Navire, qu'elles ont l'avantage, aussi-bien que de certains Vaisseaux, de pouvoir également attaquer, se retirer, combattre, & se dégager sans rien risquer.

D'où les Fregates ont pris leur nom.

Combat divertiſſant.

Ces oiſeaux donnent la chaſſe aux Foux dont nous venons de parler ; ils les font lever de deſſus les rochers où ils ſont perchez, & ils les battent avec le bout de leurs aîles. Les Foux, qui ne le ſont pas trop dans cette occaſion, pour ſe dérober à la pourſuite de leurs ennemis, vomiſſent tout le poiſſon qu'ils ont pêché. Les Fregates qui ne cherchent autre choſe, le reçoivent à meſure que les autres le jettent, avant qu'il tombe dans l'eau. C'eſt à la verité la choſe la plus divertiſſante qu'on puiſſe voir dans l'Amerique.

Voilà ce que j'avois à dire des oiſeaux qui ſe rencontrent dans l'Iſle de Saint Domingue. J'en indiquerai plus bas quelques autres eſpeces, & je traiterai auſſi de certains animaux à quatre pieds, dont on n'a point encore parlé : car depuis que les Eſpagnols habitent l'Amerique, nous n'avons ſur cette contrée que des memoires fort imparfaits, pour ne rien dire de plus. Mais je puis aſſurer que jamais perſonne n'en aura écrit avec plus de fidélité & d'exactitude que moi, parceque j'ai tout vû & tout éprouvé moi-même.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Des Reptiles de l'Isle de St. Domingue.

ON voit dans la mer une si grande multitude de Reptiles & de poissons, qu'il n'y a que celui qui les a créez qui en puisse connoître le nombre, l'espece & les proprietez; & comme plusieurs en ont écrit, il suffira de parler de ce que l'Isle de Saint Domingue renferme de plus particulier à cet égard, & de moins connu.

Je commence par la Tortuë. Cet annimal n'a point de langue, il n'a point non-plus d'organe pour oüir; mais il a la vûë très-subtile. On ne lui trouve point de cervelle, son foye est comme celui d'un veau, & d'une substance semblable à celle du foye d'un homme. La Tortuë est prodigieusement pleine d'œufs de toute sorte de grosseur; les plus gros sont comme nos œufs de Poule, sans coquille, semblables à ceux que les Poules font trop tôt. Leur sang est toûjours liquide, & ne fige jamais sans qu'on y puisse remarquer ni froideur ni chaleur. Quand on le cuit, il ne laisse pas de se coaguler

Anatomie exacte de la Tortuë.

goaculer comme celui de Porc. Je n'ai jamais pû remarquer de circulation de ſang dans ces animaux, & tous leurs vaiſſeaux ſont ſemblables ; on ne peut pas dire ſi ce ſont veines ou des arterres : néanmoins quand on les a tuées le cœur palpite fort long-temps. J'en ai gardé quelques-unes qui ont palpité juſqu'à dix-huit heures de temps : toute la chair palpite de même ; mais moins long-temps que le cœur. La chair eſt compoſée de groſſes fibres qui contiennent beaucoup de ſuc. Les muſcles ſont longs & plats ; la graiſſe eſt verte comme de l'herbe ,& on y remarque un tiſſu de quantité de fibres. Cette graiſſe eſt ordinairement aux côtez, ſur le ventre, & proche des iſles, la graiſſe de leur boyau eſt jaune comme ſaffran, & leur ſert de nourriture : car j'ai remarqué qu'on peut laiſſer une Tortuë trois ſemaines ſans manger avant qu'elle meure, & en l'ouvrant on trouve vuides les lieux où cette graiſſe a coûtume de ſéjourner ; il n'y reſte que des membranes, & des fibres gluantes, où elle eſt ordinairement attachée. Je l'appelle graiſſe, parceque quand elle eſt fonduë elle demeure ſans conſiſtance comme de l'huile, au-lieu qu'aupara-

vant

vant elle eſt auſſi ferme que la graiſſe de Porc. Les Tortuës ont quatre pattes en forme d'aîlerons, avec des ongles. Les os y ſont dans le même ordre qu'aux animaux parfaits. Les pattes de devant ſont compoſées de l'*Omoplate* & de l'*Humerus*, qui ſont renfermées ſous l'écaille qu'on nomme *Carapace* ; & en-dehors ſont le *Radius* & le *Cubitus*, avec les oſſelets du *Carpe* & du *Metacarpe*, ſemblables à ceux des doigts des animaux parfaits. Aux pattes de derriere on remarque les *Iſles*, l'*os femur*, qui ſont auſſi ſous la Carapace, & les deux fibres, avec les oſſelets du *Tarſe* & du *Metatarſe* ; les orteils ſont en-dehors, & compoſent les pattes de derriere. La queuë finit par des vertebres, comme le col ; mais elles ne s'étendent pas dans toute ſa longueur, elles ſont attachées à la Carapace, & tiennent à des demi-vertebres qui ſuivent le long de la Carapace depuis le col juſqu'à la queuë. Le deſſus de leur écaille ſe nomme par les François, comme je l'ai déja dit, *Carapace*, & le deſſous *Plaſtron*. Le deſſus eſt fait comme le dôme d'une maiſon, & le deſſous eſt plat ; les Eſpagnols les nomment *Carapache* & *Plaſtron*. Cette Carapace & ce

Suite de l'anatomie de la Tortuë.

plastron sont composés d'une substance osseuse & cartilagineuse. Quand on les ouvre on les met sur le dos, & on coupe le Plastron tout autour, pour l'enlever.

Une de ces Tortuës peut fournir plus de deux cens livres de viande, sans compter la graisse, que l'on fond & dont les Habitans tant Espagnols que François se servent pour assaisonner leurs légumes. On trouve des Tortuës, qui, lorsqu'elles sont grasses, fournissent plus de trente peintes d'huile. J'oubliois à dire que les Tortuës franches n'ont sur leur Caparace qu'une petite écaille fort tendre, qui ne peut servir à rien qu'à faire des verres de lanternes. La chair de ces Tortuës est de fort bon goût, & assez nourrissante; mais la graisse qu'on mange avec la viande est si pénétrante, qu'on la suë comme on la mange: car le linge qu'on porte se pourrit, si on le garde trop longtemps. On peut dire aussi qu'elle purifie la masse du sang: car si quelqu'un est mal sain, il n'a qu'à manger de cette viande deux ou trois mois de temps, sans prendre d'autre nourriture, il deviendra fort sain; & s'il a quelque impureté du mal Vénérien, son corps

Effet de la graisse de Tortuë.

corps deviendra plein de galle & de ſaleté, après quoi il ſe trouvera plus ſain que s'il avoit uſé des meilleurs remedes de l'Europe. Les Avanturiers paſſent quelquefois deux ou trois mois dans l'Iſle de Saint Domingue à manger de cette viande pour ſe régaler.

La Tortuë ſe nourrit d'herbe, qu'elle paît, comme les Vaches, ſur certains fonds qui ſont le long des Iſles de l'Amerique, ſemblables à de grandes prairies. Il y a ſept à huit braſſes d'eau; & comme elle eſt fort claire quand la mer eſt calme, on voit le fonds d'un beau verd qui réjoüit la vûe. L'herbe qui y croît eſt longue d'un pied, la feüille eſt unie & auſſi platte d'un côté que de l'autre. Ce ſont là les prairies où les Tortuës vont paître. Après qu'elles ont bien mangé, elles vont à l'embouchure des rivieres, pour boire de l'eau douce. Elles ne ſçauroient demeurer plus d'un quart-d'heure dans ce fonds ſans prendre l'air; elles viennent donc reſpirer, puis elles retournent au fond; & quand elles ne mangent point, elles ont toûjours la tête hors de l'eau; à la moindre choſe qu'elles apperçoivent, elles s'enfoncent auſſi-tôt. Elles vont tous les ans à terre pour pondre leurs

 œufs;

Comment les Tortuës font leurs œufs.

œufs ; elles font avec leurs pattes devant des trous dans le sable ; c'est-là qu'elles pondent, après quoi elles les recouvrent & s'en retournent. Elles y reviennent quinze jours après, & font la même chose jusqu'à trois fois. Elles pondent à chaque fois quatre-vingt, quatrevingt-dix, jusqu'à cent œufs ; les œufs demeurent dans le sable pendant vingt-quatre ou vingt-cinq jours, au bout desquels on voit les petites Tortuës sortir du sable, & courir à la mer, où elles ont bien de la peine à entrer ; car la lame qui bat au rivage les rejette toûjours à terre. D'un autre côté les oiseaux en mangent la plus grande partie avant qu'elles puissent les éviter : car elles sont neuf jours sans pouvoir couler à fond; si-bien que pendant ce temps-là les oiseaux, qui vivent de poisson, les mangent presque toutes, & on peut s'assurer que de cent à peine s'en sauve-t-il une seule. Il est vrai que s'il n'en périssoit point, les Navires ne pourroient pas voguer sans en écraser un très-grand nombre. Leurs œufs sont très-bons à manger, & très-nourrissans: ils ne se gâtent jamais; car quoique les petits commencent à se former, ou qu'ils soient tout à-fait formez, on les

trouve

trouve toûjours bons. Je ne l'aurois jamais cru, ſi je n'en avois fait l'expérience. Il eſt vrai que l'on dit que la faim fait trouver tout bon. Quand les gens de ce pays, Eſpagnols ou François, rencontrent des œufs de Tortuë, ils les font ſécher au Soleil : le jaune ſe durcit, & eſt très-bon, ſe conſervant longtemps ; mais quand ils ſont vieux, ils deviennent un peu âcres à la gorge, à cauſe qu'ils ſont très-huileux.

Les Habitans de l'Amerique ont trois manieres de prendre ces Tortuës. La premiere avec des rets qu'ils nomment *Folles*, qu'ils tendent ſur ces fonds d'herbes, où les Tortuës paiſſent, comme on fait un tramail. Les Tortuës venant à paſſer, s'y embarraſſent les pattes, & y demeurent accrochées.

Maniere de prendre les Tortuës.

La ſeconde maniere ſe pratique lorſqu'elles viennent pondre à terre. Les Habitans qui gardent ces lieux où elles ne manquent jamais de venir tous les ans, les renverſent ſur le dos, & les empêchent de retourner à l'eau. Pour les renverſer ainſi, ils ſe mettent deux enſemble, tenant par les deux bouts un bâton qu'ils poſent ſur le ſable dans l'endroit ou la Tortuë doit paſſer ; & quand elle a les deux pattes de devant

paſſées, ils la ſoulevent, & lui font faire le ſaut à la renverſe, ou ſur le côté. Un ſeul homme peut faire cette opération ; mais avec plus de peine. Celle-ci eſt la plus ſûre ; car les Tortuës échaperoient ſi on vouloit les prendre par le corps avec les mains.

La troiſiéme maniere ſe pratique avec des harpons, qui ſont des cloux de charettes, ſans tête, à quatre quarres égales, fort pointus & bien trempez. On attache chaque clou au bout d'une ligne de cinquante à ſoixante braſſes de long de la groſſeur du petit doigt. Le bout du clou, qui doit être tout rond, s'enchaſſe au bout d'un bâton dans une virolle de fer. Le bâton doit avoir de long deux braſſes & demie, & on l'attache à la ligne avec une petite ficelle coulante, afin de pouvoir toûjours la reprendre. Ceux qui veulent faire cette pêche ſe mettent cinq ou ſix dans un Canot, plus ou moins, ſelon qu'il eſt grand. Un d'entr'eux eſt ſur le devant tout de bout, & tient à la main un bâton, qu'on nomme *Varre*, d'un nom Eſpagnol qui veut dire gaule, & ſur ſon bras gauche il tient la ligne, à laquelle eſt attaché ce clou. Dès qu'il voit une Tor-

tuë au fond, il lui lance ce clou ſur le dos, dans la *Carapace*. Alors la Tortuë prend un ſi grand erre, qu'elle entraîne le Canot plus vîte que s'il alloit à la voile. Mais comme ces animaux ne peuvent demeurer long-temps ſous l'eau ſans reſpirer, le Harponeur ſe prépare à lui lancer l'autre clou qui eſt à l'autre bout de ſa ligne. Quand elle a ces deux cloux, on la tire dans le Canot, & on la met ſur le dos; alors elle ne peut ſe débattre. Le temps que l'on prend pour cela, eſt le ſoir, le matin, & la nuit, qui eſt préférable; car les Tortuës ne mangent guéres que la nuit. Le jour on va remarquer les lieux où ſe trouvent les bancs d'herbes. On obſerve auſſi s'il y a beaucoup d'herbe ſur l'eau; car c'eſt une marque que la Tortuë y vient paître.

Il ſemblera peu-être étrange, que la nuit ſoit le meilleur temps pour prendre les Tortuës à la varre: Cependant plus la nuit eſt obſcure & plus le temps eſt favorable; car les Tortuës en nageant remuent l'eau, qui eſt fort claire, & qui paroît comme quatre feux allumez au mouvement des quatre nageoires ou pattes de la Tortuë. Enſorte qu'en jettant la varre au milieu de ces

quatre lumieres, on ne manque jamais son coup, soit qu'il fasse clair de Lune ou non; car de maniere ou d'autre la Tortuë paroît toûjours blanche comme de l'argent sur le fond de l'herbe qui semble noir. Les Indiens ont été les premiers à prendre la Tortuë avec des harpons; mais les Espagnols ont inventé la varre, avec le clou, & on peut dire qu'ils sont plus habiles à cette pêche qu'aucune autre Nation de l'Amerique.

La seconde sorte de Tortuë ne differe point de la premiere, sinon qu'elle est plus petite; elle a la tête un peu plus longue, son écaille qui est sur le Carapace est épaisse. C'est celle dont on se sert en Europe pour faire les ouvrages d'Ecaille Tortuë. Les Espagnols nomment ces Tortuës, *Carey*, & les François *Caret*. Ces gens les péchent seulement pour en avoir l'écaille, qu'ils vendent cher; car pour la chair elle ne vaut rien. J'en ai pourtant mangé faute d'autre chose; mais je l'ai trouvée fort mauvaise. Elles paissent comme les Tortuës franches, mais dans des lieux pierreux & pleins de mousse marine. Elles sont à l'égard des autres, ce que sont parmi les animaux terrestres, les moutons par rapport aux vaches. Celles-ci

veulent

veulent être dans un bon fond, & les autres se plaisent mieux sur les montagnes.

Lorsque les Espagnols ont pris ces Tortuës, ils les mettent toutes vives sur le feu, & l'écaille se leve. Un Espagnol m'a assûré qu'il en avoit un jour marqué une de maniere à pouvoir la reconnoître ; qu'après l'avoir ainsi dépoüillée de son écaille il l'avoit remise à l'eau, & que trois ans après il la reprit avec une aussi belle écaille que jamais. Ces Tortuës peuplent comme les premieres ; mais elles ne font pas tant d'œufs ; & ne sont pas si communes. Leur graisse, qui n'est pas si verte que celle des premieres, est admirable pour toutes les douleurs froides, étant fort pénétrante. Elles sont si fortes par le bec, qu'il est impossible de leur arracher ce qu'elles tiennent. Il y a une subtilité à tuer les Tortuës de quelques sortes qu'elles soient ; car si on les frappe sur la tête on ne peut pas les assommer avec un levier ; & en les frappant avec le simple manche d'un couteau, sur le nez qui est au-dessus du bec en forme de deux petits trous par où elles prennent l'air, elles saignent en abondance & meurent bien-tôt après.

Secret pour tuer les Tortuës.

La troisiéme sorte de Tortuë est plus

large, plus longue & plus platte que les deux autres, & a une fort grosse tête. C'est pour cette raison que les Anglois la nomment *Loger-het*, qui veut dire grosse-tête, les Espagnols *Caivana*, & les François *Cahoanne*. Cette sorte de Tortuë n'est jamais grasse, & a beaucoup plus mauvais goût que le Caret, elle pond comme les autres, & ses œufs sont aussi fort bons. L'Ecaille de cette derniere est comme celle de la Tortuë franche, & ne sert à rien. On n'en mange que comme du Caret, au besoin.

La quatriéme sorte de Tortuë ne différe point de la Cohanne, sinon qu'elle est encore plus grosse & fort grasse, elle ne sert à rien qu'à faire de l'huile pour brûler. Toute sa Carapace est cartilagineuse, & on peut la couper comme on veut. C'est une chose assez remarquable, que toutes ces sortes de Tortuës ne se mêlent point les unes avec les autres; mais seulement chacune avec son semblable; la Tortuë franche avec la franche; le Caret avec le Caret, & ainsi des autres. Je m'en suis informé à un vieux Varreur Espagnol, qui faisoit ce métier depuis quarante ans; il m'a dit n'avoir jamais vu une espece se mêler avec

Chose remarquable sur ses différentes sortes de Tortuës.

une autre différente de la ſienne.

Ces quatre ſortes de Tortuë ſe tiennent ordinairement dans la mer, & ne viennent à terre que pour y pondre leurs œufs, bien différentes de deux autres eſpeces que nous connoiſſons; c'eſt-à-dire, de la Tortuë de terre qui ne va point à l'eau, & de celle qui demeure toûjours dans l'eau douce. La Tortuë de terre eſt longue de deux pieds ou environ, & large d'un pied ſeulement. Ce ſont là les plus groſſes, elles ſont de figure ovale, & ont le dos ou le Carapace en arcade, & fort dur. On ne peut le caſſer avec les plus forts inſtrumens tant que la Tortuë eſt en vie. Cette Tortuë eſt comme celle de mer, excepté les pattes, où elle a cinq griffes qui lui ſervent à faire des trous dans la terre où elle ſe retire. Elle n'a point d'écaille ſur ſa Carapace, qui eſt ſeulement figurée de jaune & de noir. Les Eſpagnols en ont beaucoup dans leurs magaſins, & ils les mangent.

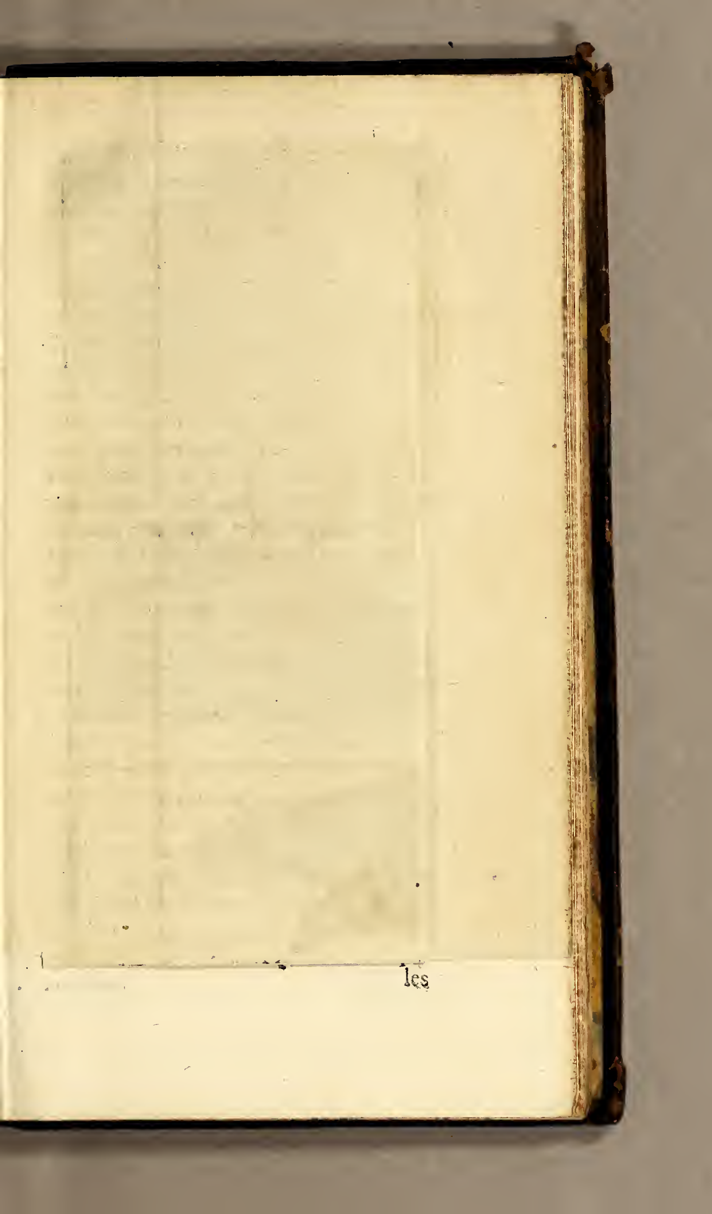
La Tortuë d'eau douce n'eſt différente de la Tortuë de mer, qu'en ce qu'elle eſt plus petite, & a des griffes pareilles à celle des Tortuës que l'on voit dans les Etangs en Europe.

Du nombre de celles qui se retirent & se nourrissent dans les rivieres, il y en a qui ne sont pas plus grandes que la main. Un jour étant en Natolie, j'en apportai une dans une maison. On commença à se plaindre que l'on sentoit mauvais, & cela dura longtemps sans qu'on sçût ce que c'étoit. Je proteste que jamais je n'ai senti une odeur si insupportable. On peut bien les nommer *Tortuës puantes*. Cette puanteur vient d'un limon salineux & sulphuré dont ces animaux se nourrissent.

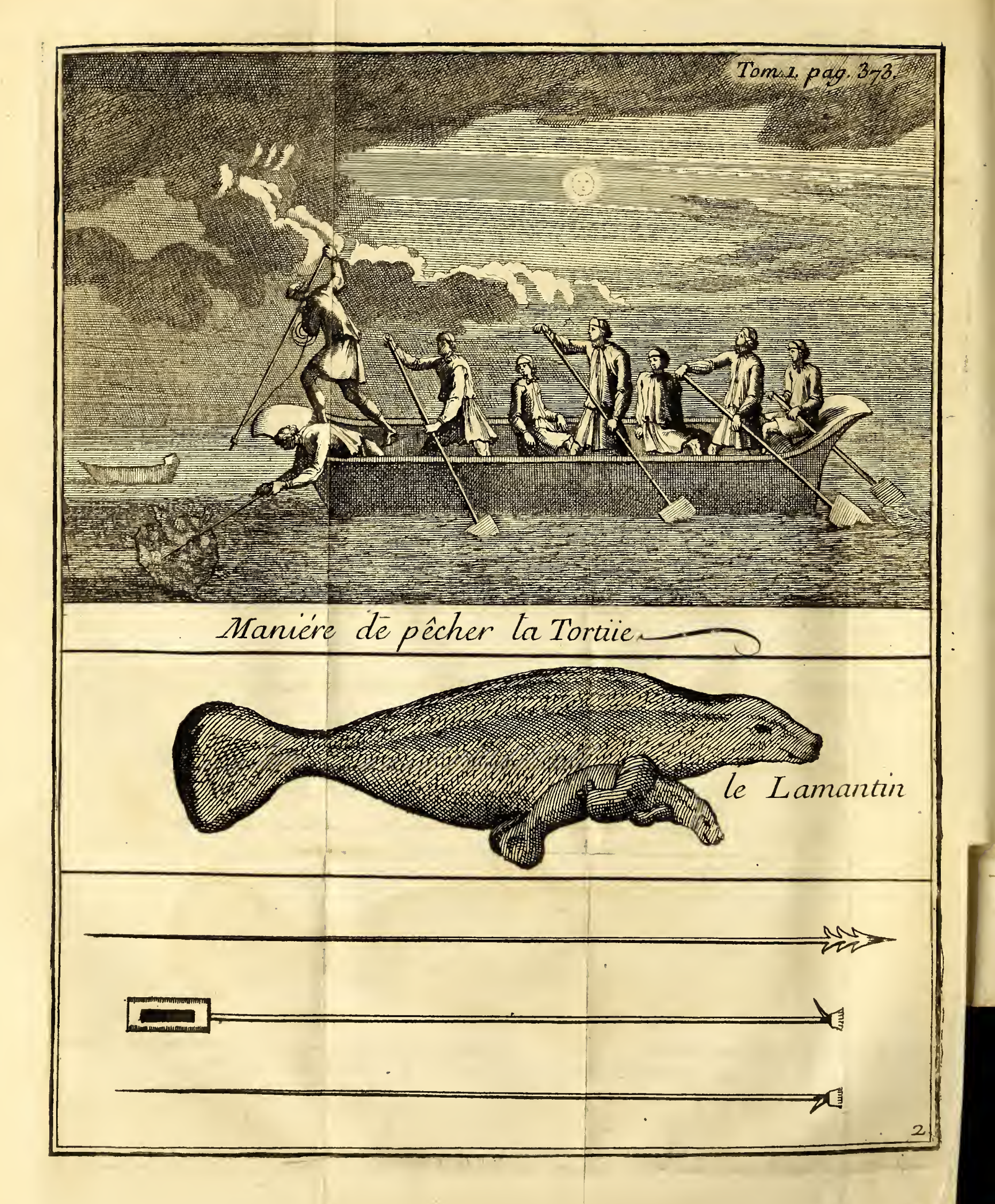
Puanteur d'une espece de Tortuë.

Anatomie du Lamentin.

Le Lamentin est excellent pour la nourriture de l'homme; il a le corps fait comme une Baleine jusqu'à la queuë, qui est platte & ronde. Les autres poissons ont tous la queuë selon les côtes, au-contraire le Lamentin l'a toute unie au ventre & au dos. Sa tête est comme celle d'une taupe; son museau ne differe nullement de celui d'une vache; ses yeux sont semblables à ceux d'un porc, ses machoires à celles d'un cheval. Il n'a point de dents de devant; mais seulement une calosité dure comme un os, avec quoi il pince l'herbe. Il a trente-deux dents molaires aux côtez des deux machoires. On remarque que cet animal ne peut pas bien



les



Manière de pêcher la Tortue

bien voir à cauſe de la petiteſſe de ſes yeux, où il y a fort peu d'humeur & point d'iris. Enfin ſes nerfs optiques ſont très-petits, & il n'a que très-peu de cervelle. On trouve dans ſa tête quelques oſſelets, que les François & les Eſpagnols diſent être bons pour pluſieurrs maladies de la tête, comme l'Epilepſie, ou mal caduc & les vertiges. Mais comme je ne l'ai jamais éprouvé qu'inutilement, je ne n'ai jamais auſſi pû appercevoir que la ſubſtance de ces oſſelets fût vomitive, comme on l'a cru. On remarque dans le Lamentin tous les organes néceſſaires à l'oüie, & on peut dire que c'eſt de tous les animaux celui qui entend le mieux, ſi ce qu'on ajoute eſt vrai, qu'il entend du fond de l'eau. Il y a des gens qui après de longues expériences ont reconnu, que lorſqu'un Vaiſſeau arrive dans un Port, ou une Baye, où il ſe trouve du Lamentin, & qu'ils tirent quelques coups de canon, tous ces animaux fuyent; enſorte qu'on eſt long-temps ſans en rencontrer.

Précaution pour prendre le Lamentin.

Ceux qui vont à la pêche de cet animal, ſont obligez de ſe ſervir de rames qui ne faſſent point de bruit. Ils s'abſtiennent même de parler. Lorſque les

les Avanturiers vont en quelque lieu pour ravitailler leurs Bâtimens de Lamentin, ils ne vont pas droit avec le Vaiſſeau aux lieux où ils ſont; mais à deux ou trois lieuës de là, & ils prennent de petits Bâtimens pour ne point faire de bruit. Ils en ſalent la chair, la font fumer, & gardent auſſi la graiſſe, dans laquelle ils font cuire des légumes.

Cet animal n'a point de langue, ſa trachée altere & ſon œſophage, ſont comme dans une vache; le poulmon, le cœur, le foye, la pance, les boyaux, la ratte, le diaphragme, le mediaſtin, le pericarde, & le meſentere, ſont comme dans la Tortuë; le ſang n'eſt ni chaud ni froid, & ne ſe fige jamais. Quant aux parties génitales, après les avoir examinées, je les ai trouvées tant internes qu'externes, plus ſemblables à celles de l'homme & de la femme que dans aucun autre animal. Les femelles ont deux mammelles, qui ne différent nullement en ſituation, en grandeur, groſſeur, figure & ſubſtance de celles des femmes noires. J'ai été curieux de ſuccer du lait de quelques-unes de ces femelles qui nourriſſoient, je l'ai trouvé auſſi bon que le lait des

animaux parfaits par la copulation. Les femelles n'en ont qu'un à la fois ; après l'avoir produit elles le portent toûjours avec elles, jusques à ce qu'il ait la force de paître : ce qui arrive à-peu-près au bout d'un an. Elles ont à cet effet deux aîlerons, ou pattes qu'on peut comparer aux pieds de devant des animaux, & aux bras des hommes. Ces animaux ont un si grand instinct d'amour les uns pour les autres, que si on tuë une femelle qui porte un petit, ce petit ne la quitte point : si on tuë le petit, la mere en fait de même, ensorte qu'on peut toûjours les prendre tous les deux.

Le Lamentin est gros comme un bœuf, il a depuis son col jusqu'à la queuë une épine dorsale, composée de 52 Vertebres jointes ensemble, & diminuant insensiblement par les deux bouts. Sa chair est comme celle de veau ou de porc, sa graisse a du rapport à celle du dernier, & a aussi bon goût. Il se nourrit comme la Tortuë, va boire dans la riviere, & ne peut marcher ni ramper, étant hors de l'eau. On voit un grand nombre de ces animaux dans la riviere des Amazones, qui est à la partie méridionale de l'Amerique,

merique, & on les prend à la Varre; mais il faut se servir de cloux dentelez, afin qu'ils puissent tenir dans la peau.

Adresse du Crocodille. Je ne dirai que quelques particularitez du Crocodille, parceque Pline en a parlé amplement, & qu'on voit sa figure partout. Il a l'instinct de remarquer les rivieres où les bœufs vont boire, & il se tient tout proche sans remuer en aucune maniere. Lorsque cet animal, ou d'autres viennent boire, il les prend par le museau, les tire au fond de l'eau, les tuë & les laisse pourrir jusqu'à ce qu'il puisse les déchirer avec ses dents. Il va aussi à terre dans des lieux marécageux, se cache dans des buissons; & lorsqu'un Sanglier passe, il le prend par derriere & le déchire, pourvû qu'il ne soit pas trop fort. J'ai vû un pareil combat dans l'Isle de Cuba.

Le Crocodille a encore l'adresse d'aller prendre les cuirs des Boucaniers, lorsqu'ils les mettent sécher; il les entraîne dans l'eau, les laisse au fonds couverts de pierres, jusqu'à ce qu'ils soient pelez & presque pourris, pour pouvoir les avaler.

Un Boucanier m'a dit qu'un jour en levant sa tente près d'une riviere, il vint

vint un Crocodille qui la tiroit doucement d'entre ſes mains ; l'eau étant fort claire, & la foſſe peu profonde, le Boucanier mit ſon coûteau à ſa bouche, & ſe laiſſa entraîner avec ſon pavillon. Etant au fonds de l'eau, il foula aux pieds le Crocodille pour le noyer ; mais ne pouvant demeurer long-temps ſous l'eau, il lui ouvrit le ventre avec ſon coûteau & ſe retira. Il dit que ce n'étoit qu'un animal de 3. à quatre pieds de long, & néanmoins il avoit cette force.

Les Crocodilles n'attaquent jamais les hommes blancs, pourvu qu'il y en ait de noirs avec eux. S'il y a vingt hommes blancs qui ſe baignent, & qu'il n'y en ait que deux noirs dans toute la bande, ils ſeront les premiers pris. Diſcernement du Crocodille.

Quelques-uns tiennent que c'eſt à cauſe d'une certaine exhalaiſon très-forte qui ſort des Noirs ; enſorte que ces animaux les ſentent plûtôt que les autres hommes. Je me ſuis trouvé beaucoup de fois avec des gens qui prenoient des Crocodilles : ils ſe ſervoient pour cela d'un poulmon de cochon ou de vache, qu'ils attachoient à un croc de bois avec une corde ; on la Moyen de les prendre.

jettoit dans l'eau où étoient ces animaux, & aussi-tôt ils venoient prendre le poulmon. Quand ils avoient tout avalé, on les tiroit à terre, puis on les assommoit à coups de levier.

Nous en avons quelquefois trouvé qui avoient dans le ventre plus de cinquante livres de cailloux pesant. Je croi qu'ils faisoient cela afin de mieux couler à fonds. Leurs œufs sont fort bons à manger & nourrissans, ils n'en font que quarante ou cinquante une fois l'année. Ils sont si industrieux qu'ils les retournent de côté & d'autre jusqu'à ce que leurs petits soient éclos; & quand ils le sont, ils les viennent tous prendre & les avalent pour les garantir des oiseaux; parceque quand ils sortent de l'écaille ils ne peuvent couler à fonds.

Industrie des Crocodilles.

Un jour que nous nous promenions au bord de la mer, nous vîmes sur le sable quinze ou vingt de ces petits Crocodilles. Si-tôt que leur mere, qui étoit proche se chauffant comme eux au Soleil, nous eût apperçus, elle ouvrit sa gueule, tous ces petits s'enfuirent dedans, & aussi-tôt elle sauta dans la mer.

Lézards.

Les Lézards ressemblent au Crocodille.

dille. Quand les Avanturiers les veulent prendre, ils mettent au bout d'un bâton long de deux toiſes, une petite corde en nœud coulant, enſuite ils ſe couchent par terre, & lorſqu'il vient un Lézard ils lui chatoüillent la gorge avec le bout du bâton, pendant qu'ils lui paſſent le nœud coulant; & de cette maniere ils le tirent tout d'un coup. Les Lézards ſe laiſſent prendre de la ſorte, parcequ'ils croyent que c'eſt quelque inſecte qui les chatoüille, & qu'ils ont coûtume de vivre de ces animaux. On les prend auſſi à la courſe, quand le païs le permet: mais il faut ſe bien tenir ſur ſes gardes, car ils mordent bien fort. Pour s'en garantir on les tient par le gros de la queuë, par ce moyen ils ne peuvent remuer, & n'ont point de force.

Les Couleuvres. Les Couleuvres ne ſont point venimeuſes, & ſont plus utiles dans les maiſons que les chats; car en peu de temps, quand elles ſeroient pleines de rats & de ſouris, elles les détruiroient, parceque ces animaux paſſent partout où les rats ſe retirent; tellement que pas un ne peut leur échaper.

Caméléons. Les Caméléons ont une crête qui change de trois ou quatre couleurs, comme

comme de noir en blanc, & de rouge en couleur de fer; mais ils ne se changent pas en toute sorte de couleurs, comme plusieurs l'ont écrit, & comme on le croit ordinairement.

Chien de mer. Le Requiem ou Chien de mer, est très-dangereux, si un homme tombe dans l'eau où il y ait de ces animaux, il est sûr qu'on ne le revoit qu'en pieces. Il se tient à l'embouchure des rivieres, & il est accompagné d'un petit poisson que l'on nomme *Pilote*, à cause qu'il va toûjours devant lui & qu'il ne le quitte jamais. Lorsqu'il fait mauvais temps, ce petit poisson s'attache au Chien de mer, pour résister à l'agitation des flots. Quelques-uns croyent que ce poisson est le véritable Remora.

Remora.

Le Negre. Le Negre est un poisson qu'on nomme ainsi à cause de sa couleur qui est toute noire. Il a la figure d'une tanche, se nourrit dans les rochers, a très-bon goût, & est fort nourrissant. Il paroît que ce poisson vit long-temps, car j'en ai vu un prodigieux.

Ce qui arriva à l'Auteur en pêchant. Un jour que je pêchois à la ligne, je sentis mordre l'hameçon, je tirai sans résistance, & peu après je ne pus retirer ma ligne hors de l'eau. Je la croyois

croyois accrochée à quelque rocher, comme cela arrive aſſez ſouvent; je regardai & je vis à fleur d'eau un monſtrueux poiſſon qui ne remuoit nullement, car s'il avoit fait le moindre effort, il auroit caſſé la ligne. J'en avertis auſſi-tôt ceux qui m'accompagnoient, il nous donna le temps de lui attacher une corde & de le guinder en haut. Il avoit quatre pieds de long, deux de large, & peſoit cent vingt-deux livres. Beaucoup de gens qui avoient été dans ce païs plus de vingt-cinq ans, nous aſſurerent qu'ils n'en avoient jamais vu de pareil.

On trouve ſur cette Iſle toute ſorte d'inſectes, dont je toucherai en paſſant quelques particularitez. Parmi ces inſectes il y a quantité de moucherons fort incommodes, principalement quelques-uns qui ſont ronds. Les Chaſſeurs en ſont les plus imcommodez, ils ne les tourmentent que la nuit. Dès que le Soleil eſt levé on n'en voit pas un, & dès qu'il eſt couché ils rempliſſent tous les bois. J'ai une fois été contraint de coucher huit jours au milieu de la riviere, parceque je n'avois point de tente. Je me dépouillois tout nud & me couchois ſur un banc de ſable,

L'Auteur couche dans l'eau.

où

où il n'y avoit de l'eau que pour couvrir mon corps. J'avois mis une grosse pierre sous ma tête pour la tenir élevée hors de l'eau ; je la couvrois de feüillages, & je me garantissois ainsi de ces insectes.

Mouches qui éclairent la nuit.

On trouve encore dans cette Isle une espece de mouches qui ont deux taches aux deux côtez de la tête ; elles sont luisantes comme ces petits vermisseaux que l'on voit la nuit en Europe. Quand ces mouches volent pendant l'obscurité, on diroit que quelqu'un porte du feu dans le bois. Ces mouches jettent une telle lueur, que s'il s'en trouve deux seulement renfermées dans un certain espace, elles peuvent fournir assez de lumiere pour lire dans un livre. Elles ont la figure & la couleur d'un hanneton.

Artifice des Fourmis.

Il y a aussi plusieurs sortes de Fourmis. C'est une des plus grandes curiositez du Païs, que de voir l'industrie avec laquelle ces petits animaux construisent leurs logemens. Ils sont composez de plusieurs chambres où l'on ne voit que deux ouvertures, l'une pour sortir, & l'autre pour entrer. Ces logemens sont assez hauts, & faits de terre, qu'ils mâçonnent avec une eau

qui diſtile de leur corps, & cette mâçonnerie tient extraordinairement. Ce qui eſt encore plus remarquable, c'eſt que dès le pied de l'arbre ils font un chemin couvert en forme de canal, pour aller & venir, comme s'ils avoient peur d'être vus. Je croi qu'ils le font à cauſe de la pluye ; car ils haïſſent tellement l'eau, que dès que leurs logemens en ſont pénétrez, ils les abandonnent.

Je penſe avoir dit ce qu'il y a de plus remarquable touchant les Animaux & les Plantes de l'Amérique. Je paſſe au ſecond Volume de l'Hiſtoire des Boucaniers.

Fin du premier Volume.



TABLE

Des Matieres du premier Tome.

A

Avanturiers-

C

D

E

F

Indiens,

L

M

Patache,

Fin de la Table des Matieres du premier Volume.



LES NOMS

DES GOUVERNEURS pour le Roi ſur la Côte de Saint Domingue & ailleurs, avec ceux des principaux Avanturiers-Flibuſtiers, dont il eſt parlé dans cette Hiſtoire.

MESSIEURS LES GOUVERNEURS.

Monſieur d'Ogeron.
Monſieur le Chevalier de Fontenay.
Monſieur de Poincy, Gouverneur de l'Iſle de Saint Chriſtophe.
Monſieur du Roſſey.
Meſſieurs Hotman, freres.
Monſieur Ducaſſe.
Monſieur Galifet de Donon.

CAPITAINES FLIBUSTIERS ET AUTRES.

Alexandre.
Barthelemy.
Bradelet.
David.
Grammond.
Laurent.
Louïs Scot.
L'Olonois.
La Capit. Michel.
Mansfeld.
Montauban.
Morgan.
Moyſe Vauclin,
Pierre Ovinet, le Grand Ovinet.
Le Picard.
Pierre Franc.
Pierre le Grand.
Pitrians.
Roc, ſurnmmé le Breſilian.
Van-Horn

